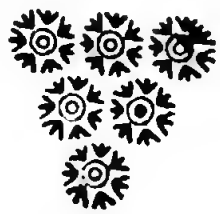
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXIX
A
63
NAPOLI

XXIX
A
63

REFLEXIONS
SUR
LA CRITIQUE,
PAR MONSIEUR
DE LA MOTTE,
DE
L'ACADEMIE FRANCOISE.

Avec plusieurs autres Ouvrages du même AUTEUR.

TOME TROISIÉME.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET, Libraire.

M. DCC. XIX.

REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.

IL y a deux ſortes de Public qui s'intereſſent aux diſputes des Gens de Lettres. Le prémier n'y cherche que le plaiſir malin de voir des Auteurs ſe dégrader les uns les autres ; s'attaquer & ſe défendre par des railleries ingénieuſes ; & relever avec un mépris réciproque juſqu'aux moindres défauts de leurs Ouvrages.

C'eſt un ſpectacle agréable pour l'amour propre des uns, que l'aviliſſement des autres : & comme l'envie des honneurs & des richeſſes fait qu'on ſe réjoüit quelquefois de la chute des Grands, quelque éloigné qu'on ſoit de leur ſuccéder ; l'envie de l'eſtime des hommes fait auſſi qu'on aime à voir les Auteurs eſtimez déchoir d'une réputation qui incommo-

de juſqu'à ceux qui ſont le moins à portée d'y prétendre.

L'autre eſpece de Public, qui par ſon petit nombre à peine en mérite le nom, ne cherche dans les conteſtations littéraires que l'éclairciſſement de la vérité. Il eſt bien aiſe de voir s'élever ſur les mêmes matieres des ſentimens différents; parce qu'alors les Auteurs intereſſez à défendre leur opinion, raſſemblent avec tout l'art dont ils ſont capables, les diverſes raiſons qui l'appuyent, les expoſent dans leur plus grand jour, découvrent & font ſentir le foible de leurs adverſaires; & qu'enfin par ces diſcuſſions éxactes, ils mettent le Lecteur en état de juger ſainement des choſes.

Ce ne ſont point les tours ingénieux, ni le ſel piquant de l'Ironie qui charment ces ſortes de Lecteurs. Ils ne font attention qu'à la ſolidité des raiſonnements : ils les peſent à part; & dépoüillez de tous les ornements étrangers à la cauſe, & contents d'avoir évité l'erreur, ils ne connoiſſent point la joye maligne d'en voir convaincre les autres.

A ces deux ſortes de Public répondent auſſi deux genres d'Auteurs. La plûpart ne ſe propoſent en diſputant que le frivole honneur de vaincre, à quelque prix que ce puiſſe être. Dès qu'ils ont avancé une opinion, il ne leur

eſt plus poſſible de convenir qu'elle ſoit fauſſe ; ils ſe croiroient même deshonorez d'en rien rabattre , & moitié illuſion , moitié mauvaiſe foy , ils ſont armes de tout pour la défendre. Plus les raiſons contraires les frappent , plus elles les irritent ; ils tournent toute la ſagacité de leur eſprit à imaginer des détours pour échaper à la vérité qui les preſſe; & rafermiſſant le mieux qu'ils peuvent leurs préjugez ébranlez , ils payent de ſubtilitez , de hautèurs , & d'injures même , quand ils ne ſçauroient payer de raiſon. Plûtôt que de ne pas triompher , ils ſe forgent des chiméres ; & les attaquent. Ils imputent à leur adverſaire ce qu'il n'a pas dit , s'obſtinent à donner à toutes ſes propoſitions des ſens détachez, ſans vouloir, ou peut-être , ſans pouvoir comprendre qu'elles ſe modifient les unes les autres , & qu'il en reſulte un ſens général qui fait préciſément la queſtion. Quelquefois même , pour derniere reſſource , ne pouvant décréditer les raiſons , ils eſſayent de décréditer l'Auteur qui les allegue , en luy reprochant d'autres fautes indifférentes au fait préſent : ce qui n'eſt , à parler juſte , que ſe venger lâchement de ſon propre tort.

Quelques Auteurs au contraire , n'ont d'autre vûë dans la diſpute , que d'entendre & de faire entendre la raiſon ; le vray

leur eſt auſſi bon de la main des autres que de la leur ; ils étudient dans ce qu'on leur oppoſe ce qu'il peut y avoir de raiſonnable ; auſſi contents quelquefois, en avoüant qu'ils ſe ſont trompez, que le peuvent être ceux qui les réduiſent à en convenir.

Ce caractere me paroît ſi eſtimable, que je me le propoſerai toûjours pour modelle dans la diſpute où je ſuis obligé d'entrer. J'examinerai les objections de M^de^ Dacier comme ſi je me les étois faites à moi-même ? Je comparerai ſes raiſons & les miennes, comme ſi elles étoient également mes propres idées, & qu'il s'agît de me déterminer entr'elles, par la ſeule force de l'évidence. C'eſt un engagement que je prends exprès à la face de l'Academie, pour m'animer à rendre ma réponſe plus digne de ce Public judicieux, pour qui ſeul on devroit écrire.

Le Livre de M^de^ Dacier annoncé depuis long-temps, parut quelques jours après que j'eus récité cette eſpece de Préface dans l'Academie ; je le lûs avec attention pour y chercher mes erreurs ; & comme j'avois promis de pardonner les injures à qui me détromperoit, je m'accoutumai aiſément à celles dont il eſt plein, dans l'eſpérance qu'on rempliroit la condition ; mais après avoir achevé tout le livre, je trouvay qu'il n'y avoit

que la moitié de l'ouvrage fait. J'ay déja eu les injures, il ne reſte plus qu'à me détromper.

Dans l'engagement où je ſuis de répondre, j'ay ſongé comme Mde D. à faire un Livre qui pût être utile indépendamment de nôtre diſpute. Elle a choiſi les Cauſes de la Corruption du Goût, qui ſont plûtôt chez elle le prétexte, que le deſſein de l'ouvrage. Pour moi, je me ſuis laiſſé conduire à ma matiere; il ma paru qu'elle me donnoit lieu à des Reflexions judicieuſes ſur la Critique. Je tâcherai donc d'en faire le fonds de ma réponſe; de ſemer par tout des principes de raiſonnement, dont les endroits que j'ay à refuter ne ſeront que l'application; & je prendray garde ſur tout à ne dire contre Mde D. que ce qu'entraîne la néceſſité de ma défenſe.

Je luy ay rendu dans mes Odes un hommage public que je confirme encore avec plaiſir. Le compliment que je luy ay fait étoit fondé ſur une eſtime très-réelle; l'érudition eſtimable dans les hommes, l'eſt encore plus dans une femme, par ſa rareté. Il faut avoüer que Mde D. l'a portée à un haut point; elle en a ſervi utilement ſon ſiecle par un grand nombre de Traductions fidelles; & puiſque je ne ſçay point le Grec, je ſuis du nombre

de ceux qui luy ont là-deſſus le plus d'obligation.

Je ne rabats donc rien des ſentiments qui luy ſont dûs ; mais enfin, comme les meilleurs amis diſputent tous les jours ſans s'aliéner ; j'eſpere que Mde D. ne trouvera pas mauvais que je me défende ; & qu'elle ſouffrira même que j'aye raiſon en bien des choſes. Nous n'avons en vûë l'un & l'autre que la vérité, & l'avantage du Public.

De l'Ode intitulée : l'Ombre d'Homere.

CEtte Ode renferme l'idée générale de mon diſcours & de mon Poëme : Il eſt naturel de commencer par la juſtifier, d'autant plus que Mde D. en prend occaſion de me reprocher un vice odieux, ce qui m'intereſſe bien plus qu'une ſimple erreur. Je ſuis coupable à ſon compte *d'envie & de malignité*, & elle m'en fait honte par l'autorité de Plutarque ; comme ſi nous n'avions pas elle & moy des maîtres de vertu infiniment plus reſpectables, & que je ne puiſſe apprendre toute l'injuſtice d'un orgueil jaloux & malin, que de la bouche des Philoſophes Payens.

Voyons cependant ce qui peut avoir don-

né lieu à cette accuſation. J'évoque l'Ombre d'Homere, avec tout le reſpect que luy doit un Poëte, pour apprendre de luy-même comment je dois l'imiter pour plaire à mon ſiécle. Il me donne des leçons, dont la prémiere eſt de ne point l'adorer ; il m'avertit enſuite d'éviter certains défauts de ſon ouvrage ; & enfin je me crois en état d'éxécuter mon entrepriſe, comme Homere l'eût fait lui-même, s'il eût été à ma place.

Il y a là ſans doute, pour M^de D. quelque apparence de préſomption : Un Poëte de deux jours interroger Homere conſacré par une réputation de trois mille ans, le forcer à m'avoüer ſes foibleſſes ; & me flatter de les corriger ! cela eſt violent ; & je ne ſuis point ſurpris que le zéle d'une Interprete d'Homere s'en ſoit d'abord ſcandaliſé. Ajoûtez qu'elle a vû à la tête de mon Livre une eſtampe où Homere lui-même conduit par Mercure, me met ſa lyre entre les mains. La profanation eſt encore plus ſenſible ; car, ſans vouloir citer Horace, la repreſentation des choſes frape bien plus que le ſimple récit. Sur cette apparence M^de D. s'eſt hâtée de conclure que j'étois coupable de cet orgüeil plein d'envie & de malignité, qu'elle déteſte ſur la parole d'un fort honnête Ancien.

Mais ſi elle avoit obſervé la prémiere regle de la Critique, & qu'elle eût ſuſpendu ſon jugement pour approfondir le véritable ſens de l'Ode en queſtion, elle ne m'auroit pas cité ſi legerement devant Plutarque.

Je vais dépoüiller mon Ode de tous les ornements poëtiques, en reduire éxactement le ſens dans un langage ſérieux & litteral; après quoy j'oſe appeller à M^de D. même du jugement précipité qu'elle en porte.

Voicy donc ce que mon Ode ſignifie. L'Iliade d'Homere, que bien des gens connoiſſent plus de réputation que par elle-même, m'a paru mériter d'être miſe en Vers François, pour amuſer la curioſité de ceux qui ne ſçavent pas la langue originale. Pour cela j'interroge Homere; c'eſt-à-dire que je lis ſon Ouvrage avec attention; & perſuadé en le liſant que rien n'eſt parfait, & que les fautes ſont inſéparables de l'humanité, je ſuis en garde contre la prévention, afin de ne pas confondre les beautez & les fautes. Je crois ſentir enſuite que les Dieux & les Heros, tels qu'ils ſont dans le Poëme Grec, ne ſeroient pas de nôtre goût; que beaucoup d'Epiſodes paroîtroient trop longs; que les Harangues des combattans ſeroient jugées hors d'œuvre, & que le Bouclier d'Achille paroîtroit confus, & déraiſonnablement mer-

veilleux. Plus je médite ces ſentiments, plus je m'y confirme; & après y avoir penſé autant que l'éxige le reſpect qu'on doit au Public, je me propoſe de changer, de retrancher, d'inventer même dans le beſoin; de faire enfin ſelon ma portée, tout ce que je m'imagine qu'Homere eût fait, s'il avoit eu affaire à mon ſiécle. Je finis de plus, après m'être déterminé; en ſoupçonnant encore que mon orgüeil pourroit bien m'abuſer.

Si j'avois ſimplement dit cela dans une Préface, ma conduite auroit-elle paru malignement orgüeilleuſe? Je crois que M^de D. même ſe ſeroit contentée de me plaindre de mon erreur, ſans m'accuſer ni d'envie, ni de préſomption. Cependant qu'elle examine l'Ode; elle trouvera que je n'ay ajoûté à ce fonds, que des images & des expreſſions poëtiques, & la fiction d'évoquer Homere, pour me faire dire par lui-même ce que ſon Ouvrage m'a fait penſer. M^de D. voudra bien prendre ce raiſonnement pour la juſtification de l'eſtampe qui n'eſt que la repréſentation de l'Ode.

Voilà l'inconvenient de ceder trop légerement à l'apparence: on fait par précipitation des injures que l'on n'a pas quelquefois le courage de réparer; au lieu que ſi l'on ſe donnoit le temps d'approfondir les choſes, ſi

l'on ſe défioit des prémiers jugements qu'on porte, à proportion qu'on a interêt de les porter tels, on préviendroit bien des erreurs que l'on reproche gratuitement aux autres. Je ne crois pas ces réflexions moins raiſonnables, ni moins vrayes que ſi je les avois lûës dans Plutarque.

A l'égard du ſtyle de cette Ode, M^de D. me reproche pluſieurs fautes. Je conviens de bonne foy avec elle, que je ne me ſuis pas expliqué clairement dans les quatre prémiers vers, & je m'attends bien à reconnoître encore d'autres fautes, quand il s'agira de ma Poëſie, que je réſerve pour la troiſiéme partie de mon Ouvrage.

Mais j'avoüe que j'étois impatient de me laver du reproche d'orgüeil, non pas que je m'en croye abſolument éxempt; où eſt l'homme irréprochable de ce côté-là? M^de D. même n'en ſoupçonne-t-elle pas un peu dans ſon Livre, quelque imperceptible qu'il y puiſſe être?

Ce que je puis dire, c'eſt que je ſens tout le ridicule de cette haute opinion de ſoi-même, où la plûpart des Poëtes s'abandonnent; qui ſemble par un long uſage être devenuë une bienſéance de leur art, & comme une beauté poëtique qu'ils ont copiée fidellement les uns des autres: *a* Je n'ay pas crû même

a *Dans mon Diſcours ſur l'Ode.*

: le mérite l'authorisât ni dans Pindare, lans Horace, ni dans Malherbe ; & j'ay dire qu'ils avoient tort de s'être mis eux-mes au nombre de leurs admirateurs.

Si cependant j'ay ſuivi quelquefois leur mple, c'eſt par pure déférence au goût oli qui fait regarder ces ſaillies puériles nme un entouſiaſme ſublime, & comme : noble confiance inſéparable du genie.

e D. peut-être ne m'en croira pas, mais / ſouvent ri tout ſeul de cet orgüeil lyri- : dans le temps même que je m'y prêtois, j'en demande encore pardon aux gens rai-nables.

Et d'ailleurs, de quoy un Poëte s'enor-eilliroit-il ! d'un Art plus pénible qu'im-rtant ; d'exprimer quelquefois avec grace avec force, des choſes communes que utres penſent & ſentent ſans en être vains; quelque facilité à peindre des images, & endre des ſentiments ? tout cela bien aprés, n'eſt qu'une imagination heureuſe, mais i pour l'ordinaire nuit au jugement, à ſure qu'elle eſt forte & dominante. Voilà que je penſe d'un art où je me crois en-re bien loin d'exceller. Il n'y a pas là gran-matiere d'orgüeil, mais il ſeroit à ſouhait-r que chacun ſe fiſt auſſi bonne juſtice.

Si, par éxemple, un homme qui ſçait

pluſieurs Langues, qui entend les Auteurs Grecs & Latins, qui s'éleve même juſqu'à la dignité de Scholiaſte ; ſi cet homme venoit à peſer ſon véritable mérite, il trouveroit ſouvent qu'il ſe reduit à avoir eu des yeux & de la mémoire, il ſe garderoit bien de donner le nom reſpectable de ſcience, à une érudition ſans lumiere. Il y a une grande différence entre ſe ſouvenir & juger, entre s'enrichir de mots ou de choſes, entre alleguer des autoritez ou des raiſons. Si un homme pouvoit ſe ſurprendre à n'avoir que cette ſorte de mérite, il en rougiroit plûtôt que d'en être vain.

De l'eſtime des Anciens.

CEs ſortes de Sçavans reprochent à cinq ou ſix ignorans de nôtre ſiécle d'avoir mépriſé les Anciens ; mais ces cinq ou ſix ignorans n'ont point mépriſé les Anciens ; ils ont ſeulement condamné l'eſtime outrée & l'eſpece d'idolatrie, où l'on tombe à leur égard : Ils ont voulu qu'on rendît juſtice à tous les temps, que l'on ſentit le beau par tout où il eſt, ſans acceptation de ſiécles, & qu'on ne fiſt pas les Modernes d'une autre eſpece que les Anciens.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour les Commentateurs.

ıteurs. Si l'on n'adore pas, on mépriſe : oint de milieu. M^de D. par éxemple, veut *n' Homere ait inventé l'Art, & l'ait perfec-ionné tout à la fois ; que ſon Ouvrage ſoit le lus parfait qui ſoit ſorti de la main des hom-es.* Si on lui arrache l'aveu vague qu'il a û faire quelques fautes, elle n'a garde d'apliquer cet aveu à rien en particulier ; au ontraire, elle juſtifie tout en détail ; & c'eſt eu de juſtifier, elle ſe récrie toûjours : *cela t inimitable, cela eſt divin* ! d'où vient onc ce prodige ? comment ſe peut-il faire u'un homme invente un grand Art, & le orte d'abord à la perfection ? M^de D. s'en onne elle-même, & elle ſe demande : *Com-ent donc Homere a-t-il pû être éxempt de loy générale, qui n'a peut-être jamais uffert que cette exception* ? Et voici la rai-on qu'elle s'en rend après y avoir un peu vé. *Il y a des Nations ſi heureuſement ſi-uées, & que le Soleil regarde ſi favorable-ent, qu'elles ont été capables d'imaginer & inventer elles-mêmes, & d'arriver à la rfection. Et il y en a d'autres qui enſeve-es dans un air plus épais, n'ont jamais pû, ue par le ſecours de l'imitation, ſe retirer la groſſiereté & de la barbarie où leur uiſſance les a plongées ; & telles ſont toutes s Nations Occidentales, par comparaiſon*

à celles qui ſont à l'Orient. Voilà donc, ſelon cette idée, les Poëmes d'Homere qui ſont l'effet d'un coup de Soleil ; encore n'ont-ils pû naître que dans la Grece, comme s'il y avoit un Orient fixe auſſi-bien que les Poles, & que tous les climats que le Soleil parcourt, ne fuſſent pas Orient & Occident tout à la fois les uns par rapport aux autres. Cette inattention auroit été qualifiée autrement, ſi M^de^ D. avoit eu à me la reprocher.

Mais ce n'eſt véritablement qu'une inattention, elle n'a prétendu parler que de nôtre Orient qui lui paroît plus favorable à l'imagination ; & c'eſt pourquoi, ſelon elle, les Egyptiens peu de temps après le déluge, avoient déja pouſſé fort loin pluſieurs ſciences, & ſur tout la Divination : folie que M^de^ D. leur compte pour une profonde découverte, & bien digne en effet d'un climat chaud ! nos broüillards n'auroient pas opéré de ſi grands prodiges.

Quoiqu'il en ſoit, dès que je ne conviens pas qu'Homere ait perfectioné l'Art qu'il a inventé, M^de^ D. conclut que je le mépriſe; moi qui ai avancé formellement que par une ſupériorité de génie il avoit ſaiſi les prémieres idées de l'Eloquence dans tous les genres; qu'il avoit parlé le langage de toutes les paſſions ; qu'il avoit ouvert aux Ecrivains qui

devoient le ſuivre, une infinité de routes qu'il ne reſtoit plus qu'à applanir ; & qu'enfin ceux mêmes qui le ſurpaſſeroient, devroient encore le regarder comme leur maître. J'ay beau le redire, & proteſter de ma ſincérité, Mde D. n'y verra peut-être encore qu'un mépris caché d'Homere, & qui ne tend pas à moins qu'a renverſer la République des Lettres. Pour moi, j'oſe dire que cette délicateſſe outree de ne pouvoir ſe contenter pour Homere, d'un éloge auſſi ſérieux & auſſi étendu, ne peut naître que d'une prévention très-dangereuſe ; & encore plus capable de corrompre le goût que toutes les cauſes qu'on me cite de Quintilien.

En effet, cette prévention tient le jugement en ſervitude ; on n'oſe ſentir ce qu'on ſent ; on ſe paſſionne de commande pour ce qui ne mérite qu'une approbation tranquille, on réſiſte aux prémieres impreſſions du défectueux ; & à force d'y reſiſter, on parvient enfin à le voir avec d'autres yeux ; on le ſouffre d'abord ; enſuite on le juſtifie ; bien-tôt on l'admire ; & quelquefois on l'imite ſans remords.

Ce que je dis ici à l'occaſion d'Homere, je l'étends à tous les Anciens, & je prie Md D. s'il eſt poſſible, de ne voir dans ce que je dis que ce que je dis. Les Grecs & les Latins ont

eu de Grands Hommes dans tous les genres; & nous avons en eux à les comprendre tous enſemble, des modelles de toutes les beautez, c'eſt-à-dire que l'un excelle par un endroit, & l'autre par un autre ; mais je crois auſſi que nous avons en eux des éxemples de toutes les fautes : & c'eſt même par cette double leçon, que l'étude des bons Ecrivains de l'Antiquité, peut être pour nous une éducation complette.

Nous ſerions encore dans la barbarie, ſi nous ne les avions retrouvez. Il eût fallu de nouveau défricher tout, paſſer par les commencemens les plus foibles ; acquerir, pour ainſi dire, les Arts piece à piece, & perfectionner nos vûës par l'expérience de nos propres fautes, au lieu que les Anciens ont fait tout ce chemin pour nous. Ils ont été nos guides & nos maîtres, il faut les eſtimer & les étudier, mais non pas comme des maîtres tyranniques, ſur la parole de qui nous devions jurer toûjours, & qui ne ſoit jamais permis d'éxaminer.

La queſtion n'eſt donc pas, comme bien des gens ſe l'imaginent, & comme les Partiſans outrez de l'Antiquité ſemblent l'entendre, s'il faut mépriſer ou eſtimer les Anciens, les abandonner ou les conſerver. Il eſt hors de doute qu'il faut les eſtimer & les lire ; il

'agit ſeulement de ſçavoir s'il ne les faut pas eſer au même poids que les Modernes. Si uand les idées du beau dans tous les genres ont une fois connuës, il ne faut pas meſu-er tout indiſtinctement à cette regle, & facer des ouvrages, pour ainſi dire, le om de leurs Auteurs, pour ne les juger u'en eux-mêmes. Voilà préciſément la Queſtion; du moins je déclare que je ne vais as plus loin, & ce n'eſt point un pas que e faſſe en arriere, je n'ai jamais paſſé ces ornes.

Je trouve ſeulement que l'on fait ſonner op haut les noms des Ecrivains de l'Anti-uité. Ils ſont pour les gens prévenus, com-ne ces Geants dont parle M^de D. qui croiſ-oient toutes les années d'une coudée en roſſeur, & de deux en hauteur. *a* A meſu-e qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité augmente, nous ne nous accoûtumons pas aſſez à les entendre nommer, comme les crivains de nôtre ſiécle : nous y attachons ne idée de grandeur devant qui les noms odernes ne tiennent point. Pour moi qui oupçonne que ces Grands Hommes pou-oient être petits par bien des endroits aux

a Mde D. avertit dans ſon Errata, qu'elle s'eſt ompée d'une ou de deux coudées, il faut les ſuppléer proportion dans ma comparaiſon.

yeux de leurs contemporains ; qui vois parmi nous, que ceux qui ont le plus de talents, n'ont pas ſouvent des lumieres bien ſûres, & que nos meilleurs eſprits ſe trompent quelquefois ; je penſe qu'il en a toûjours été de même ; qu'Horace n'impoſoit pas plus de ſon temps, que Malherbe du ſien, ni Longin & Denys d'Halicarnaſſe, que des Rhéteurs de nos jours.

De la maniere de critiquer les Auteurs.

LA Critique eſt ſans doute permiſe dans la République des Lettres. Elle eſt légitime, puiſque c'eſt un droit naturel du Public, de juger des écrits qu'on lui expoſe ; & elle eſt utile, puiſqu'elle ne tend qu'à faire voir par un raiſonnement ſérieux & détaillé, les défauts & les beautez des Ouvrages. Mais autant que la Critique eſt légitime & utile, autant la Satyre eſt-elle injuſte & pernicieuſe : elle eſt injuſte, en ce qu'elle eſſaye de tourner les Auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne ſçauroit être le droit de perſonne : & elle eſt pernicieuſe, en ce qu'elle ſonge beaucoup plus à réjoüir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugemens vagues & malins, d'autant plus contagieux, que leur généralité accommode nôtre pareſſe, &

que leur malice ne flate que trop nôtre penchant à mépriſer les autres.

Il faudroit donc dans la République des Lettres traiter les Satyriques ſuperficiels comme des ſéditieux qui ne cherchent qu'à broüiller : & les Critiques ſages au contraire, comme de bons Citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raiſon & les talents.

C'eſt à eux ſans doute qu'il appartient de juger les Ouvrages anciens & modernes ; mais il ſeroit bon, ce me ſemble, d'établir là-deſſus une difference entre les Auteurs des ſiécles paſſez & les Auteurs vivants. On éxamine d'ordinaire ceux-là avec un reſpect timide & des ménagements ſuperſtitieux, tandis qu'on réſerve pour ſes contemporains toute la ſévérité & toute la hardieſſe de ſes jugemens. J'oſe dire cependant, que ce devroit être tout le contraire. Tous les égards ſont dûs à ceux avec qui nous vivons, & nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudroit donc pour l'inſtruction de nos contemporains mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre ſur les Auteurs qui ne ſont plus. Que nôtre propre conduite nous ſerve en cela de leçon ; nous ne faiſons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autoriſe les expériences ſur les perſonnes obſcures. Pourquoi n'é-

tendrions-nous pas cette humanité aux choſes qui ne regardent que l'eſprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux Critiques honnêtes avec nos Ecrivains ? Pourquoi au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choiſiſſons-nous pas de pareilles dans les Anciens, dont nous faſſions ſentir le défaut, & ſi l'on veut, tout le ridicule qui ne les intéreſſe plus ? Nous ſatisferions par là au double devoir d'éclairer les autres, & de ne bleſſer perſonne.

Me D. n'eſt pas de mon avis ; elle a crû que c'étoit me faire grace de ne m'accorder que les égards que j'ay eus pour Homere, elle n'a fait attention en cela qu'à la ſupériorité de l'un, & à la médiocrité de l'autre ; & elle me traite ſans ſcrupule comme mort, & Homere comme vivant, parce qu'elle l'a fait revivre dans ſa traduction.

Qu'elle l'avoüe ingénuëment, elle s'eſt cruë attaquée dans la perſonne de ſon Auteur favori, elle a compté pour rien la juſtice flatteuſe que je lui rends avec plaiſir en tant d'endroits de mon diſcours, & elle n'y a vû que les cenſures que j'ay oſé faire du Pere de la Poëſie ; encore ſa paſſion pour ce grand Poëte les lui a-t-elle groſſies ; elles lui ont paru des injures, & pour ces injures prétenduës, elle m'en a rendu de très-réelles.

Il y a de deux ſortes d'injures uſitées dans les conteſtations des Gens de Lettres : les unes toutes cruës, & telles que la paſſion les ſuggere d'abord, les expreſſions les plus naturelles du mépris & de la colere, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence & d'abſurdité, & mille autres formules auſſi polies. La plûpart des Sçavans des derniers ſiécles n'en étoient point avares, dès qu'ils étoient en diſpute ; & je ſoupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homere, qui les met harmonieuſement dans la bouche de preſque tous ſes Héros. M^de D. a pris apparemment cet uſage pour un privilege de l'érudition ; elle ne m'épargne pas ces ſortes d'injures, & ſouvent elle ne m'a pas jugé digne qu'elle ſe donnât la peine de les aſſaiſonner du moindre tour. En voici quelques-unes dont le Lecteur jugera.

a *C'eſt-là véritablement parler ſans ſçavoir ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on dit, c'eſt parler comme les Viſionnaires de Deſmarets.*

b *M. de la Motte a crû que c'étoit une fauſſe modeſtie, & il s'eſt livré ſans aucun ſcrupule à un orgüeil très-ſincere.*

a Mde D. p. 105. *b* 401.

a *Perſonne n'a jamais été aſſez fou pour tirer cette concluſion.*

b *Alors, outre la vanité qu'on y condamne, on y déteſte encore l'envie & la malignité. Telle eſt ordinairement la vanité des Poëtes, & voilà le veritable caractere de celle de M. de la M.*

Voilà des injures bien poſitives, & qui ont toute la ſimplicité des temps héroïques.

c *L'orgüeilleuſe ingratitude de l'Imitateur l'a emporté ſur la modeſte reconnoiſſance du Traducteur.* Il faut avoüer que celle-ci le diſpute pour l'harmonie aux plus belles d'Homere.

d *Que M. de la Motte n'entende ni le Grec, ni le Latin, cela eſt pardonnable! Mais il devoit du moins entendre le François.* Cela eſt emprunté preſque mot pour mot de M^r Deſpréaux : l'injure avoit été inventée par un autre ; il n'auroit pas été mal d'en faire honneur à l'inventeur.

e *Il eſt ſi naturel à Mr. de la M. d'être dans l'erreur, que quand il en ſort, il ne ſçait par quel miracle cela s'eſt fait, & il y rentre le plûtôt qu'il eſt poſſible.* M^de D. venoit de promettre dix lignes auparavant de ménager ſes éxpreſſions. Il faut donc qu'elle ait crû ce tour fort honnête, & je n'ai qu'à l'en remercier.

a 187. *b* 396. *c* 35. *d* 113. *e* 18.

a *Mr de la M. a un art admirable pour rendre froids & plats les diſcours les plus forts & les plus nobles.*

b *On diroit que Mr de la M. a fait ſerment de gâter les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne lui peut échaper.* Quelques gens prétendent que c'eſt-là la fine Ironie de Platon. Il n'y a rien à dire, puiſqu'elle a le ſceau de l'Antiquité.

c *Un homme pieux comme Mr de la M. ne ſçauroit mentir.* Cette Ironie a pourtant bien l'air d'un démenti.

d *Alcibiade donna un grand ſoufflet à un Rhéteur qui n'avoit rien d'Homere. Que feroit-il aujourd'hui à un Rhéteur qui lui liroit l'Iliade de Mr. de la M.* Heureuſement quand je recitai un de mes Livres à Mde D. elle ne ſe ſouvint pas de ce trait.

Ridicule, impertinence, témérité aveugle, bévûës groſſieres, folie, ignorances entaſſées. Ces beaux mots ſont ſemez dans le Livre de Mde D. comme ces charmantes particules Grecques qui ne ſignifient rien, mais qui ne laiſſent pas, à ce qu'on dit, de ſoûtenir & d'orner les Vers d'Homere.

Mde D. eſt peut-être ſurpriſe de m'en avoir tant dit; e car puiſqu'elle avoit promis d'abord de ne me point dire d'injures, il y a

a 417. b 418. c 109. d 165.

apparence que toutes ces phraſes lui ſont échapées comme un ſtyle polémique, ſans qu'elle y fît aſſez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en eſt pas là la trentiéme partie ; & que quand elles ne choqueroient pas par le défaut de bienſéance, elles ennuyeroient encore beaucoup par la répétition.

Ces ſortes d'injures partent d'ordinaire d'une paſſion imprudente, & qui n'entend pas ſes propres interêts. Car elles ne font aucun plaiſir au Lecteur ; elles ne font pas grand tort à l'Auteur à qui elles s'adreſſent, & elles aviliſſent ſûrement celui qui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuſes, qui, quoique également injuſtes, ne laiſſent pas d'égayer la matiére, & de faire paſſer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques-unes de ce genre dans M^de^ D. Elles m'ont réjoüi moi-même, quoique ce fût à mes dépens je renonce pourtant à l'honneur d'en rendre de pareilles, je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuſte, & je ne veux ni me faire lire, ni avoir raiſon à ce prix.

Une autre injuſtice en matiére de diſpute, c'eſt de reprocher à l'Auteur que l'on combat, des choſes étrangéres à la queſtion ; & cette injuſtice eſt preſque toûjours une marque

que de foibleſſe : car ſi l'on ſe ſentoit aſſez fort du fait même, on ne chercheroit pas de ſecours ailleurs. M^de D. par éxemple, n'auroit-t-elle pas dû ſe paſſer d'un pareil artifice.

J'ai fait des Operas, me reproche-t-elle, & j'ai lû des Romans ; & par le titre de Pieux qu'elle me donne enſuite ironiquement, elle paroît inſinuer que je ſuis tout le contraire. J'ai là-deſſus une compenſation à lui propoſer. Qu'elle me paſſe les Operas que j'ai faits, pour les Traductions qu'elle a faites de l'Eunuque & de l'Amphitrion, de quelques Comedies Grecques d'auſſi mauvais exemples, & des Odes d'Anacréon, qui ne reſpirent qu'une volupté dont la nature même n'eſt pas toûjours d'accord : ſoyons raiſonnables ; il me ſemble que cela vaut bien quelques Operas, qui ſont des ouvrages très-modeſtes, & preſque moraux, en comparaiſon de ceux que je cite.

A l'égard des Romans qu'elle ſuppoſe que j'ai lûs, mettons-les pour les deux cens ois *a* qu'elle a lû avec plaiſir quelques Piéces du Cynique Ariſtophane. Mes lectures rivoles ne montent pas à beaucoup près ſi aut, mais je ne veux point chicaner, & : conſens que l'un aille pour l'autre.

a *Préface d'Ariſtophane.*

On concluera ſans doute que nous pouvions mieux employer nôtre temps, M^de D. & moi, je paſſe condamnation, pourveu qu'on n'en induiſe rien contre le fond de nos ſentimens. Je ſuis ſûr qu'elle n'a fait attention dans les endroits licentieux qu'à l'eſprit du Poëte, & à la force ou à l'harmonie des mots Grecs; & la même juſtice demande auſſi qu'elle croye que je n'ai eſté touché dans les Romans, que de l'art ingenieux qui y regne, ſans en adopter les mauvaiſes maximes. Je ſuis ravi pour elle que mon Apologie ſoit la ſienne.

D'ailleurs le deſſein de M^de D. dans le reproche qu'elle me fait, eſt de donner une idée baſſe de nôtre galanterie, de faire regarder l'amour comme une ſource de petits ſentimens indigne de l'homme, & de faire entendre que les eſprits accoûtumez à ces puérilitez, ne ſont plus capables de ſentir le ſublime & les grands ſentimens d'Homere. Mais qu'eſt-ce au fonds que ces grands ſentimens pour leſquels on voudroit nous inſpirer tant d'eſtime? des ſaillies extravagantes d'ambition & de vengeance, des tranſports ridicules d'un courage aveugle. Si l'on éxaminoit bien toutes ces paſſions, on verroit qu'elles n'ont rien à ſe reprocher du côté du puérile; qu'elles aviliſſent également l'homme, & qu'enfin ce

n'eſt point par raiſon qu'on les préfére les unes aux autres, mais ſeulement ſelon le degré d'orgüeil ou de tendreſſe qu'on a ſoi-même dans l'eſprit & dans le cœur.

Du Paralelle d'Homere & de l'Ecriture Sainte.

VOici un Article plus ſerieux & plus important que tous les autres. M^de D. employe ſouvent dans ſon Livre l'éxemple de l'Ecriture Sainte pour juſtifier la conduite d'Homere en pluſieurs choſes. J'avois oſé trouver ce paralelle ſcandaleux, ſans néanmoins appliquer ce terme à M^de D. mais, *elle eſt très-contente*, dit-elle, *de ſcandaliſer avec Euſtathe, Archevêque de Theſſalonique*; comme ſi ce Commendateur d'Homere étoit un Pere de l'Egliſe, & qu'il fût de la docilité chrétienne de ſouſcrire là-deſſus à ſes ſentimens. M^de D. appuyée de ce témoignage donne hardiment à pluſieurs de mes remarques ſur Homere, la notte capitale d'impiété; je ne ſçaurois, à l'entendre, condamner quelques comparaiſons, ni les répétitions mêmes de l'Iliade, ſans me rendre ſuſpect d'héréſie. Heureuſement je ſuis bien raſſuré de ce côté-là. Beaucoup de Théologiens, des Archevêques mêmes, puiſqu'il en faut, ont lû mon Ouvra-

ge ; & ils m'ont félicité positivement de ce que j'ai dit là-dessus.

Je vais donc une fois pour toutes faire ma declaration sur l'Ecriture, afin de ne la plus mêler dans une dispute prophane, & où l'on est scandalisé, je le repete, de la voir entrer.

L'Ecriture ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans, encore moins pour amuser nôtre imagination. Je n'y cherche point à devenir Physicien, ni Astronome, ni Poëte, ni Orateur. J'ai donc lû tous les Livres Saints, quoique Mde D. se plaise à croire que je les ignore : je les ai étudiés comme la science de l'unique nécessaire, comme la source divine de la doctrine & des mœurs, mais nullement comme une poëtique, aliment frivole de l'imagination des hommes. J'avouë que je lis Homere avec des sentimens bien opposez : & quoique quelques Ecrivains que Mde D. adopte, veüillent qu'on le lise comme les Prophetes, en cherchant les grandes véritez cachées sous ses fables, je le regarde au contraire, comme un organe du pere du mensonge, dont il s'est servi, non pas pour établir le Paganisme, ainsi que Mde D. me le fait dire, mais pour en fortifier l'extravagance & l'absurdité.

Un sçavant Théologien avoit déja reproché à Mr Dacier, le dessein apparent de *christianiser* quelques Philosophes Payens ; d'avoir

voulu faire des œuvres de Marc Antonin, *un livre de piété* ; d'avoir dit, *que quand on juge de Socrate par les véritez qu'il a connuës, on ne ſe contente pas de dire qu'il étoit grand Philoſophe ; mais qu'on eſt preſque tenté d'aſſurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu lui avoit révelé les Myſteres qui devoient être accomplis.* D'avoir ajoûté ſur les Stoïciens, *qu'il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes : & qu'après l'Ecriture Sainte, rien ne méritoit davantage d'être mis entre les mains des hommes.* Sans doute l'amour de Mr Dacier pour la vérité & la vertu, lui en ont groſſi les apparences dans les Philoſophes Payens, où il a pris l'ombre pour le corps. Mais que diroit ce Théologien critique, s'il avoit vû dans Mde D. qu'Homere avoit trouvé le denoüement *de la Prédeſtination & de la liberté de l'homme* ? Voilà une preuve bien ſenſible des excez où nous jettent de fauſſes conformitez : jugeons plus ſimplement des choſes, ne cherchons la vérité qu'où elle eſt sûrement, & n'érigeons point des fictions & des bagatelles en réalitez importantes & reſpectables : il ne faut point mettre l'Arche auprès de Dagon, l'idole ſe briſera infailliblement.

Si l'on ſe contentoit de trouver entre l'ouvrage Divin & l'ouvrage Payen quelque rapport de ſtile, comme une preuve hiſtori-

que du génie commun des Orientaux ; ſi l'on n'y cherchoit qu'à vérifier des uſages & des mœurs, rien ne ſeroit plus raiſonnable : mais d'aller juſqu'à vouloir faire reſpecter les plus grandes folies d'Homere par les miracles de l'Ecriture, & par quelques figures des Prophetes, par éxemple, le cheval parlant d'Achille par l'âneſſe de Balaan, les Hommes combattans contre les Dieux, par Jacob luttant contre l'Ange, le ſonge d'Agamemnon, par celui d'Acab, &c. j'avoüe que c'eſt ce que j'ai trouvé ſcandaleux, & j'ai dit ſur cela un mot dans mon Diſcours auquel Mde D. n'a pas répondu. Les vrais caracteres de la Divinité, ſont poſez en principes en tant d'endroits de l'Ecriture Sainte, que quand les Auteurs ſacrez viennent à employer les figures, on les reconnoît d'abord pour ce qu'elles ſont, & on ne les aprétie que ce qu'elles valent : au lieu que dans Homere ces prétenduës figures ſont elles-mêmes les principes, & qu'il n'y a rien qui avertiſſe l'eſprit de ne les pas prendre à la lettre. Si je diſois là-deſſus, comme Mde D. le fait ſouvent à mon égard, qu'après ma remarque, je ſuis ſurpris qu'elle ait oſé revenir à ſon paralelle ; elle trouveroit ſans doute que j'aurois mauvaiſe grace, j'en conviens, cela ne ſied bien qu'à elle.

Je penſe donc avec Mr l'Archevêque de

Cambray, que les Dieux de l'Iliade ne valent pas nos contes de Fées : C'eſt pourtant de ce merveilleux puérile que nous diſputons Mde D. & moi. Cette queſtion dont on fait tant de bruit eſt peut-être la plus frivole qui puiſſe occuper des gens raiſonnables, & j'ai grande peur qu'elle ne ſoit miſe un jour au rang des paroles oiſeuſes.

De l'ignorance du Grec.

MAis, me dit Mde D. vous ne ſçavez pas le Grec ; comment avez-vous l'audace de juger d'un Auteur dont vous ignorez la langue ? c'eſt l'objection qui regne le plus dans ſon Ouvrage, celle qui a ſéduit le plus de gens, & ſur laquelle on me croit fort embaraſſé : peut-être ſera-t-on ſurpris de voir combien elle eſt frivole dans la queſtion dont il s'agit.

Je ne fais point vanité d'ignorer le Grec, il ſeroit mieux que je le ſçuſſe ; cette connoiſſance a ſans doute ſes utilitez ; mais elle ne m'auroit ſervi de rien dans ce que j'ai fait.

Je ſuppoſe toûjours dans mon Ouvrage que l'expreſſion d'Homere eſt élegante ; qu'il a fait par tout de ſa Langue un uſage ingénieux, propre à faire valoir ſes fables ; & ainſi, ſans jamais prononcer contre le choix de ſes ter-

mes, je m'en ſuis tenu préciſément à l'ordre de ſon Poëme, au caractere de ſes Dieux & de ſes Héros, au choix des actions, à la convenance des ſentimens, en un mot, au gros des choſes. Dira-t-on que dans les traductions litterales, faites en latin par des Sçavans à qui perſonne n'a conteſté l'intelligence des deux Langues, je n'aye pû m'aſſurer ſuffiſamment de ce qui fait l'objet de ma Critique ?

Je demande à M^dc D. même, pourquoi elle a traduit l'Iliade, ſi elle n'a pas cru que ſa traduction pût donner, à l'élégance près, une idée ſuivie de ce Poëme ? Elle auroit beau me dire avec ſa modeſtie ordinaire, que ſa traduction eſt foible, languiſſante & platte même en comparaiſon de l'Original ; je pourrois vous le conteſter, lui répondrois-je, comme j'ai déja fait, mais je vous le paſſe : quand vous dites qu'un des Héros de ce Poëme croïoit avoir *la mort à ſes trouſſes*; qu'un autre dans une lutte *donne le croc en jambe* à ſon rival, au lieu de ces expreſſions trop familieres, Homere employe là les plus beaux termes du monde : je le veux bien ; mais qu'en pouvez-vous conclure, puiſque je me reſtrains à ne juger que du ſentiment & de l'action, que certainement vous n'avez pas prêtées à Homere.

Comment M^dc D. peut-elle parler ſouvent

de l'Ancien Teſtament ſans ſçavoir l'Hebreu, c'eſt que nous en avons une Traduction canoniquement approuvée ; c'eſt ainſi qu'à proportion je parle d'Homere, ſans ſçavoir le Grec, ſur la foy des Traducteurs autoriſez parmi les Sçavans.

En un mot, ou M^de D. n'a pas rendu Homere, ou je l'entends comme elle, eu égard au fond des choſes ; & quand même elle ne l'auroit pas rendu, mes remarques auroient encore un objet réel, puiſqu'elles tomberoient du moins ſur ſa Traduction dont je m'appuye toûjours.

Il ne faudroit donc plus crier, il ne ſçait pas le Grec, & il juge Homere, & prétend l'imiter ; ce Sophiſme ſéduit bien de gens ; c'eſt quon ſe laiſſe étourdir du faux Paradoxe qu'il préſente d'abord. On croit que je juge du Grec, tandis que je ne juge que du François de M^de D. On croit que j'imite en détail les tours & les expreſſions d'Homere, au lieu que j'imite ſeulement le fond des choſes que les Traductions litterales m'ont ſuffiſamment appris : la témérité de l'entrepriſe s'évanoüit, dès qu'on la réduit ainſi à ſes véritables termes.

De la nouveauté de mon Projet.

Mde D. m'apprend que Desmarêts, l'Auteur du Clovis & de la Madelaine, avoit eu comme moi l'audace de juger d'Homere, que sa Dissertation fut oubliée dès sa naissance ; & que ce n'est même que par hazard qu'elle l'a eûë d'un de ses amis, qui l'a déterrée dans la poussiere d'un cabinet. Je n'ai jamais lû cette Dissertation ; Je n'aurois pas manqué de la citer, si je m'en étois servi, quoique ce ne soit pas trop l'usage des Auteurs de Remarques, qui ne font pas toûjours honneur à ceux qu'ils copient. Il est vrai qu'elle ne conclut pas d'abord que j'aye copié l'Ouvrage de Desmarêts ; car comme elle l'ignoroit, elle n'a pû se defendre de penser que je pouvois l'ignorer aussi. Elle se contente donc de dire d'abord, que soit que je l'aye suivi, soit que la conformité des vûës m'ait fait rencontrer avec lui, je ne fais presque que repéter les mêmes Critiques : mais perdant bien-tôt de vûë cette alternative si judicieuse, elle n'en adopte plus dans la suite de son Livre que le membre injurieux qui me fait regarder comme un servile copiste.

Je ne me défends pas de ce reproche, pour m'attribuer là-dessus la gloire frivole de la

nouveauté. Je n'ai prétendu remarquer dans Homere que les defauts les plus apparens ; dès-là il étoit impoſſible que je diſſe des choſes bien nouvelles. Ce ſeroit un grand préjugé d'erreur contre moi, ſi j'avois blâmé des choſes qui n'auroient bleſſé perſonne ; au lieu que c'eſt un préjugé de raiſon de m'être rencontré avec les cenſeurs d'Homere ſans les avoir lûs.

La plûpart des ſubtilitez avec leſquelles on juſtifie Homere, ne ſont pas de la même nature ; il faut aller interroger Euſtathe & Denys d'Halicarnaſſe, & ce n'eſt point dans le fond d'une raiſon commune quon les trouve.

J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit ſur mon Ouvrage : *J'avois déja ſenti tout ce que vous me dites d'Homere, & vos idées ne m'étoient point nouvelles.* Ce diſcours reprimoit bien la petite vanité que m'auroit pû donner ma pénétration ; mais il m'en dédommageoit en me faiſant croire d'autant plus que je ne m'étois pas trompé ; & le plaiſir d'être raiſonnable me conſoloit de n'être pas ſingulier.

Cela me fait ſentir combien il eſt utile qu'en matiere d'Ouvrages d'eſprit, quelques Ecrivains ayent la hardieſſe de dire ce qu'ils penſent. On éclaire par-là bien des ſoupçons qui ne demandent qu'à ſe découvrir ; on dé-

termine bien des gens à penſer ce qu'ils ſentoient déja, au lieu que par la lâcheté de ſuivre toûjours le torrent, on prête des armes à l'erreur, on donne occaſion à ſes partiſans de crier : *Toute la terre eſt de nôtre avis ; tous les hommes ſont d'accord là-deſſus :* vous qui le prétendez, recueillez les voix, l'Univers dépoſera de ſon ennui ſur bien des choſes que vous ſoûtenez qui le charment.

Il eſt donc important de faire ſentir le foible de ces autoritez prétenduës qui ne ſçauroient preſcrire contre la raiſon. Il faut du moins ſauver les jeunes gens du préjugé dangereux où les jette une admiration aveugle d'Homere. Il faut purger leur éducation de la contradiction ordinaire qui y regne. On leur crie d'un côté : Cela eſt divin, & de l'autre on les reprend quand ils viennent à l'imiter ; ne vaudroit-il pas mieux leur donner du beau, des idées fixes & uniformes, ſur leſquelles ils puſſent régler également leur eſtime & leur travail ?

M^d^ D. déclare qu'elle n'écrit que pour eux ; elle les regarde d'après Socrate comme la portion la plus ſacrée de la Republique qu'il eſt néceſſaire d'élever dans de bons principes. Je déclare auſſi que je n'écris que pour eux, & par les mêmes raiſons que M^d^ D.

Car on travailleroit en vain pour déſabuſer

vieux Sçavans de l'eſpece de culte où ils
t accoûtumez pour Homere ; tout nôtre
oir eſt dans une génération nouvelle, dans
: génération qui n'ait point encore fléchi
s les autoritez, qui n'ait pas crié pendant
nte ou quarante ans au miracle ; & qui par
ongue habitude de ſe paſſionner ainſi,
it pas pris un eſpece d'engagement contre
raiſon.

Du ſilence de l'Academie.

E zêle de M^de D. s'échauffe en un endroit
de ſon Ouvrage ; elle veut faire honte à
cademie de ce que par un bon Arrêt elle
condamne pas tous les Critiques d'Ho-
ere à une amende-honorable publique. *Par*
elle fatalité, s'écrie-t-elle, *faut-il que ce*
t de l'Academie Françoiſe, de ce Corps ſi
ebre, qui doitêtre le Rempart de la Langue,
s Lettres & du bon goût, que ſont ſorties
puis cinquante ans toutes les méchantes Cri-
ques qu'on a faites contre Homere ? Juſqu'ici
r Deſpreaux & Mr Dacier ſe ſont élevez
ntre ces égaremens de la raiſon, & en ont fait
ir tout le ridicule ; de ſorte que l'Academie
été aſſez bien juſtifiée à cet égard.

Je répons déja que cette fatalité dont on
me tant à s'étonner, eſt fondée ſur une rai-
n bien naturelle. C'eſt que parmi les meil-

leurs eſprits, tels que ſont les Membres de l'Academie Françoiſe, il s'en trouvera toûjours qui ſentiront les fautes d'Homere, & qui auront le courage de les relever. C'eſt même parce que l'Academie doit être le Rempart des Lettres & du bon goût que ces Ecrivains ont cru de leur devoir d'éxaminer un Ouvrage qu'on donnoit indiſtinctement pour régle, & d'y faire ſentir ce qui devoit être excepté de l'eſtime & de l'imitation. Il eſt bon de remarquer en paſſant que mille Eloges vagues & généraux ne contrepéſent pas une ſeule Cenſure bien détaillée : les uns ne ſont qu'un hommage rendu ſans éxamen à la réputation établie : l'autre eſt un fruit de la refléxion, où l'on expoſe les raiſons du jugement qu'on porte, & auſquelles il faut ſe rendre dès qu'on ne les détruit pas par des plus fortes. Je regarde donc ces Critiques comme une ſuite naturelle de l'établiſſement de l'Academie Françoiſe, & comme le ſignal de la liberté Académique, ſi néceſſaire aux progrès de la raiſon & du bon goût. Mr Deſpreaux & Mr Dacier ont juſtifié, dit-on, l'Academie de cet excès ; je les reſpecte tous deux, comme je le dois ; l'un par ſon génie & ſes talents, l'autre par ſon érudition & ſon travail : Mais ne diroit-on pas que ce fuſſent des Arbitres nommez exprès pour cette affaire, & que le Corps leur eût remis ſon autorité pour la

ciſion ? Ce n'eſt point cela ; ils ont ſeule-
nt uſé du droit commun à tous les Membres,
ont dit ce qu'ils penſoient ; & c'eſt au Pu-
c, Juge de l'Académie même à prononcer.
Aujourd'hui, pourſuit Mde D. avec un
le qui s'allume toûjours de plus en plus,
*ici une témérité bien plus grande, & une li-
nce qui va ouvrir la porte à des déſordres
us dangereux pour les Lettres & pour la
ëſie, & l'Academie ſe tait ! Elle ne s'éleve
s contre cet excès ſi injurieux pour elle. Je
ii bien qu'il y en a qui gémiſſent de cet at-
ntat, & je ſuis témoin de l'indignation que
elques-uns en ont conçûë. Mais cette indig-
tion d'une partie ne ſuffit pas pour juſtifier
ut le Corps, & le Public attendoit quelque
oſe de plus de cette compagnie. Je n'ai garde
vouloir ſuſciter à Mr de la Motte des en-
mis ſi dangereux. La charité me le défend.*
Cet endroit fait rire par ces termes graves
pathétiques de témérité, de licence,
déſordres, d'attentat injurieux & d'in-
gnation, appliquez à une matiere ſi frivo-
; mais il fait peine auſſi par le tour extra-
dinaire qui y regne, Je prie Mde D. de le
ualifier elle-même en conſcience. Elle dit
ut ce qu'elle peut pour ſoulever l'Académie
ntre moi, & elle s'arrête après avoir tout
t, parce que la charité lui défend de me

nuire. Que n'effaçoit-elle donc ce qu'elle avoit dit ? ou ſi elle le vouloit laiſſer, que ne ſupprimoit-elle ſa propre condamnation ? Voilà en effet une charité bien patiente, qui attend pour parler que la paſſion n'ait plus rien à faire.

J'avertis ici Mde D. qu'elle a une idée fauſſe de l'Académie Françoiſe. Elle la regarde apparemment comme un Tribunal tyrannique qui ne laiſſe pas la liberté des jugemens en matiere d'Ouvrages d'eſprit ; elle croit que l'admiration religieuſe des Anciens, en eſt une loi fondamentale, & qu'en y entrant on lui prête ſerment de fidelité à cet égard. Ce n'eſt point là l'eſprit d'une aſſemblée de Gens de Lettres, & l'Academie ne tend à l'uniformité que par voye d'éclairciſſement, & non pas par voye de contrainte. Elle a ſouffert dès ſon établiſſement que l'Abbé de Bois-Robert comparât le Chantre Grec à nos chanteurs de carrefours, qui ne débitent leurs chanſons qu'à la canaille. Nôtre Fondateur qui ſçavoit bien les vûës de ſa propre inſtitution, ne s'en eſt pas ſcandaliſé. Elle a ſouffert depuis que Deſmarêts fiſt contre Homere cette Diſſertation dont on me croit le copiſte. Elle ne s'eſt point élevée contre Mr Perrault, quand il a entrepris de faire voir la ſupériorité de nos Ecrivains ſur les Auteurs de Rome & d'Athenes. Elle a permis à Mr de Fontenelle de trouver des fautes dans Théo-

:ite & dans Virgile, & de ſe faire dans leur ropre genre une roûte qu'ils n'avoient pas onnuë. En un mot, elle ne condamne dans :s ſortes de diſputes que les manieres injuri-ıſes dont les différens partis appuyent quel-uefois leurs raiſons. A cela près, que peut-le déſirer de mieux que cette diverſité de ntimens, qui donnent lieu d'approfondir 's matieres ? Toutes nos aſſemblées ne ſe aſſent que dans ces contradictions utiles 'où reſulte la vérité. Et en effet, il ſeroit im-oſſible, que toute bienſéance obſervée, il ne ɔrtît de ces diſcuſſions éxactes, une lumiere ui éclaireroit enfin le Public. Quand tout eſt dit de part & d'autre, la raiſon fait inſen-blement ſon effet, le goût ſe perfectionne, & s'affermit alors, parce qu'il eſt fondé en rincipes.

Des Autoritez.

AVant que de finir cette prémiere Partie, je crois devoir dire un mot ſur les Au-ɔritez Poëtiques dont M^de^ D. m'accable. Il a pluſieurs diſtinctions à faire pour les ré-uire à leur juſte prix. Quand les bons Au-:urs d'un ſiécle dépoſent de la pureté & de la :auté du ſtyle d'un de leurs contemporains, ous ne ſçaurions nous diſpenſer de les en roire ſur leur parole, nous qui à beaucoup

près, ne ſentons pas comme eux les fineſſes de leurs Langues. J'ai toûjours ſenti la force de ce témoignage, & c'eſt pourquoi je ſuppoſe toûjours l'Elégance Grecque dans l'Iliade. Mde D. peut-elle éxiger plus ? Si ce témoignage au contraire tombe ſur les choſes, il faut encore diſtinguer. Les Auteurs les plus voiſins du temps d'Homere diſent-ils qu'il a bien peint les mœurs de ſon ſiecle ? leur autorité demeure encore dans toute ſa force, & j'y ſouſcris, puiſque nous ne le pouvons ſçavoir que par eux. Il n'en eſt pas de même, quand leur jugement s'étend au delà des faits, & qu'ils prononcent ſur des choſes dont la raiſon commune eſt l'arbitre. J'avouë que le nom d'un Auteur eſtimé, eſt un préjugé avantageux pour ce qu'il va dire ; mais dès qu'il l'a dit une fois, ſon nom ne me fait plus rien, je n'ai plus qu'à peſer ſes raiſons indépendamment de la reputation de l'Auteur, & ſi je vois clairement qu'il ſe trompe, je l'abandonne auſſi-tôt ſans ſcrupule ; car quoiqu'ait dit un Ancien, il ne faut point errer avec Platon même. Ainſi l'on auroit beau me citer Platon, Ariſtote, Horace, Euſtathe, Denys d'Halicarnaſſe, Démétrius, Longin, & y ajoûter encore le Pere le Boſſu & Mr Dacier, comme naturaliſez Grecs ou Latins ; tous ces Meſſieurs ne me feroient pas croire qu'il ſoit décent à Jupiter de battre ſa femme ; & j'aimerois mieux

être bleſſé avec le ſeul Auteur du Clovis.
'y a point d'autorité pour me faire trouver
mœurs héroïques, quand je les ſens groſ-
es & brutales, ni le vrai caractere des paſ-
ns dans les endroits où je les ſens démenties.
C'eſt encore un abus de ces Autoritez,
e de les entaſſer les unes ſur les autres ſans
tinction, & ſeulement pour faire montre;
mêle indifféremment les Auteurs qui ont
t des éloges vagues d'Homere, avec ceux qui
ont fait des éloges de détail, & fondées ſur le
ſonnement. Il ne faudroit m'oppoſer que
ux qui ont éxaminé à fond l'Iliade, encore me
ſſerois-je bien de leur nom, il me ſuffiroit
ce qu'ils diſent; tout le monde en jugeroit
mme moi, & ſe détermineroit par les cho-
s mêmes; au lieu que bien des gens n'ont
s le courage de balancer entre vingt noms
ciens & un nom moderne.

Car ſelon M^de D. il ne faut point préten-
e à avoir aucune autorité de ſon temps:
n vain le Journal de Paris, celui de Trevoux,
: celui de Hollande ont fait honneur à mon
uvrage; en vain ils en ont adopté preſque
us les ſentimens. Qu'eſt-ce que des hommes
ui vivent aujourd'hui? M^de D. ſoûtient qu'ils
e m'ont approuvé qu'à la grande honte
e leur jugement. Je me repoſe ſur eux du
oin de le défendre, ſi elle ne les a pas dé-

trompez plus que moi. Qu'ils rabattent ce que l'honêteté, ce que l'indulgence leur a fait dire de trop favorable ; mais qu'ils prêtent au reſte un ſecours plus fort que le mien, & que la vérité, me fût-elle contraire, trouve en eux des défenſeurs dignes d'elle.

Il falloit ſatisfaire à ces reproches généraux pour débarraſſer l'apologie de mon diſcours de ce qui l'auroit renduë confuſe : mais elle eſt déja bien avancée, ſi j'ai ruiné, comme il me le paroît, preſque tous les fondemens ſur leſquels M^de D. établit ſa Critique. Qu'on ne ſe hâte point de ſe plaindre de ce que je ne touche pas encore au détail, on aura inceſſamment ſatisfaction là deſſus. Si je donne cette prémiere Partie ſéparée, c'eſt pour profiter de la curioſité du Public ſur cette matiere, & auſſi parce qu'il me revient qu'on n'aime pas les gros Livres. Je continuërai en juſtifiant mó diſcours avec le moins de préoccupation qu'il me ſera poſſible ; & je finirai enfin par une déclaration naïve de ce que je penſe en bien & en mal de mon Poëme, en expoſant les raiſons que j'ai eûës de mettre ce pauvre Homere dans l'état pitoyable qui a preſque tiré des larmes à M^de D. & de réduire les ſeize mille Vers de ſon Poëme, en quatre mille cinq ou ſix cents ; car elle en a fait le calcul, & je ne compte pas après elle.

AVIS.

Es Lettres que j'ajoûte ici ne paroîtront pas déplacées ; les ſont remplies de Réfléxions ritiques qui roulent même ſur la atiere préſente. Elles ſont encore j'entends celles de Mr l'Archevêue de Cambray) le modele d'une iſpute honnête. Il y combat quelefois mes ſentimens ; mais loin e le faire avec ce ton déciſif qu'il uroit pourtant pû prendre avec oi : ce n'eſt que par la défiance où paroît être de ſes meilleures raions, qu'il m'apprend à me défier les miennes. J'avouë de plus ingéuëment, qu'en imprimant ſes Lettres, j'aime à me faire honneur

devant le Public, de l'amitié d'un homme ſi reſpectable. Qu'on pardonne à cette amitié dont il m'honoroit, les loüanges qu'il me donne. Je crois ſentir à peu prés combien je ſuis loin de les mériter.

MONSEIGNEUR,

e viens de voir entre les mains de Mr.
›bé Dubois, un extrait d'une de vos Let-
où vous daignez vous ſouvenir de moi :
m'a donné une joye exceſſive ; & je vous
ie franchement qu'elle a été juſqu'à l'or-
il. Le moyen de s'en défendre, quand on
›it qu'elque loüange d'un homme auſſi
ıble, & autant loüé que vous l'êtes ? Je
ı ſuis revenu, Monſeigneur, qu'en me di-
: à moi-même que vous aviez voulu me
ıner des leçons ſous l'apparence d'éloges,
ıu'il n'y avoit là que de quoi m'encoura-
: C'en eſt encore trop de vôtre part,
ınſeigneur, & je vous en remercie avec au-
t de reconnoiſſance que d'envie d'en profi-
. Je me propoſerai toûjours vôtre ſuffrage
ıs ma conduite & dans mes écrits, comme
plus précieuſe récompenſe où je puiſſe
irer. J'ay grand regret à la Lettre que
ıs m'avez fait l'honneur de m'écrire, &
e je n'ai pas reçûë ; je ne puis cependant
en tenir malheureux, puiſque cet accident
a attiré de vôtre part une nouvelle atten-
ın dont je connois tout le prix. De grace,
onſeigneur, continuez-moi des bontez qui

me ſont devenuës néceſſaires depuis que je les éprouve.

Je ſuis, MONSEIGNEUR, avec le plus profond reſpect, & le plus parfait dévoüement,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
DE LA MOTTE.

A Paris ce 18.
Août 1713.

LES

Es paroles qu'on vous a lûës, Monſieur, ne ſont point des complimens, eſt mon cœur qui a parlé. Il s'ouvriroit ıcore davantage avec un grand plaiſir, ſi étois à portée de vous entretenir librement. ous pouvez faire de plus en plus honneur à Poëſie Françoiſe par vos Ouvrages; mais tte Poëſie, ſi je ne me trompe, auroit enore beſoin de certaines choſes, faute deſuelles elle eſt un peu gênée, & elle n'a pas ute l'harmonie des Vers Grecs & Latins. ne ſçaurois décider là deſſus, mais je imagine que ſi je vous propoſois mes douts dans une converſation, vous développeez ce que je ne pourrois démêler qu'à deui. On m'a dit que vous allez donner au ublic une Traduction d'Homere en Franois. Je ſerai charmé de voir un ſi grand oëte parler nôtre Langue. Je ne doute point i de la fidélité de la verſion, ni de la maıificence des Vers. Nôtre ſiécle vous aura bligation de lui faire connoître la ſimplici des mœurs antiques, & la naïveté avec quelle les paſſions ſont exprimées dans cete eſpece de Tableau. Cette entrepriſe eſt igne de vous; mais comme vous êtes capale d'atteindre à ce qui eſt original, j'aurois ouhaitté que vous euſſiez fait un Poëme nou-

veau, où vous auriez mêlé de grandes leçons avec de fortes peintures. J'aimerois mieux vous voir un nouvel Homere que la poſtérité traduiroit, que de vous voir le Traducteur d'Homere même. Vous voyez bien que je penſe hautement pour vous, c'eſt ce qui vous convient. Jugez par-là, s'il vous plaît, de la grande eſtime, du goût, & de l'inclination très forte avec laquelle je veux être parfaitement tout à vous, MONSIEUR, pour toute ma vie,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 9. Septembre 1713.

MONSEIGNEUR,

C'en eſt fait, je compte ſur vôtre bien-
lance, & je l'ai ſentie parfaitement
s la Lettre que vous m'avez fait l'hon-
r de m'écrire ; ainſi, Monſeigneur,
s eſſuyerez, s'il vous plaît, toute ma
érité : Je ferois ſcrupule de vous dé-
ſer le moins du monde mes ſentimens.
vous a dit que j'allois donner une
duction de l'Iliade en Vers François,
vous vous attendiez, ce me ſemble, à
ucoup de fidélité ; mais je vous l'avouë
enuëment, je n'ai pas cru qu'une tra-
tion fidelle de l'Iliade, pût être agréa-
en François ; j'ai trouvé par tout, du
ins par rapport à nôtre temps, de
nds défauts joints à de grandes beau-
, ainſi je m'en ſuis tenu à une imita-
n très-libre, & j'ai oſé même quel-
efois être tout à fait Original : je ne
is pas cependant avoir altéré le ſens du
ëme ; & quoique je l'aye fort abrégé,
i prétendu rendre toute l'action, tous
s ſentimens, tous les caractéres. Sans
uloir vous prévénir, Monſeigneur, il y

a un préjugé assez favorable pour moi ; c'est qu'aux Assemblées publiques de l'Académie Françoise j'en ai déja récité cinq ou six livres, dont quelques-uns de ceux qui connoissent le mieux le Poëme original, m'ont félicité d'un air bien sincére : ils m'ont loüé même de fidélité dans mes imitations les plus hardies, soit que n'ayant pas présent le détail de l'Iliade, ils crussent le retrouver dans mes Vers ; soit qu'ils comptassent pour fidélité les licences mêmes que j'ai prises pour tâcher de rendre ce Poëme aussi agréable en François, qu'il peut l'être en Grec. Je ne m'étends pas davantage, Monseigneur, parce qu'on imprime actuellement l'Ouvrage ? Vous jugerez bien-tôt de la conduite qne j'y ai tenuë, & de mes raisons bonnes ou mauvaises, dont je rends compte dans une assez longue Préface. Condamnez, approuvez, Monseigneur, tout m'est égal, puisque je suis sûr de la bienveillance. Permettez-moi de vous demander vos vûës sur la Poësie Françoise ; j'y sens bien quelques défauts, & sur tout dans nos Vers Alexandrins, une monotonie un peu fatigante ; mais je n'en entrevois pas les remedes, & je vous serai très-obligé, si vous daignez me

communiquer là-dessus quelques-unes de vos lumieres.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur,
DE LA MOTTE.

A Paris ce 14. Décembre 1713.

JE viens de vous lire, Monſieur, avec un vrai plaiſir ; l'inclination très-forte dont je ſuis prévenu pour l'Auteur de la nouvelle Iliade, m'a mis en défiance contre moi-même. J'ai craint d'être partial en vôtre faveur, & je me ſuis livré à une critique ſcrupuleuſe contre vous ; mais j'ai été contraint de vous reconnoître tout entier dans un genre de Poëſie preſque nouveau à vôtre égard. Je ne puis néanmoins vous diſſimuler ce que j'ai ſenti. Ma remarque tombe ſur nôtre verſification, & nullement ſur vôtre perſonne. C'eſt que les Vers de nos Odes où les rimes ſont entrelacées, ont une variété, une grace & une harmonie que nos Vers Héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. Le Latin a une infinité d'inverſions & de cadences. Au contraire le François n'admet preſque aucune inverſion de Phraſe ; il procede toûjours méthodiquement par un Nominatif, par un Verbe, & par ſon régime. La Rime gêne plus qu'elle n'orne les Vers. Elle les charge d'Epithétes ; elles rend ſouvent la Diction forcée, & pleine d'une vaine parure. En allongeant les diſcours, elle les affoiblit. Souvent on a recours à un Vers inutile, pour en amener un

bon. Il faut avoüer que la sévérité de nos régles a rendu nôtre Versification presque impossible. Les grands Vers sont presque toûjours ou languissans ou raboteux. J'avouë ma mauvaise délicatesse, ce que je fais ici, est plûtôt ma confession, que la censure des Vers François. Je dois me condamner quand je critique ce qu'il y a de meilleur.

La Poësie Lyrique est, ce me semble, celle qui a le plus de grace dans nôtre Langue. Vous devez approuver qu'on la vante, car elle vous fait grand honneur.

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium,
Romanæ fidicem Lyræ:
Quod spiro, & placeo, si placeo, tuum est.

Mais passons de la Versification Françoise à vôtre nouveau Poëme. On vous reproche d'avoir trop d'esprit. On dit qu'Homere en montroit beaucoup moins; on vous accuse de briller sans cesse par des traits vifs & ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'Auteurs vous envient. Ne l'a pas qui veut. Vôtre parti conclut de cette accusation, que vous avez surpassé le Poëte Grec. *Nescio quid majus nascitur Iliade.*

On dit que vous avez corrigé les endroits où il ſommeille. Pour moi qui entends de loin les cris des combattans, je me borne à dire,

Non noſtrum eſt inter vos tantas componere lites ;
Et vitula tu dignus, & hic ....

Cette guerre civile du Parnaſſe ne m'allarme point. L'émulation peut produire d'heureux efforts, pourveu qu'on n'aille point juſqu'à mépriſer le goût des Anciens ſur l'imitation de la ſimple nature, ſur l'obſervation inviolable des divers caractéres, ſur l'harmonie & ſur le ſentiment, qui eſt l'ame de la parole. Quoiqu'il arrive entre les Anciens & les Modernes, vôtre rang eſt reglé dans le parti des derniers.

Vitis ut arboribus decori eſt, ut vitibus uvæ :
Ut gregibus tauri : ſegetes ut pinguibus arvis ;
Tu decus omne tuis.

Au reſte je prens part à la juſte marque d'eſtime que le Roy vient de vous donner.

C'eſt plus pour lui que pour vous que j'en ai de la joye. En penſant à vos beſoins, il vous met dans l'obligation de travailler à ſa gloire. Je ſouhaitte que vous égaliez les Anciens dans ce détail, & que vous ſoyez à portée de dire comme Horace,

Nec ſi plura velim, tu dare deneges.

C'eſt avec une ſincére & grande eſtime que je ſerai le reſte de ma vie, MONSIEUR, vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 26. Janvier 1714.

MONSEIGNEUR,

Quoi, vous avez craint d'être partial en ma faveur, & vous voulez bien que je le croye ? Je ſuis encore plus ſenſible à ce ſentiment qu'à vôtre approbation même. Je ne deſirerois plus, ce que je n'eſpere gueres, que l'honneur & le plaiſir de vous voir & de vous entendre. Qu'il me ſeroit doux de vous expoſer tous mes ſentimens, d'écouter avidement les vôtres, & d'apprendre ſous vos yeux à bien penſer ! Je ſens même, tant vos bontez me mettent à l'aiſe avec vous, que je diſputerois quelquefois, & qu'à demi perſuadé, je vous donnerois encore par mes inſtances le plaiſir de me convaincre tout à fait. Je ne ſçai pourquoi je m'imagine ce plaiſir ; car je défere abſolument à tout ce que vous alleguez contre la Verſification Françoiſe. J'avouë que la Latine a de grands avantages ſur elle : la liberté de ſes inverſions, ſes meſures différentes, l'abſence même de la rime lui donne une variété qui manque à la nôtre. Le malheur eſt qu'il n'y a point de remede, & qu'il ne nous reſte plus qu'à vaincre à force de travail, l'obſtacle que la ſévérité de nos régles

met à la juſteſſe & à la préciſion. Il me ſemble cependant que de cette difficulté même, quand elle eſt ſurmontée, naît un plaiſir très-ſenſible pour le Lecteur. Quand il ſent que la rime n'a point gêné le Poëte : que la meſure tyrannique du Vers n'a point amené d'Epithetes inutiles : qu'un Vers n'eſt pas fait pour l'autre : qu'en un mot, tout eſt utile & naturel : Il ſe mêle alors au plaiſir que cauſe la beauté de la penſée, un étonnement agréable de ce que la contrainte ne lui a rien fait perdre, c'eſt preſque en cela ſeul, à mon ſens, que conſiſte tout le charme des Vers, & je crois par conſéquent que les Poëtes ne peuvent être bien goûtez que par ceux qui ont comme eux le génie Poëtique : comme ils ſentent les difficultez mieux que les autres, ils ſont plus de grace aux imperfections qu'elles entraînent, & ſont auſſi plus ſenſibles à l'art qui les ſurmonte. Quant à la verſification des Odes, je conviens encore avec vous, qu'elle eſt plus agréable & plus variée, mais je ne crois pas qu'elle fût propre pour la narration. Comme chaque Strophe doit finir par quelque choſe de vif & d'ingénieux, cela entraîneroit infailliblement de l'affectation en pluſieurs rencontres ; & d'ailleurs dans un long Poëme ces eſpeces de couplets toûjours

cadancez & partagez également, dégénéreroient à la fin en une Monotonie du moins auſſi fatigante que celle de nos grands Vers. Je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, car vous ſerez toûjours mon Juge, & je n'en veux pas d'autre dans la diſpute que j'aurai peut-être à ſoûtenir ſur mon Ouvrage. Cette guerre que vous prévoyez ne vous allarme point, pourveu, dites-vous, que l'on n'aille pas juſqu'à mépriſer le goût des Anciens. Peut-on jamais le mépriſer, Monſeigneur? quoique nous faſſions, ils ſeront toûjours nos Maîtres. C'eſt par l'éxemple fréquent qu'ils nous ont donné du beau, que nous ſommes à portée de reconnoître leurs défauts, & de les éviter : à peu près comme les nouveaux Philoſophes doivent à la méthode de Deſcartes, l'art de le combattre lui-même. Qu'on nous permette un éxamen reſpectueux, & une émulation modeſte, nous n'en demandons pas davantage. Je paſſe ſur les loüanges que vous daignez me donner. Je me contente d'y admirer l'uſage que vous faites des traits des Anciens plus ingénieux que les traits mêmes : c'eſt encore un nouveau motif d'émulation pour moi, & ſi je fais dans la ſuite quelque choſe qui vous plaiſe, ſoyez sûr, Monſeigneur, que ce motif y aura eu bonne part. Je

ſuis

ſuis pour toute ma vie avec un attachement très-reſpectueux,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
DE LA MOTTE.

A Paris ce 15.
Février 1714.

MONSEIGNEUR,

J'ay reçû par la perſonne que j'avois osé vous recommander, de nouveaux témoignages de vôtre bienveillance. J'y ſuis toûjours auſſi ſenſible, quoique j'en ſois moins ſurpris, car je ſçai que la conſtance des ſentimens eſt le propre d'une ame comme la vôtre; & puiſque vous avez commencé de me vouloir du bien, vous ne ſçauriez diſcontinuer, à moins que je ne m'en rende indigne; ce qui me paroît impoſſible, ſi je n'ai à le craindre que par les fautes du cœur. Je vous dois un compte naif du ſuccés de mon Iliade. L'opinion invétérée du mérite infaillible d'Homere, a ſoulevé contre moi quelques Commentateurs que je reſpecte toûjours par leurs bons endroits; ils ne ſçauroient digérer les moindres remarques, où l'on ne ſe récrie pas comme eux, à la merveille; & parce que je ne conviens pas qu'Homere ſoit toûjours ſenſé, ils en concluent bruſquement que je ne ſuis jamais raiſonnable. Franchement, Monſeigneur, vous les avez un peu gâtez; un de vos Ouvrages, où ils entrevoyent quelque imitation d'Homere, fournit de nouvelles armes à leur préjugé.

Ils croyent que tout l'agrément, toute la perfection de cet Ouvrage, viennent de quelques traits de reſſemblance qu'il a avec le Poëme Grec, au lieu que ces traits mêmes tirent leur perfection du choix que vous en faites, de la place où vous les employez, & de cette foule de beautez originales dont vous les accompagnez toûjours. La preuve de ma penſée, Monſeigneur, car je crois qu'il eſt à propos de vous prouver à vous-même vôtre ſuperiorité, c'eſt que malgré les mœurs anciennes qu'on allegue toûjours comme la cauſe de nos dégoûts injuſtes, vôtre prétenduë imitation eſt lûë tous les jours avec un nouveau plaiſir par toutes ſortes de perſonnes; au lieu que l'Iliade de M^de D., quoique élegante, tombe des mains malgré qu'on en ait, à moins qu'une eſpece d'idolâtrie pour Homere, ne ranime le zéle du Lecteur. Je vais même juſqu'à croire que vous-même, avec ce ſtile enchanteur qui n'a été donné qu'à vous, ne réüſſiriez à la faire lire qu'en lui prêtant beaucoup du vôtre. J'ai auſſi mes Partiſans, Monſeigneur; vous ſçaurez peut-être que le Pere Sanadon dans ſa harangue, m'a fait l'honneur outré de m'aſſocier à vos loüanges. Le Pere Poiré ſon Collegue ſouſcrit à ſon approbation; & je vous nommerois encore

bien d'autres Sçavans, ſi je ne craignois que ma prétenduë naiveté ne vous parût orgüeil, comme en effet ; elle pourroit bien l'être. Mes Critiques n'ont encore que parlé. Ce qui m'eſt revenu de leurs diſcours ne m'a point paru ſolide ; je ne ſçai s'ils me feront l'honneur d'écrire contre mes ſentimens ; mais je les attends ſans crainte, bien réſolu de me rendre avec plaiſir à la raiſon, & de défendre auſſi la vérité de toutes mes forces. N'eſt-ce pas grand dommage, Monſeigneur, qu'il n'y ait preſque ni fermeté, ni candeur parmi les Gens de Lettres ; ils prennent ſervilement le ton les uns des autres : & plus amoureux de leur réputation que de la vérité, ils ſont bien moins occupez de ce qu'ils devroient dire, que de ce qu'on dira d'eux. Si quelquefois ils oſent prendre des ſentimens contraires, c'eſt encore pis. On diſpute, mais ce n'eſt pas pour rien éclaircir, c'eſt pour vaincre, & preſque perſonne n'a le courage de ceder aux bonnes raiſons d'un autre. Pour moi, Monſeigneur, qui ne ſuis rien dans les Lettres, je me flatte d'avoir de meilleures intentions qui ſeroient bien mieux placées avec plus de capacité. Je me fais une loi de dire, ſur tout, ce que je penſe, après l'avoir médité ſérieuſement, & je me dédomma-

gerai toûjours de m'être mépris, par l'honneur de convenir de mon tort, qui que ce ſoit qui me le montre. Voilà bien de la morale, Monſeigneur, je vous en demande pardon, mais je ne la débite ici que pour m'en faire devant vous un engagement plus étroit de la ſuivre dans l'occaſion. Je ſuis avec le plus profond reſpect, & un attachement égal,

MONSEIGNEUR;

Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
DE LA MOTTE.

A Paris ce 15.
Avril 1714.

LA Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, Monſieur, eſt très-obligeante ; mais elle flatte trop mon amour propre, & je vous conjure de m'épargner. De mon côté je vais vous répondre ſur l'affaire du temps préſent d'une maniere qui vous montrera, ſi je ne me trompe, ma ſincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des Anciens. Je les trouve fort inégaux entr'eux. Il y en a d'excellens. Ceux mêmes qui le ſont, ont la marque de l'humanité, qui eſt de n'être pas ſans quelque reſte d'imperfection. Je m'imagine même que, ſi nous avions été de leur temps, la connoiſſance éxacte des mœurs, des idées des divers ſiécles, & des dernieres fineſſes de leurs langues, nous auroient fait ſentir des fautes, que nous ne pouvons plus diſcerner avec certitude. La Gréce parmi tant d'Auteurs qui ont eu leurs beautez, ne nous montre au-deſſus des autres, qu'un Homere, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démoſthene. Rome qui a eu tant d'Ecrivains très-eſtimables, ne nous préſente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Terence, qu'un Catulle, qu'un Ciceron. Nous pouvons croire Horace ſur ſa parole,

quand il avoüe qu'Homere ſe néglige un peu en quelques endroits.

Je ne ſçaurois douter que la Religion & les mœurs des Héros d'Homere n'euſſent de grands défauts. Il eſt naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce Poëte. Mais j'en excepte l'aimable ſimplicité du monde naiſſant. Cette ſimplicité des mœurs, ſi éloignée de nôtre luxe, n'eſt point un défaut, & c'eſt nôtre luxe qui en eſt un très-grand. D'ailleurs un Poëte eſt un Peintre, qui doit peindre d'après nature, & obſerver tous les caractéres.

Je crois que les hommes de tous les ſiécles ont eu à peu près le même fond d'eſprit, & les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même ſuc & la même vertu. Mais je crois que les Siciliens, par éxemple, ſont plus propres à être Poëtes que les Lappons. De plus, il y a eu des Païs, où les mœurs, la forme du Gouvernement, & les études ont été plus convenables que celles des autres Païs, pour faciliter le progrès de la Poëſie. Par éxemple, les mœurs des Grecs formoient bien mieux des Poëtes, que celles des Cymbres & des Teutons. Nous ſortons à peine d'une étonnante barbarie; au contraire les Grecs avoient une très-longue tra-

dition de politeſſe, & d'étude des Régles, tant ſur les Ouvrages d'eſprit, que ſur les beaux Arts.

Les Anciens ont évité l'écüeil du bel Eſprit, où les Italiens modernes ſont tombez, & dont la contagion s'eſt fait un peu ſentir à pluſieurs de nos Ecrivains, d'ailleurs très-diſtinguez. Ceux d'entre les Anciens qui ont excellé, ont peint avec force & grace, la ſimple nature. Ils ont gardé les caractéres, ils ont attrappé l'harmonie, ils ont ſçû employer à propos le ſentiment & la paſſion. C'eſt un mérite bien original.

Je ſuis charmé des progrez qu'un petit nombre d'Auteurs a donnez à nôtre Poëſie; mais je n'oſe entrer dans le détail, de peur de vous loüer en face. Je croirois, Monſieur, bleſſer vôtre délicateſſe. Je ſuis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans nôtre Langue; qu'elle n'eſt ni harmonieuſe, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'eſſort, & que nôtre ſcrupuleuſe verſification rend les beaux vers preſque impoſſibles dans un long Ouvrage.

En vous expoſant mes penſées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre, ni contredire perſonne. Je dis hiſtoriquement quel eſt mon goût, comme un homme dans un répas, dit naïvement qu'il aime mieux

un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, & je conſens qu'on blâme le mien. Si la politeſſe & la diſcrétion néceſſaires pour le repos de la ſocieté, demandent que les hommes ſe tolérent mutuellement dans la variété d'opinions où ils ſe trouvent pour les choſes les plus importantes à la vie humaine : à plus forte raiſon, doivent-ils ſe tolérer ſans peine dans la variété d'opinions ſur ce qui importe très-peu à la ſûreté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours riſque de déplaire aux Admirateurs paſſionnez & des Anciens & des Modernes; mais ſans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtez.

Ma concluſion eſt qu'on ne peut pas trop loüer les Modernes qui font de grands efforts pour ſurpaſſer les Anciens. Une ſi noble émulation promet beaucoup. Elle me paroîtroit dangereuſe, ſi elle alloit juſqu'à mépriſer, & à ceſſer d'étudier ces grands Originaux; mais rien n'eſt plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus ſublime & de plus touchant, ſans tomber dans une imitation ſervile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignez de nos mœurs. C'eſt avec cette liberté que Virgile à ſuivi Homere.

Je ſuis, MONSIEUR, avec l'eſtime la plus ſincere & la plus forte, vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 4. May 1714.

MONSEIGNEUR,

C'eſt me priver trop long-temps de l'honneur de vous entretenir ; donnez-moi, je vous prie, un moment d'audience. J'ai lû pluſieurs de vos Ouvrages, & vous ſouffrirez, s'il vous plaît, que je vous rende compte de la maniere dont j'en ai été touché. Mr Deſtouches m'a lû quantité de vos Lettres, où j'ai ſenti combien il eſt doux d'être aimé de vous ; le cœur y parle à chaque ligne ; l'eſprit s'y confond toûjours avec la naïveté & le ſentiment. Les conſeils y ſont riants ſans rien perdre de leur force ; ils plaiſent autant qu'ils convainquent ; & je donnerois volontiers les loüanges les plus délicates pour des cenſures ainſi aſſaiſonnées par l'amitié. Mr Deſtouches a dû vous dire combien nous vous aimions en liſant vos Lettres, & combien je l'aimois lui-même d'avoir mérité tant de part dans vôtre cœur..... Je paſſe au diſcours que vous avez envoyé à l'Académie Françoiſe. Tout le monde fut également charmé des idées juſtes que vous y donnez de chaque choſe ; il n'appartient qu'à vous d'unir tant de ſolidité à tant de graces :

je vous dirai que ſur Homere, les deux partis ſe flattoient de vous avoir chacun de leur côté. Vous faites Homere un grand Peintre ; mais vous paſſez condamnation ſur ſes Dieux, & ſur ſes Héros. En vérité, ſi de vôtre aveu, les uns ne valent pas nos Fées, & les autres nos honnêtes gens ; que devient un Poëme rempli de ces deux ſortes de Perſonnages ? malgré le talent de peindre que je trouve avec vous dans Homere, la raiſon n'eſt-elle pas revoltée à chaque inſtant par des idées qu'elle ne ſçauroit avoüer, & qui du côté de l'eſprit & du cœur, trouvent un double obſtacle à l'approbation ? Je ne vous demande pas pardon de ma franchiſe, j'en ai fait vœu avec vous pour le reſte de ma vie, & je ſuis sûr que vous m'en aimez mieux. Je vous envoye le Diſcours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la diſtribution des Prix ; j'étois Directeur. J'ai cru devoir traiter une matiére dont il ſemble qu'on auroit dû parler dès la prémiere diſtribution ; on me l'avoit pourtant laiſſée depuis cinquante années ; je m'en ſuis ſaiſi comme d'un bien abandonné, & qui appartenoit à la place où j'étois. Le Diſcours me parut généralement approuvé, mais j'en appelle à vôtre jugement : c'eſt à vous de me marquer

quer les fautes qui m'y peuvent être échapées.

Je ſuis avec le reſpect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
DE LA MOTTE.

A Paris ce 3.
Novembre 1714.

CHacun ſe peint ſans y penſer, Monſieur, dans ce qu'il écrit. La Lettre que j'ai reçûë au retour d'un voyage reſſemble à tout ce que j'entends dire de vôtre perſonne. Auſſi ce portrait eſt-il fait de bonne main. Il me donneroit un vrai déſir de voir celui qu'il repreſente. Vôtre converſation doit être encore plus aimable que vos écrits ; mais Paris vous retient : vos amis diſputent à qui vous aura, & ils ont raiſon. Je ne pourrois vous eſpérer à mon tour, que par un enlevement de la main de Mr Deſtouches.

Omitte mirari beatæ
Fumum, & opes, ſtrepitumque Romæ :
Plerumque gratæ divitibus vices.

Nous vous retiendrons ici comme les preux Chevaliers étoient retenus par enchantement dans les vieux Châteaux. Ce qui eſt de réel, eſt que vous ſeriez céans libre comme chez vous, & auſſi aimé que vous l'êtes par vos anciens amis. Je ſerois charmé de vous entendre raiſonner avec autant de juſteſſe ſur les queſtions les plus épineuſes de la Théologie, que ſur les ornemens

es plus fleuris de la Poëſie. Vous ſçavez, 'en ai la preuve en main, transformer le oëte en Théologien. D'un côté, vous avez éveillé l'émulation pour les Prix de l'Aca-émie, par un Diſcours d'une très-judicieu-e Critique, & d'un tour très-élégant; de 'autre, vous refutez en peu de mots dans a Lettre que je garde, une très-fauſſe & rès-dangereuſe notion du libre arbitre, qui mpoſe en nos jours à un grand nombre de ens d'eſprit.

Au reſte, Monſieur, je me trouve plus eureux que je ne l'eſpérois. Eſt-il poſſible. ue je contente les deux partis des Anciens & des Modernes, moi qui craignois tant de es fâcher tous deux? Me voilà tenté de roire que je ne ſuis pas loin du juſte mi-ieu, puiſque chacun des deux partis me fait 'honneur de ſuppoſer que j'entre dans ſon éritable ſentiment. C'eſt ce que je puis dé-irer de mieux, étant fort éloigné de l'eſ-rit de critique & de partialité. Encore une ois j'abandonne ſans peine les Dieux & les Héros d'Homere; mais ce Poëte ne les a pas aits, il a bien fallu qu'il les prît tels qu'il es trouvoit. Leurs défauts ne ſont pas les iens. Le monde idolâtre & ſans Philoſophie ne lui fourniſſoit que des Dieux qui des-honoroient la Divinité, & que des Héros

qui n'étoient gueres honnêtes gens. C'eſt ce défaut de Religion ſolide & de pure morale qui a fait dire à St Auguſtin ſur ce Poëte, *Dulciſſime vanus eſt .... humana ad Deos transferebat.* Mais enfin la Poëſie eſt comme la Peinture, une imitation. Ainſi Homere atteint au vrai but de l'Art, quand il repreſente les objets avec grace, force & vivacité. Le ſage & ſçavant Pouſſin auroit peint le Gueſclin & Boucicaut ſimples & couverts de fer, pendant que Mignard auroit peint les Courtiſans du dernier ſiécle avec des fraiſes, ou des colets montez, ou avec des canons, des plumes, de la broderie & des cheveux friſez. Il faut obſerver le vrai, & peindre d'après nature. Les Fables même qui reſſemblent aux contes des Fées, ont je ne ſçai quoi qui plaît aux hommes les plus ſérieux : on redevient volontiers enfant, pour lire les avantures de Baucis & de Philémon, d'Orphée & d'Euridice. J'avoüe qu'Agamemnon a une arrogance groſſiére, & Achille un naturel féroce ; mais ces caractéres ne ſont que trop vrais & trop fréquens. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaiſir à les voir peintes fortement par des traits hardis. Mais pour les Héros des Romans, ils n'ont rien de naturel, ils ſont faux, dou-

cereux & fades. Que ne dirions-nous point là-dessus, si jamais Cambray pouvoit vous posseder ? une douce dispute animeroit la conversation.

O noctes, cœnæque Divûm, quibus ipse meique
Ante larem proprium vescor . . . . . .
Sermo oritur non de villis, domibus-ve alienis
. . . . . Sed quod magis ad nos
Pertinet, & nescire malum est, agitamus, utrum-ne
Divitiis homines, an sint virtute beati.

Vous chanteriez quelquefois, Monsieur, qu'Apollon vous inspireroit.

Tum verò in numerum faunos, feraſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.

Cambray ce 22. Novembre 1714.

MONSEIGNEUR,

Le parti en eſt pris, je me ferai enlever par Mr Deſtouches dès qu'il voudra bien ſe charger de moi ; & j'irai me livrer aux enchantemens de Cambray. Vous voulez bien m'y promettre de la liberté & de l'amitié. Je profiterai ſi bien de l'une & de l'autre que je vous en ferai peut-être incommode. Je vous engagerai à parler de toutes les choſes que j'ai interêt d'apprendre, & je ne rougirai point de vous découvrir toute mon ignorance, puiſque l'amitié vous intereſſe à m'inſtruire. Pour l'affaire d'Homere, il me ſemble, Monſeigneur, qu'elle eſt preſque vuidée entre vous & moi. J'ai prétendu ſeulement que l'abſurdité du Paganiſme, la groſſiereté de ſon ſiécle, & le défaut de Philoſophie, lui avoient fait faire bien des fautes, vous en convenez, & je conviens auſſi avec vous que ces fautes ſont celles de ſon temps, & non pas les ſiennes. Vous adoptez encore le jugement que St Auguſtin porte d'Homere ; il dit de ce Poëte qu'il eſt très-agréablement frivole, le frivole tombe ſur les choſes, l'agréable tombe en partie ſur l'expreſſion, & puiſque mes cenſures ne s'éten-

dent jamais qu'aux choſes, me voilà d'accord avec St Auguſtin & avec vous : mais, Monſeigneur, comme une douce diſpute eſt l'ame de la converſation, je m'attends bien quand j'aurai l'honneur de m'entretenir avec vous à reveiller là-deſſus de petites querelles. Je vous dirai, par éxemple, qu'Homere a eu tort de donner à un homme auſſi vicieux qu'Achille, des qualitez ſi brillantes, qu'on l'admire plus qu'on ne le hait. C'eſt, à mon avis, tendre un piége à la vertu de ſes Lecteurs que de les intéreſſer pour des méchans. Vous me répondrez, j'inſiſterai ; les choſes s'éclairciront, & je prévois avec plaiſir que je finirai toûjours par me rendre. Nous paſſerons de là aux matiéres plus importantes. La raiſon me parlera par vôtre bouche, & vous connoîtrez à mon attention ſi je l'aime. Voilà l'enchantement que je me promets, & malheur à qui me viendra dés-enchanter.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18. Décembre 1713.

Fin de la prémiere Partie.

REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.

SECONDE PARTIE.

SI le Public prenoit autant d'interêt que Mlle Dacier & moi à la diſpute préſente, je me ſerois épargné le travail d'une réponſe. Je m'en tiendrois à ce que nous avons déja écrit l'un & l'autre ; j'ai expoſé mes raiſons, elle a expoſé les ſiennes ; & il ſuffiroit de les comparer exactement enſemble, pour juger de quel côté eſt la bonne cauſe.

Mais il s'en faut bien que le Public ſoit auſſi vif que nous ſur cette matiere. Chacun a des affaires plus ſérieuſes, que de nous examiner ſcrupuleuſement. Le malheur eſt

que n'éxaminant point, chacun veut pourtant prononcer. On nous juge donc ſans rien approfondir, & ſeulement par converſation. L'un me condamne, parce qu'il entend dire que je trouve des défauts dans un Poëte admiré depuis trois mille ans : l'autre condamne Mde D, ſans ſe donner la peine de la lire, parce qu'il lui revient qu'elle me combat avec des injures ; & il en conclut, qu'avec cela, elle ne ſçauroit avoir raiſon. Voilà de fort mauvaiſes conſéquences ; & c'eſt pourtant en vertu de ces beaux raiſonnemens que nous avons l'un & l'autre, des Partiſans & des Cenſeurs.

Les plus équitables de nos Juges nous liſent, il eſt vrai, mais la plûpart n'en ſont gueres mieux inſtruits. Ils cedent tour à tour aux prémieres lüeurs du pour & du contre. Ils n'ont point aſſez médité le ſens total ni de ma Diſſertation, ni de l'Ouvrage de Mde D. les prémieres impreſſions s'effacent par les ſecondes ; & ils ne ſont point en état de juger du détail des objections, parce que ce jugement dépend de la vûë entiére de nos principes.

Quand Mde D. par éxemple, eſſaye de tourner en ridicule, de ce qu'ayant traduit & imité Homere, j'oſe me diſpenſer, contre l'uſage, d'en faire un Panegyrique en

forme ; on eſt preſque tenté de ſouſcrire à ce reproche ; au lieu que ſi lon ſe ſouvenoit du jugement que j'ai porté de l'Iliade, où e trouve les grandes beautez preſque toûours confonduës avec les fautes, on verroit videmment que mon imitation compatit ort bien avec des cenſures.

Un Traducteur n'eſt pas même obligé de oüer ſon original. Il peut le choiſir ſeulement pour l'utilité des faits ou comme une poque de l'état & des progrès de l'eſprit ans certains ſiécles. C'eſt comme une réla- ion de voyage, où l'on ne garantit ni la onté des mœurs, ni celles des idées des euples qu'on décrit ; & comme on n'éxige oint du Voyageur qu'il loüe la religion, le ouvernement ni la morale des Nations dont rend compte, on ne doit pas non plus éxier du Traducteur, qu'il loüe les Auteurs u'il veut faire connoître, & qui peuvent voir des utilitez curieuſes, indépendamment e la perfection de leur eſprit.

On ne doit point donner Ariſtophane omme le modéle de la Comédie, mais ſeulment comme une preuve hiſtorique de l'éat encore informe où elle étoit chez les Grecs. Mde D. même n'étoit pas obligée de loüer out Homere ; elle auroit pû ne le donner ue comme un monument curieux des mœurs

de ſon ſiécle, & comme la plus feconde ſource de la fable ; & au lieu de réimprimer dans ſes Remarques, Euſtathe & Denis d'Halicarnaſſe, pour juſtifier tout, elle auroit pû s'en fier à ſon bon ſens naturel, qui peut-être lui auroit fait remarquer plus de fautes que je n'en ai ſenties. Mais on ne fait pas toutes ces diſtinctions ; on ſe laiſſe entraîner à des principes vagues & dénuez d'application ; & dès que M^d^e D. a dit que c'eſt un uſage très-juſte de loüer les originaux que l'on traduit, ſi on les a bien choiſis, on conclut ſans ſe ſouvenir de mes raiſons, que j'ai tort de n'avoir pas fait le panégyrique d'Homere.

C'eſt cette inattention des Lecteurs qui multiplie les livrer Polémiques. Chacun des diſputans croit avoir interêt de leur parler le dernier ; non pas tant pour leur dire des choſes nouvelles, que pour leur faire relire celles qu'on craint qu'ils n'ayent oubliées. Et c'eſt ainſi que M^d^e D. a fait un gros livre de ce qu'elle avoit déja ſemé dans ſa Préface de l'Iliade, & dans ſes Remarques. J'avois étudié ſes raiſons ; je ne les ai même combattuës, que parce que je les ai étudiées.

On me les allegue encore avec un air victorieux, comme ſi elles devoient avoir une nouvelle force dans la répétition. Je vais eſſayer

ſſayer de les détruire par quelques nouveaux raiſonnemens ; mais peut-être que Mde D. r'alliera encore les anciennes raiſons déconcertées, & qu'elle reviendra à la charge avec cette Phalange d'autoritez qu'elle croit invincible. En ce cas, je lui laiſſerai finir le combat ; & je connois trop bien le peu d'importance de la matiére, pour en fatiguer davantage le Public.

Je vais donc m'attacher, ſans perdre de vûë mon titre de Réfléxions Critiques, aux articles eſſentiels de la diſpute, & je négligerai mille petits torts épiſodiques dont il me ſeroit facile de convaincre Mde D. mais qui par leur grand nombre, groſſiroient déſagréablement l'ouvrage.

Bien des gens s'embarraſſent du fonds de la queſtion. La plûpart s'imaginent qu'il s'agit en général de l'eſtime qu'on doit faire des anciens. Ce n'eſt point cela. Il ne s'agit que du ſeul Homere. D'autres penſent que le fonds eſt de ſçavoir ſi Homere, à tout rendre, eſt digne d'admiration ou de mépris ; ce n'eſt point encore cela. Pourquoi chercher la queſtion au delà des faits ? J'ai trouvé pluſieurs défauts dans Homere ; Mde D. prétend que ce ſont autant de beautez ; le Lecteur n'a autre choſe à faire que de juger entre ſes apologies & mes cenſures, ſans

s'inquiéter des conſéquences que je lui laiſſe tirer à lui-même. Entrons en matiére.

Je paſſe d'abord à M^de D. un grand étalage d'érudition, dont elle ſaiſit un prétexte bien leger, comme ſi elle avoit craint de n'en pas retrouver une meilleure occaſion. J'expoſe un ſentiment de M. Perrault & de quelques autres, que peut-être n'y a-t-il point eu d'Homere : Je le rejette expreſſément, en diſant même les raiſons que j'en ai ; mais, parce que je ne m'abandonne pas à traiter cette opinion d'extravagante, & que je me contente de n'y pas trouver de vrai-ſemblance, M^de D. s'amuſe à prouver ſçavamment ma propre penſée, en me faiſant un crime de ma modération ; & elle me déclare que *ſous peine de renoncer au ſens commun*, il falloit franchir ſans ſcrupule les termes durs d'inſenſée & d'extravagante. Je lui demande pardon, ſi je ne me ſens pas aſſez de zéle pour des véritez auſſi indifférentes ; mais le parti en eſt pris : je ne traiterai rien d'inſenſé ſur cette matiére, quelque occaſion qu'on m'en puiſſe fournir, & je la ſupplie de le trouver bon.

Des deux portraits d'Homere.

J'ai fait deux portraits oppoſez d'Home-

re, ſur des Memoires bien différens ; & ſans rien garantir de ce qu'ils contiennent, je ne me ſuis donné en cela que comme un ſimple Hiſtorien. Pourquoi donc Mde D. me rend-elle comptable de ce qu'on a dit d'exceſſif à l'avantage ou au déſavantage d'Homere ? Où avez-vous vû, me demande-t-elle, qu'il y ait eû des gens aſſez fous pour croire Homere pere du Paganiſme ? Un de ces fous, c'eſt Herodote, qui déclare qu'Homere eſt le prémier avec Heſiode qui ait donné aux Dieux leurs noms, & qui leur ait aſſigné leurs honneurs. N'en eſt-ce pas aſſez pour les appeller les peres du Paganiſme, par la forme qu'ils lui ont donnée ?

Là-deſſus je demande en grace à Mde D. de ne me pas nier légérément les faits. Je ne les avance que ſur de bons témoignages; mais dans l'impuiſſance où je ſuis de lire, ce n'eſt qu'avec une peine infinie que je les retrouve. Elle devroit donc s'aider de ſa propre érudition, pour me juſtifier, au lieu de me réduire à lui prouver que l'érudition même eſt fautive, & qu'elle eſt ſouvent trop hardie à traiter de faux ce qui lui eſt échapé. Qui le croiroit, qu'il y eut plus de fonds à faire ſur ce que nous citons, nous autres ignorans, que ſur ce que les plus ſçavans d'entre eux ? Ils s'en fient à leur memoire qui

les trompe assez souvent ; au lieu qu'avec le le témoignage que nous nous rendons de nôtre ignorance, nous ne nous en rapportons qu'à nos yeux, ou du moins à des sûretez équivalentes.

Qui en croiroit M^de D. on s'imagineroit que des deux portraits que je fais d'Homere, le portrait flatteur est l'ouvrage des plus grands Hommes de l'Antiquité ; & que j'ai emprunté les traits du portrait critique, seulement de Desmarets & de M. Perrault. On se méprendroit fort ; voici à peu près la liste de ceux qui m'ont fourni la matiére de mon Tableau critique. Platon, Pitagore, Joseph, Philostrate, Denis d'Halicarnasse, Lucien, Metrodorus de Lampsaque, Plutarque, Dion Chrysostome, Ciceron, Horace, des Sectes entiéres de Philosophes & les anciens Peres de l'Eglise ; & parmi les modernes, Erasme, Jules Cesar Scaliger, S. Evremont, M. Bayle, & le P. Rapin, sans compter ceux dont on se plaît un peu trop à décréditer les noms.

J'ai tout l'air d'un sçavant, & je m'en orgüeillis presque de cet assemblage d'autoritez ; mais il ne faut point se donner pour ce qu'on n'est pas. Je ne les ai recüeillis que pour le besoin présent ; & ce n'est qu'une doctrine de passage, qui apparemment m'échapera bien-tôt.

Qu'on me pardonne donc quelques citations ; car il faut bien combattre mes adverres avec leurs propres armes : Ils traitent toûjours mon apologie d'ouvrage frile, s'il n'y avoit que des raiſons.

Autoritez.

Suidas rapporte que Corinnus Diſciple de lamede avoit écrit en Vers, une Iliade, temps même de la priſe de Troye ; qu'un tre Poëte contemporain d'Homere, nom- Siagre, avoit auſſi traité le même ſujet ; is que ces Ouvrages furent ſupprimez par ſoins d'Homere qui voulut paſſer ſeul à poſterité avec la gloire de l'invention. Je ux croire que l'honneur d'Homere, que n'eſt là qu'une calomnie ; & que devienoit l'éloge que M^de^ D. lui donne d'avoir venté l'art, & de l'avoir porté d'abord à perfection ? ce ne ſeroit plus qu'un impoſr qui n'auroit fait ni l'un ni l'autre.

Platon qui ſe connoiſſoit bien en morale, nnit Homere de ſa république, & il fait tendre que quelque bon tour qu'on donne ſa Poëſie, elle ne peut que nuire aux gens bien. Voilà le divin Platon qui proſcrit divin Homere ; C'eſt Autel contre Autel.

Pytagore, je l'ai appris de Mr Dacier,

croyoit Homere éternellement puni dans le Tartare, pour avoir parlé indignement des Dieux. Ce jugement ſi ſévere du Philoſophe ſuppoſe que le Poëte avoit dégradé les Dieux avec connoiſſance de cauſe ; & il revient aſſez à l'avis de Mr Deſpreaux, qu'Homere peu religieuſement leur avoit fait joüer la Comédie, pour égayer ſes Poëmes.

Joſeph, l'Hiſtorien des Juifs, a recüeilli bien des abſurditez d'Homere, & il félicite Platon de l'avoir banni de ſa République ; en vain diroit-on que Joſeph étoit Juif, & que les idées qu'il avoit de Dieu augmentoient à ſes yeux l'extravagance des Fables d'Homere. Qu'eſt-ce que cela dit ; ſinon que plus on a de ſaines idées des choſes, plus on eſt choqué de celles qu'Homere en donne.

Longin dit qu'il ſemble qu'Homere ait voulu faire des hommes de ſes Dieux, & des Dieux de ſes hommes. Ciceron ſouhaiteroit qu'il eût fait tout le contraire. M^de^ Dacier a mieux aimé diſſimuler ces jugemens, que d'y répondre. Longin & Ciceron ont beau contredire Homere ; elle veut pour l'honneur de l'Antiquité qu'ils ayent tous trois raiſon.

Denis d'Halicarnaſſe eſt fâché que les Poëſies d'Homere ne puiſſent être utiles qu'à peu de perſonnes, & que le ſens naturel de

Fables ne ſoit propre qu'à prêter des armes
a licence & au déſordre. Y a-t-il jamais eû
deſſein plus bizarre que celui de ne vou-
r inſtruire que ceux qui ſçavent deviner,
ıs s'embarraſſer de corrompre le plus grand
ımbre qui n'eſt pas ſi habile ! Un ſens
yſtérieux & reculé pour la vertu ; un ſens
teral & préſent pour le vice : avec cette
lle reſſource on érigeroit en ouvrage de
ɔrale, les contes cyniques de Bocace.

Lucien raille Homere non ſeulement ſur
; Dieux, mais encore ſur ſes Héros, ſur
; prodiges puériles, ſur les harangues des
ımbattans, & même ſur l'ignorance des
rts. On croit de plus, qu'il n'a compoſé
n Hiſtoire véritable, que dans le deſſein
: tourner en ridicule toutes les abſurditez
Homere. Perſonne ne ſçauroit diſputer à
ıcien la fineſſe ni la ſûreté de la Critique ;
c'eſt de quoi embarraſſer ces eſprits timo-
z, qui en matiére de goût, ne veulent rien
ntir que conformément à l'autorité.

Caius Caligula avoit un ſouverain mépris
ɔur les Ouvrages d'Homere : on dira que
étoit un méchant homme, & l'on voudra
ue ſon goût paye pour ſes mœurs. Mais
n ne ſçauroit faire le même reproche à
ıdrien, qui d'ailleurs avoit le goût fort dé-

licat ; & cependant il avoit le même mépris pour Homere ; il faut que le méchant homme ait bien jugé, ou que l'honnête homme ait jugé mal.

Plutarque, ſi grand Panégiriſte d'Homere, ne trouve pourtant pas à ſon gré la maniere dont il peint Agamemnon. Voici la „ Traduction d'Amiot. Homere ne compo„ ſa pas bien, ni comme il falloit, la beau„ té d'Agamemnon, comme celle d'un par„ fait Prince.

„
„ *Du chef ſemblable il étoit & des yeux*
„ *A Jupiter le haut tonnant des cieux,*
„ *Des reins à Mars, & de large poitrine,*
„ *Au ſouverain Seigneur de la Marine.*
„

„ Mais le naturel d'Alexandre, ſi Dieu „ qui le fit naître, le forma & compoſa de „ pluſieurs vertus, ne pouvons-nous pas à „ la vérité dire qu'il lui donna le courage „ de Cyrus, la tempérance d'Agéſilaüs, l'en„ tendement aigu de Thémiſtocles, l'expé„ rience de Philippus, la hardieſſe de Braſi„ das, & la ſuffiſance de Péricles en matié„ re d'Etat & de gouvernement. Il étoit plus „ continent qu'Agamemnon, qui préfera „ une priſonniere captive à ſa femme légi„ time ; plus magnanime qu'Achille, qui

r un peu de finance, vendit le corps " "
t d'Hector; & qui pour appaiſer ſa co- "
, prit comme un mercenaire pour ſon "
r des préſens de ſes amis. Il étoit plus "
gieux que Diomede, qui étoit prêt de "
ibattre contre les Dieux même, &c. "
tarque, ſelon ce paſſage, ne croyoit pas
Homere eût des idées bien ſaines de la
u. Il trouve des défauts aviliſſans dans
Héros de l'Iliade, contraires même au
ein du Poëte; & il autoriſe aſſez le peu de
ect que j'ai marqué pour eux.

Dion Chryſoſtome contemporain de Plu-
que, appelle Homere le plus grand impoſ-
: du monde, même dans les choſes les
s incroyables; il ne ménage point ſon lec-
.

Horace dit que le bon Homere s'endort
lquefois; & il blâme ceux qui ne repren-
t rien dans ce grand Poëte. M^dc D. eſt
is le cas.

Quintilien qui fait preſque un Dieu d'Ho-
re, adopte pourtant le ſentiment d'Ho-
e; & il remarque à cette occaſion, qu'il
dangereux de tourner en régles tout ce
: les grands Hommes on fait. Je m'en
s bien gardé à l'égard d'Homere, quoique
ve conſervé d'ailleurs la modération que
intilien récommande.

Parmi les Modernes, Eraſme ne trouve pas aſſez de gravité dans les Poëmes d'Homere.

Jules Ceſar Scaliger traite le Prince des Poëtes avec le dernier mépris ; il lui fait ſon procès ſur tout ; & dans l'arrêt qu'il prononce contre lui, il le qualifie hardiment de fou achevé. On dit que Scaliger étoit un fort mauvais Critique ; & ſi vous en demandez la preuve, on vous alleguera l'Ouvrage même en Queſtion. Prenez garde à la force de ce raiſonnement. Il ne faut point avoir d'égard au jugement que Scaliger a porté d'Homere, parce que c'étoit un mauvais critique, & il étoit mauvais critique, parce qu'il a porté ce jugement d'Homere. Logique de Commentateur.

M. Bayle qui a tant de réputation dans les Lettres, n'eſt guéres plus modéré que Scaliger. Voici quelques-unes de ſes réflexions.

Après une longue remarque ſur le diſcours „ de Phœnix : finiſſons, dit-il, par un mot „ qui paroîtra bien hardi. Je ne ſçaurois „ qu'y faire ; j'oſe avancer qu'il ne faut que „ lire le diſcours de Phœnix, au 9e liv. de „ l'Iliade, pour admirer ceux qui admirent „ encore ce Poëme. Car ſont-ce là des cho„ ſes dignes de la majeſté du Poëme épique?

loráce avoit ſans doute oublié cette ha- "
gue, chargée, de mille inutilitez, lorſ- "
l a donné à l'Auteur de l'Iliade cet élo- "
qu'il court toûjours à ſon but, qu'il "
rîte à ſa concluſion. Si cela étoit, amu- "
it-il un député de l'armée Grecque, "
rgé d'une commiſſion très-importante "
rès-preſſante, l'amuſeroit-il, dis-je, à "
etits contes de nourrice, & au récit "
es vieilles avantures? "

l adopte la comparaiſon que Sarraſin a
d'Achille à un enfant qui pleure pour ſa
pée. Cette comparaiſon, dit-il, a ſon "
lement dans l'Iliade, où nous voyons "
Achille, après avoir perdu ſa concubi- "
Briſeis, court fondant en larmes, faire "
plaintes à ſa mere; & que ſa bonne "
me de mere le conſole, comme ſi ç'eût "
un petit garçon. "

Le traitement du cadavre d'Hector, dit- "
n un autre endroit, le diſcours qu'A- "
lle tient à Hector prêt à expirer, la li- "
té qu'il accorda à qui voulut inſulter & "
per ce corps mort; cette ame vénale "
ſe laiſſe enfin fléchir, à force de riches "
ſens, de rendre à Priam le corps de ſon "
, ſont des choſes ſi éloignées, je ne "
ai pas de la vertu héroïque, mais de la "
néroſité la plus commune, qu'il faut né- "

„ ceſſairement juger ou qu'Homere n'avoit
„ aucune idée de l'héroïſme, ou qu'il n'a
„ eu deſſein que de peindre le caractére d'un
„ brutal. Il nous répreſente Achille qui ſou-
„ haite avoir aſſez de brutalité pour manger
„ cruë la chair d'Hector. Il n'a pas même
„ compris que pour faire honneur à ſon Hé-
„ ros, il ne falloit pas donner à ſon ennemi
„ autant de lâcheté & de foibleſſe qu'il lui en
„ donne.

„ Voilà, ajoûte-t-il à l'occaſion d'un diſ-
„ cours d'Andromaque le défaut d'Homere.
„ Il eſt trop grand parleur & trop naïf.
„ Grand génie d'ailleurs, & ſi fecond en
„ belles choſes, que s'il vivoit aujourd'hui,
„ il feroit un Poëme épique où il ne man-
„ queroit rien. Il n'eſt pas queſtion ſi les
„ eſprits ſont meilleurs dans nôtre ſiécle
„ qu'anciennement; mais ſi nôtre ſiécle poſ-
„ ſede mieux les idées de la perfection.

Je voudrois que ces dernieres paroles de M. Bayle fuſſent toûjours préſentes au Lecteur : car on s'efforce de nous rendre odieux, en nous imputant un orgüeil malin qui ne cherche qu'à rabaiſſer le mérite perſonnel des anciens pour nous élever ſur leurs ruines. Mais en quoi méritons-nous ce reproche ? ne pouvons-nous pas ſoûtenir modeſtement que les hommes de ſiécles en ſiécles ont acquis de

de nouvelles connoiſſances, que les richeſſes amaſſées par nos ayeux ont été accruës par nos peres, & qu'ayant hérité de leurs lumieres & de leurs travaux, nous ſerions en état même avec un génie inferieur au leur, de faire mieux qu'ils n'ont fait ? Ce ſentiment loin d'être orgüeil & malice, eſt plûtôt une reconnoiſſance modeſte des ſecours que nous avons reçûs, & une émulation raiſonnable de nous rendre auſſi utiles à la poſtérité, que l'Antiquité l'eſt pour nous.

Le Pere Rapin qui a éxaminé à fonds Homere & Virgile, prétend que le Poëte Grec a déshonoré ſon Pays, par le choix d'une action diamétralement opposée à l'Héroïſme.

Que l'Iliade manque d'unité, ſoit qu'on la prenne pour la guerre de Troye, ſoit qu'on la prenne pour la colére d'Achille.

Que les bienſéances ne ſont point ménagées dans les Poëmes d'Homere. Les Peres y ſont durs & cruels, les Héros foibles & paſſionnez, les Dieux miſérables, inquiets, querelleurs.

Que par un amour déreglé du merveilleux, Homere met ſes Dieux à tous les jours, & que ce ſont, autant de forçats qu'il employe à tout.

Qu'il s'abandonne à l'emportement & à

l'intempérance de ſon imagination ſans aucun diſcernement ; & qu'il ſort preſque toûjours de ſon ſujet, par la multiplicité & l'attirail de ſes épiſodes.

Qu'il ne prend pas tant de ſoin de bien penſer que de bien dire, & qu'on ne finiroit jamais ſi l'on vouloit remarquer toutes les fautes d'Homere en matiere de ſentimens.

Je n'allegue point tous ces jugemens comme des autoritez ; c'eſt ſeulement pour faire voir que mon opinion n'eſt pas auſſi hazardée qu'on le penſe. Pourquoi donc parois-je ſi téméraire ? Pourquoi m'oppoſe-t-on toûjours trois mille ans d'admiration non interrompuë, tandis qu'il y a de ſiécle en ſiécle, les proteſtations néceſſaires pour empêcher la preſcription ? On ſe fait fort de ces trois mille ans de ſuffrages. J'ai beau dire des raiſons aux Partiſans outrez de l'Antiquité, leur refrain éternel, ce ſont ces trois mille ans dont nous faiſons voir la nullité par tant de jugemens qui en interrompent la tradition.

Mais d'où vient que malgré tant de témoignages, Mᵉ D. n'allegue preſque jamais d'autre cenſeur d'Homere, que Deſmarets & M. Perrault ? Ignoroit-elle ces faits ? Ce ſeroit faire injure à ſon ſçavoir. Craignoit-elle d'affoiblir ſa cauſe ? Elle la croit victorieuſe par elle-même. Mépriſe-t-elle ces autoritez ?

Auteurs que je cite ſçavoient fort bien Grec. Dira-t-elle que ces ſortes de Sçavans ıt ſujets à raiſoner peu ſolidement ? vou- oit-elle jetter des ſoupçons ſur ſa propre ›g ique ?

Découvrons ici quelques artifices ordinai- s à ceux qui diſputent. L'intereſt qu'ils :ennent à leur opinion, leur fait employer ns ſcrupule tous les détours qui la favori- :nt. Ils entaſſent avec ſoin, ils alleguent vec hauteur les témoignages qui ſont pour ux ; & ils affoibliſſent où ils diſſimulent eux qui leur ſont contraires. Ils donnent ›our approbation totale de leur ſentiment, :e qui ne l'eſt qu'en partie. Ils cherchent en- :re ceux qui ont ſoûtenu la même cauſe que leurs adverſaires, quelque Auteur dont le nom ne ſoit pas reveré du public, & ils le citent dédaigneuſement en preuve que la cauſe n'eſt pas bonne ; comme ſi l'on ne pouvoit pas défendre mal une bonne cauſe ; & que dès qu'un homme, faute de prudence ou de lumiere, n'y a pas réüſſi, il n'étoit plus permis de la reprendre avec de meilleu- res raiſons. Ils font plus. Ils abuſent des bons ou des mauvais ſuccès qu'un Auteur a eus dans un genre, pour relever ou pour décrier ce qu'il a fait dans un autre. Ils don- nent, par exemple, un médiocre Poëte,

pour un mauvais Critique, & un bon Poëte pour un raiſonneur exact, comme ſi l'un ſuivoit toûjours de l'autre. Le préjugé s'y prend ainſi. Il juge de l'ouvrage par l'Auteur; au lieu que la raiſon juge de l'ouvrage par l'ouvrage même. Mᵉ D. n'a-t-elle pas compté ſur le préjugé, en ne citant de Cenſeurs d'Homere, que Deſmarets & M. Perrault ? Et pourquoi a-t-elle pris garde à n'en point nommer de plus accreditez ? parce qu'elle ſçait que la plûpart des Lecteurs s'arrêtent aux noms, & qu'elle a voulu les prendre par leur foible.

Du droit d'éxaminer.

C'eſt ce partage de ſentimens qui ſelon moi, nous fait rentrer dans tous les droits de l'examen. Mᵉ D. prétend qu'il n'en eſt pas ainſi ; *que l'affaire eſt vuidée, & qu'il n'y a plus qu'à ſoumettre ſon jugement à l'approbation de tous les ſiécles.* Mais en ſuppoſant même cette approbation univerſelle, auſſi vraye qu'elle eſt fauſſe, je demande à Mᵉ D. quelle eſt ſa penſée. Veut-elle que nous admirions aveuglement Homere ſur la foy de nos ancêtres ? & que ſans aucun égard aux repugnances de nôtre raiſon, nous nous refuſions juſqu'à la liberté d'y ſentir quelques

fautes ? Si c'eſt-là ſa prétention, & que les hommes y ſouſcrivent, qu'arrivera-t-il ? Homere aura acquis dans trois mille ans d'ici, un nouveau nombre de Panégyriſtes, ſans que le moindre Critique les interrompe. Ne feroit-on pas valoir alors les ſix mille ans d'approbation, comme aujourd'hui l'on fait valoir les trois mille ? Vous voyez bien pourtant qu'il en faudroit retrancher la moitié, puiſque les derniers trois mille ans feroient le fruit de la ſoumiſſion aveugle aux prémiers ſuffrages, & nullement celui de l'examen.

Ce qu'on pourroit dire des trois mille ans que je ſuppoſe, ne peut-on pas l'appliquer aux trois mille ans déja écoulez ? Qui nous aſſure que les hommes n'ont pas fait de bonne heure le raiſonnement de M D. car il eſt bien digne des prémiers âges ? Qui nous a dit que les Grecs, cent ans après Licurgue, n'ont pas crû l'affaire vuidée, & qu'ils ne ſe ſont pas fait un devoir de conſerver à Homere ſes prémiers honneurs ? Qu'on nous marque donc au juſte, combien il faut de ſiécles pour ôter aux hommes la liberté de juger d'un ouvrage d'eſprit.

Mais j'aime mieux croire que les Anciens ont examiné ; & je pretends ſeulement que ce droit n'eſt pas éteint pour nous. Nous pouvons prononcer ſur les ouvrages d'eſprit

de tous les temps, on pourroit même mépriſer Homere (ce que je ne fais pourtant pas) en toute ſureté de conſcience ; & il n'y a rien qui captive nôtre jugement ſur ſon merite.

Soyons encore plus hardis, & allons juſqu'où la raiſon nous mene. Quand il n'y auroit point de partage ſur Homere, un homme pourroit reclamer lui ſeul contre tous les ſiécles ; & ſi ſes raiſons étoient évidentes, les trois mille ans d'opinion contraire n'auroient pas plus de force qu'un ſeul jour. A la vûë des prémieres expériences de la peſanteur de l'air, qu'a ſervi le long regne de l'horreur du vuide ?

Nous ne devons le ſacrifice de nôtre jugement qu'à l'autorité divine ; & c'eſt une eſpece d'idolatrie, que d'accorder à des déciſions humaines ce ſacrifice que Dieu s'eſt reſervé pour lui ſeul. Du reſte, nôtre jugement eſt libre ; & ſi la raiſon ne nous a pas été donnée en vain, elle doit nous ſervir à chercher le vrai en toutes choſes, à nous débarraſſer des préjugez qui nous le cachent, & à nous y ſoumettre avec plaiſir, dès qu'il nous éclaire. La queſtion du mérite d'Homere eſt peut-être celle de toutes ſur laquelle il eſt plus permis de parler ; peut-être auſſi en vaut-elle ſi peu la peine, qu'il ſeroit encore plus prudent de s'en taire.

On allegue comme un frain ſuffiſant en cette matiere, l'approbation de la plûpart des hommes. *Il n'y a*, dit Mᵉ D. *qu'une loi divine qui ſoit plus forte que celle-là.* Cette propoſition eſt fauſſe, la raiſon tient le milieu entre ces deux loix, elle cede à l'une, & elle corrige l'autre; mais quand j'en conviendrois, il n'y en a pas moins une différence infinie entre ces deux loix qu'on raproche ſans milieu. Dire qu'il n'y a que l'une au deſſus de l'autre, c'eſt dire qu'il n'y a que la ſcience au deſſus du doute, & la lumiere au deſſus des ténébres. Le doute en renferme-t-il pour cela plus de certitude, & les ténébres en éclairent-elles davantage?

Je fais encore une autre inſtance, & je prie Mᵉ D. de nous dire ſi le jugement qu'elle porte de l'Iliade eſt le ſien même, ou ſi ce n'eſt que l'écho repectueux des jugemens qu'on en a portez. Si c'eſt le ſien même, elle ne ſçauroit me conteſter un droit dont elle s'eſt ſervie; & ſi ce n'eſt que l'écho des autres; qu'elle le déclare, afin que je ne la compte plus elle-même au nombre des autoritez que j'ai à combattre.

Je ſçai bien que quand on eſt d'un ſentiment contraire au plus grand nombre des gens d'eſprit, il faut ſe défier d'autant plus de ſes vûës particulieres; mais il ne faut pas

pour cela les diſſimuler ; parce que ſans ſe flatter d'une raiſon ſupérieure à celle des autres, on peut avoir découvert en quelque choſe la vérité qu'ils n'ont pas apperçûë, faute peut-être de l'avoir auſſi ſoigneuſement cherchée.

Cette conduite n'eſt pas ſi hardie qu'elle le paroît. Car ſouvent en matiere d'ouvrages d'eſprit, ce n'eſt pas attaquer un grand nombre de jugemens, que de combattre une opinion publique. Il ne faut quelquefois qu'un homme accrédité pour entraîner tout un peuple, peut-être que ſur Homere Licurgue ſeul donna le ton à toute la Grece ; mais quand une fois l'opinion publique s'eſt formée d'après le jugement de quelques particuliers ; les particuliers à leur tour ſe laiſſent entraîner au public ; tout tentez qu'ils ſeroient d'abord de démentir l'opinion vulgaire, ils aiment mieux s'y accommoder, que de s'expoſer aux contradictions ; ils font davantage ; ils tournent leur eſprit à la juſtifier ; & ils ajoûtent au ſentiment aveugle de la multitude, des raiſons ſéduiſantes qui affermiſſent le préjugé ; le grand nombre de ceux qui admirent Homere ſans l'avoir lû, force un homme qui l'éxamine à parler comme eux. Le public s'appuye alors ſur ce jugement ; & ce jugement lui-même n'étoit ap-

puyé que ſur l'admiration publique. C'eſt ainſi que l'illuſion devient générale. Chacun prononce ſur la parole des autres, en ſuppoſant qu'ils ont éxaminé ; mais peut-être n'y a-t-il dans toute cette ſuite d'admirateurs que trois ou quatre Juges légitimes.

Du deſſein d'Homere.

Ce qu'il doit y avoir de plus clair dans un ouvrage, c'eſt le deſſein, & ſur tout dans un ouvrage où l'on ſe propoſe l'inſtruction générale, comme dans un Poëme épique. L'art de l'Auteur eſt d'écarter tout ce qui peut rendre ſon deſſein équivoque ; autrement il ne ſçauroit faire ce plaiſir d'unité, qui vient de ce qu'on rapporte naturellement toutes les parties à un tout, qu'on en approuve les proportions, & qu'on admire l'intelligence de l'ouvrier, qui n'a rien fait au hazard, & qui ſemble avoir conçû ſon ouvrage tout à la fois. Il faut donc que le deſſein ſoit frappant, qu'un eſprit même médiocre ne puiſſe s'y méprendre, & que tout le monde s'accorde à ſentir là-deſſus la même choſe.

Tout ouvrage qui a beſoin de commentateurs pour en déterminer le deſſein, eſt par cela même défectueux ; encore plus, ſi les

commentateurs ne s'accordent pas entr'eux ; autant de différences de ſentimens, autant de preuves du défaut de l'ouvrage. Voilà Homere. Les Auteurs ont été partagez ſur ſon deſſein ; il a fallu des Ariſtotes pour l'expliquer, & des Peres le Boſſu pour expliquer encore les explications d'Ariſtote.

Mᵉ D. combat encore ici quelques ſentimens que je rapporte des autres ; elle multiplie ainſi mes erreurs prétenduës, m'imputant juſqu'à celles que je rejette. Pluſieurs ont crû qu'Homere n'avoit voulu qu'écrire la guerre de Troye, & Horace, qui l'en appelle l'Hiſtorien, eſt lui-même de cet avis, ſi l'on en veut croire le Pere Rapin. Mᵉ D. traite cette opinion de folle ; & uſant à peu près du ſtratagême qu'elle me reproche d'appeller cinq ou ſix ignorans qui m'applaudiſſent, de véritables ſçavans, pour pouvoir m'énorgüeillir enſuite de leurs ſuffrages ; elle traite au contraire de mal-heureux critiques ceux qui ne penſent pas comme elle ; & ces Meſſieurs ainſi qualifiez, la voilà auſſi-tôt qui triomphe.

Ceux qui ont crû qu'Homere avoit voulu faire l'éloge d'Achille, ne ſont pas mieux traitez, c'eſt à ce qu'on dit, l'éclat que le Poëte donne à la valeur de ſon Héros qui les a trompez ; mais en ce cas, leur erreur eſt

en partie la faute du Poëte. Il ne devoit pas donner à un homme qu'il falloit déteſter, des qualitez ſi brillantes, qu'à tout prendre, les lecteurs ſéduits ne fuſſent pas fâchez de lui reſſembler. Quoiqu'en diſe Ariſtote, il ne faut point faire les hommes plus beaux qu'ils ne ſont, quand cela va à diminuer l'horreur utile d'un mauvais caractere. Il ne faut point faire du vice & de la vertu un alliage qui les faſſe confondre, & qui ſurprenne pour l'un, l'admiration qu'on ne doit qu'à l'autre.

Venons à la troiſiéme opinion, la plus reſpectable de toutes, puiſque c'eſt celle d'Ariſtote, du Pere le Boſſu, & de Mr Dacier. L'Iliade n'eſt, ſelon eux, qu'une fable, ſemblable au fonds à celles d'Eſope, pour faire entendre que le grand interêt d'un parti eſt la bonne intelligence. Je n'ai point prétendu qu'on ne pût tirer cette vérité de l'Iliade, quand on en a bien envie; & je me ſuis contenté de dire qu'elle y étoit noyée dans la quantité & dans la longueur des épiſodes. Je n'employerai pour me juſtifier que les propres paroles avec leſquelles Mde D. excuſe Platon, qui regardoit les Poëmes d'Homere comme des piéges tendus à la vertu, & je la remercie de m'avoir fourni elle-même une apologie ſi judicieuſe.

a *Pour excuſer Platon, on peut dire qu'il*

a Cauſes de la corruption du Goût, p. 180.

n'a pas regardé l'Iliade comme Ariſtote en tant qu'une fable, ou une inſtruction déguiſée ſous l'allegorie d'une action, il ne l'a conſiderée que par parties; & il a crû qu'avant que la plûpart des gens euſſent démêlé cette fable dans l'étenduë de ſon Poëme, ces parties plus frappantes pourroient reveiller des paſſions que la Philoſophie, & ſur tout la ſienne, travailloit à détruire.

J'ai donc penſé là-deſſus comme Platon, & je me fais honneur d'avoir rencontré la vérité avec un homme dont Ciceron auroit fait gloire de partager les erreurs. Mais il en faut encore tirer plus de fruit, en prouvant que c'eſt un principe aſſez frivole, de faire de la Fable le fonds eſſentiel du Poëme épique.

Prémierement cette Fable prolongée eſt très-vicieuſe, dès qu'elle ne frappe pas ſenſiblement tous les hommes, dès que l'inconvenient des parties épiſodiques eſt plus grand que le fruit du deſſein principal, & que ce deſſein principal ne peut être démêlé qu'à peine par la plûpart des gens. Pourquoi nous faire une longue énigme d'une vérité ſimple? en avons-nous ſi peu à apprendre, qu'il faille inventer un art pour nous en inſtruire avec de ſi grands circuits?

Il n'en eſt pas de même des Fables d'Eſope; l'action

l'action en eſt courte & débarraſſée d'épiſodes, & la vérité morale en eſt claire. C'eſt vouloir perdre tout le fruit de ces allegories, que de les tranſplanter de cette briéveté également agréable & inſtructive, dans une longueur ordinairement confuſe & ennuyeuſe.

En ſecond lieu, la Fable, dès qu'elle ne conſiſte que dans une réfléxion qui naît d'une action, ſe trouvera toûjours dans quelque événement qu'on raconte ; car toute action eſt l'effet d'une vertu, ou d'un vice : Si c'eſt l'effet d'une vertu, c'eſt cette vertu qu'on propoſe à ſuivre : Si c'eſt l'effet d'un vice, c'eſt ce vice qu'on veut faire éviter. Il n'y a point d'action hiſtorique, ſi bizarre qu'elle puiſſe être, qui ne donne lieu à quelque vérité morale ; & en ce ſens, nos Poëmes Dramatiques qui n'ont été faits la plûpart que dans le deſſein de toucher par des avantures tragiques, ou de divertir par des mœurs ridicules, ſont des fables, c'eſt-à-dire, des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action. Les Auteurs n'y ont pas penſé ; mais telle eſt la nature d'une action, ſi elle eſt vrai-ſemblable, que l'on en peut tirer toûjours quelque vérité : à l'entendre ainſi, les Hiſtoriens mêmes ſont des fables.

Du Poëme Epique.

La prémiere différence du Poëme Epique & du Poëme Dramatique ; c'eſt que dans l'un le Poëte raconte lui-même toute l'action ; & que dans l'autre, le Poëte fait agir & parler les perſonnages. Selon cette idée primitive, la Pharſale, le Lutrin, & même nos Romans, quoiqu'en proſe, ne ſont-ils pas des Poëmes Epiques ? Il eſt vrai, comme je l'ai dit, qu'ils ne ſont pas de la même eſpece que l'Iliade & que l'Odiſſée ; & ſi l'on reſtraint l'idée de Poëme Epique à la conſtitution particuliere de ces deux Poëmes, la Pharſale & le Lutrin ne ſeront plus Epiques : il faudra leur chercher une autre dénomination.

Ne diſputons point des noms, & ne ſongeons qu'à éclaircir les choſes. La politeſſe m'engage à m'accommoder aux définitions de M^d^e D. ſans vouloir l'aſſujettir aux miennes : Et j'aurois de bon cœur la même déférence pour ſon mérite que pour ſon ſexe.

En prenant donc ce terme d'Epique pour ce qu'il lui plaît de le faire valoir, je dis ſeulement qu'on peut faire des Poëmes, qui ſans être Epiques, ne laiſſeroient pas d'être également, quoiqu'autrement agréables. La Pharſale, ſi Lucain étoit d'ailleurs auſſi ju-

dicieux que Virgile, plairoit par l'importance des événemens, & par la grandeur des perſonnages. Le Lutrin plaît par une Satyre fine, & par une conduite riante & ingénieuſe, qui n'eſt pas moins l'effet du génie, que le plus grave ſublime.

Mais nous avons des Poëmes Epiques, à prendre ce terme dans toute ſa rigueur. En vain prétend-on qu'Homere doit paſſer pour parfait dans ce genre, puiſque perſonne ne l'a ſurpaſſé, ni même égalé. La plûpart des Sçavans donnent la préférence à Virgile; bien des gens la donnent encore au Taſſe. Ce qu'il y a de plus reçû, c'eſt que nôtre Nation a été malheureuſe en ce genre, & que nous y ſommes demeurez bien au deſſous d'Homere. Voyons ſi cette opinion eſt équitable ou injuſte; & ſous prétexte de rendre une juſtice éxacte à nos Ecrivains, n'éxagerons pas nous-mêmes nôtre défaite.

J'ai examiné le Clovis & le S. Loüis, les deux meilleurs Poëmes de nôtre Langue, que perſonne ne lit plus, & qui ſont tombez dans un mépris dont on ne ſçait guéres les cauſes. Tâchons, s'il ſe peut, de les découvrir.

Ces deux Poëmes ne manquent d'aucune des conditions qu'on prétend eſſentielles à l'Epopée. Ils ſont l'un & l'autre une fable.

L'un ne tend qu'à faire voir que la Providence arrive toûjours à ſes fins, malgré les obſtacles que les paſſions des hommes y oppoſent ; & l'autre fait entendre qu'il n'y a rien d'impoſſible à la piété conduite par le courage. Ils ont l'avantage de commencer tous deux comme l'Odiſſée, par le milieu de l'action, & de ſatisfaire la curioſité ſur le reſte, par des récits ingénieuſement amenez. Ils m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'Iliade, par la clarté du deſſein, par l'unité de l'action, par des idées plus ſaines de la Divinité, par un diſcernement plus juſte de la vertu & du vice, par des caractéres plus beaux & mieux ſoûtenus, par des épiſodes plus intéreſſantes, par des incidents mieux préparez & moins prévûs, par des diſcours plus grands, mieux choiſis, & mieux arrangez dans l'ordre de la paſſion, & enfin par des comparaiſons plus variées & mieux aſſorties. Peut-être ne comprend-on pas qu'avec tous ces avantages, nos Poëmes n'ayent pas réüſſi ? Mais pour éclaircir le paradoxe, voici les défauts qui les ont décriez.

Nos Auteurs ont prodigué mal à propos le merveilleux, par une ſervile imitation du Poëte Grec. Ils ont diſtribué les Anges & les Démons dans les différens partis, comme Homere diſtribuë ſes Dieux entre les Grecs

& les Troyens. Les Démons tiennent lieu du Xanthe & du Simoïs pour des débordemens ; & les Anges, de Junon & de Vulcain pour des incendies. Tout y eſt prodige, tout y eſt miracle. On a été choqué de ce merveilleux apocryphe, qui bleſſe le reſpect dû à la Religion. Nous pouvons bien peindre les véritables miracles que Dieu a opérez ; mais il ne nous eſt jamais permis de lui en ſuppoſer, ſous prétexte du vrai-ſemblable ; & c'eſt offenſer la Sageſſe divine que de penſer ſeulement qu'elle auroit dû faire, ce qu'elle n'a pas fait. Nos Poëtes ont craint apparemment qu'on ne leur refusât le nom d'Epiques, ſi le miniſtere du Ciel n'étoit auſſi ſenſible dans leur action, qu'il l'eſt dans l'Iliade ; & ils ont mieux aimé bleſſer la raiſon, que de violer des régles arbitraires, qui doivent toûjours réléver d'elle.

Ils ſe ſont encore égarez dans la multiplicité des Epiſodes. Pour les rendre intéreſſans, ils ont imaginé des avantures ſingulieres qui détournent d'autant plus de l'action principale. Ils ont fait un aſſemblage fatigant de choſes rares, dont peut-être aucune ne ſort abſolument de la vrai-ſemblance, mais qui toutes enſemble paroiſſent abſurdes à force de ſingularité.

Ce ne ſont pourtant pas là les défauts qui

ont le plus nui à nos Poëmes. Le Taſſe n'a pas laiſſé de réüſſir avec une pareille conduite. C'eſt la langueur & tous les autres vices de la verſification. Tantôt ce ſont des métaphores forcées, tantôt des jeux de mots puériles, ſouvent un ſtyle froid & proſaïque. Ils n'ont point cette élégance continuë que le Lecteur éxige dans un ouvrage, d'autant plus qu'il eſt long, quoique par cela même, elle devienne preſque impoſſible à l'Auteur. Faute de cette élegance qui conſiſte dans la beauté, dans la force & dans la grace des expreſſions, on tombe dans l'ennui de page en page, de ligne en ligne. Malgré l'interêt total de l'action, la foibleſſe du détail déſintéreſſe; & tous ces vices de verſification ſemez de près en près, joints à l'uniformité fatigante de la rime, font enfin tomber le livre des mains.

Malheureuſement nos grands Verſificateurs n'ont pas entrepris de Poëmes Epiques; l'ouvrage eſt trop long, le ſuccès trop incertain. Ils s'en ſont tenus au plus aiſé & au plus utile; & le Poëme Epique étant devenu le partage des plus foibles, il n'eſt pas étonnant qu'ils n'ayent pas ſoûtenu en ce genre, la gloire de la Nation.

Quoiqu'il en ſoit, ces Poëmes ſont tombez, & ils ont dû tomber, puiſque leur ob-

jet étoit de plaire, & qu'ils nous ont ennuyez. Mais si nous jugions ainsi de l'Iliade, elle seroit encore dans un plus grand décri. Personne presque n'a le courage de la lire. Ceux qui à force de le vouloir, sont venus à bout de l'achever dans M^de D. ne sont pas tentez d'y revenir ; & ils aimeront encore mieux la loüer que de la relire. Il n'y a que quelques Sçavans qui se plaisent à l'admirer dans le Grec, parce qu'ils prennent le plaisir historique & celui d'entendre une langue sçavante, pour un plaisir purement poëtique. Ils satisfont leur curiosité par des faits reculez : Ils contentent leur amour propre en se flattant de sentir la force & les graces de l'expression ; & ils imputent tout ce plaisir au Poëte, comme s'ils lui faisoient un art d'avoir vêcu trois mille ans avant eux, & d'avoir écrit dans une autre langue que la leur.

On voit par là que nous avons deux poids & deux mesures dans les jugemens que nous portons de nos Poëmes & de ceux d'Homere. Nous condamnons les uns, parce qu'ils nous ennuyent, sans égard à l'art qui y est perfectionné en bien des choses ; & quoique les autres nous ennuyent, nous les admirons sur la foi des anciens suffrages, qui, à re-

monter à leur ſource, ne venoient que de ce qu'on n'avoit pas mieux.

De l'Unité d'Action.

L'Unité d'action fait ſans doute un fort bel effet dans un Poëme. Il faut bien de l'art au Poëte, pour arranger ſon action de maniere qu'elle croiſſe toûjours, qu'elle intereſſe de plus en plus à meſure qu'elle avance, & que les épiſodes qu'il y mêle en paroiſſent des parties néceſſaires : c'eſt auſſi un grand plaiſir pour le Lecteur d'embraſſer un grand nombre d'incidens & d'images ſous le même point de vûë. Auſſi ai-je crû que le Poëme, à parler en général, ne devoit être que le récit d'une ſeule action. Mais comme il eſt dangereux en matiére d'Ouvrages d'eſprit d'établir des régles excluſives, qui feroient tout faire ſur le même modéle, & qui nous priveroient par là des eſpeces nouvelles, qui pourroient avoir auſſi leur beauté : j'ai ajoûté que peut-être la vie entiére d'un Héros maniée avec art, & ornée des beautez poëtiques, ſeroit un ſujet raiſonnable de Poëme.

M^de^ D.. toûjours couverte de l'autorité d'Ariſtote, comme de l'Egide de Minerve, combat avec chaleur cette conjecture ; le

peut-être méritoit, ce me ſemble, quelque modération, mais ſon zéle pour les régles anciennes n'en connoît point ; & malheur avec elle, à qui entreprend de les étendre.

Mon ſentiment n'eſt pourtant pas ſans preuve, il eſt même autoriſé par l'expérience. Perſonne ne nie que les avantures de Télémaque ne ſoient un Poëme en proſe. L'Action de ce Poëme n'eſt pas de chercher & de trouver Uliſſe, on voit bien que ce n'eſt que l'occaſion de commencer les voyages, & le prétexte de les finir. L'Action, ce ſont donc les voyages mêmes, & ces avantures ſucceſſives qui donnent lieu chacune à quelque inſtruction ; ce ſont autant de petites fables liées les unes aux autres, qui renferment toutes leur vérité particuliére. Cependant cette multiplicité d'action n'empêche pas que les avantures de Télémaque ne ſoient un Poëme agréable ; & ſelon preſque tout le monde, plus agréable que l'Iliade même.

On me demande ſans doute un éxemple plus antique ; car les modernes ne ſont pas preuve. Et bien, les Métamorphoſes ſont un Poëme, qui contient à quelque égard, l'Hiſtoire du Monde juſqu'à Auguſte. Malgré cette multiplicité d'action, on les lit toûjours avec plaiſir, tandis que l'Iliade eſt abandonnée quoiqu'admirée ; & j'oſerai dire

qu'Ovide a mieux connu qu'Homere, la nature de la fable. La plûpart des allégories dont ſon Poëme n'eſt qu'un tiſſu, ſont courtes, & l'inſtruction en eſt aſſez claire. Se plaindra-t-on qu'il nous ait donné l'image de plus de deux cent véritez, dans le même eſpace qu'Homere a pris pour en peindre une ſeule ;

Ce ne ſont pas là des Poëmes Epiques, me dit-on, je le veux bien, mais ce ſont des Poëmes. Appellez-les d'ailleurs comme il vous plaira, pourveu que vous conveniez qu'ils peuvent faire autant de plaiſir que ceux d'Homere.

J'avois conclu mon raiſonnement ſur le Poëme, en diſant que je trouvois arbitraire le choix de la matiére ; & même celui de la forme qu'on lui veut donner ; mais qu'il étoit eſſentiel de plaire toûjours par quelque endroit, ſoit en attachant l'eſprit par l'importance des événemens, ſoit en touchant le cœur par les paſſions des perſonnages, ſoit en amuſant ſimplement par la variété & les graces du ſujet. M^de D. ne cite mes paroles que juſqu'au *mais*, ſans y ajoûter même le moindre petit *&c.* & c'eſt-là un des avantages injuſtes que prennent d'ordinaire ceux qui diſputent.

Ce que M^de D. fait ſans mauvaiſe inten-

tion, d'autres le font ſouvent en fraude ; ce ſont, pour ainſi dire, de petites ruſes de guerre. On choiſit un paſſage de ſon adverſaire, qui raiſonnable avec ce qui le précede, ou ce qui le ſuit, devient ridicule quand il eſt iſolé. Alors on étale des raiſons victorieuſes contre ce paſſage ainſi dépoüillé ; & l'on n'a pas plus de peine à en triompher, qu'Hector en eut à tuer Patrocle, quand Apollon lui eût ôté ſes armes ; mais, comme le dit à peu près Patrocle à ſon ennemi, il n'y a qu'à rougir d'une pareille victoire.

Des Surpriſes.

J'ai ſouhaité dans Homere un art qu'il me paroît avoir négligé : celui de préparer les événemens ſans les faire prévoir ; de maniere que quand ils arrivent, on en ſoit ſurpris ſans en être choqué : je n'ai point été content d'entendre Jupiter au milieu de l'Iliade, faire l'abrégé éxact du reſte de l'action. M^de^ D. dit pour prémiere excuſe, que cela ſe paſſe entre Jupiter & Junon ; comme ſi pour cela l'affaire en étoit plus ſecrette pour le Lecteur, & qu'il n'entrât pas en tiers dans la confidence divine.

Elle ajoûte qu'on ne laiſſe pas d'avoir encore du plaiſir à la répreſentation d'une Tra-

gédie qu'on a déja vûë, & qu'ainſi ces ſurpriſes que je demande ne ſont pas néceſſaires. Ceci, ſi je ne me trompe, eſt un bon ſophiſme que je vais tâcher de développer.

On peut avoir deux ſortes de plaiſir à la répreſentation d'une Tragédie. D'abord, celui de prendre part à une action importante qui ſe paſſe la prémiere fois ſous nos yeux, d'être agité de crainte & d'eſpérance, pour les perſonnages à qui l'on s'intéreſſe le plus; & enfin de partager leur bonheur ou leur infortune, ſelon qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent.

Voilà le prémier plaiſir que le Poëte doit avoir en vûë de procurer à ſes auditeurs, en leur ménageant de ces ſurpriſes pathétiques qui excitent la terreur ou la pitié. Le ſecond, c'eſt la vûë de l'art même que l'Auteur a employé pour exciter le prémier.

Il eſt vrai que quand on a déja vû une Piéce, on n'a plus ce prémier plaiſir de la ſurpriſe, du moins dans toute ſa vivacité; mais il reſte encore le ſecond, qui n'a de lieu qu'autant que le Poëte a travaillé heureuſement pour exciter l'autre; car c'eſt ſur cette obligation indiſpenſable que l'on juge de ſon art.

L'art eſt donc de ne dire à l'auditeur que les choſes dont il faut l'inſtruire, & de ne

les

les dire qu'à meſure que le deſſein de le toucher l'éxige. Et quoiqu'on les ſçache déja quand on rélit l'ouvrage, on goûte encore le plaiſir de ce même arrangement que l'art demandoit.

Il s'enſuit delà, que tout Poëme doit être diſpoſé pour la prémiere impreſſion. S'il ne l'eſt pas, au lieu des deux plaiſirs que j'en attendois, il me fait deux ſortes de peines; l'une, de demeurer froid où je devrois être émû; l'autre, de ſentir le défaut qui eſt la cauſe de mon ennui. Voilà ce que j'ai éprouvé dans l'Iliade; je n'étois point intéreſſé par les avantures, & je ſouffrois de ces préparations glaçantes qui m'empêchoient de l'être.

Des Dieux.

a Il faut encore combattre ces Dieux de l'Iliade; ces Dieux *que les Géants entreprirent autrefois de chaſſer du Ciel, & qui auroient été dépoſſedez en effet, ſi les Géants euſſent alors atteint l'âge d'homme.* Je ſuis bien loin d'avoir une haute idée de ces Dieux; je ne crois pas qu'il faille entaſſer Oſſa ſur Pélion pour les vaincre: en vain les Géants, & même en âge d'homme, ſe

a Cauſes de la Corruption du Goût.

rangent aujourd'hui de leur parti ; tout Pigmée que je ſuis, je me flatte d'en venir à bout ſans effort, & je ne tirerai pas vanité de ma victoire.

Qu'eſt-ce que des Dieux qui n'ont point fait l'homme ? ai-je dit, en commençant l'énumeration de leur miſere. *M. de la Motte*, répond à cela, M^de^ D. *devoit ſe ſouvenir qu'Homere appelle preſque-toûjours Jupiter le Pere des Dieux & des hommes*, j'ai peine à comprendre qu'elle ait voulu dire ce qu'elle dit en effet. Quoi donc ! ſelon elle, Homere auroit crû ſérieuſement Jupiter, le Créateur des Dieux & des hommes ? Il l'auroit crû le pere de Saturne dont il étoit né, & qu'il avoit chaſſé du Ciel ? Il l'auroit crû le pere de Junon ſa ſœur & ſa femme, de Neptune & de Pluton ſes freres, le pere même des Nymphes qui prirent ſoin de ſon enfance, & des Géants qui lui firent la guerre. En vérité, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit là la penſée de M^de^ D. mais auſſi, ſi ce ne l'eſt pas, en quel ſens oppoſe-t-elle au prémier reproche que je fais aux Dieux d'Homere, ce titre tant répété dans l'Iliade de Pere des Dieux & des hommes ?

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction que lui coûte l'envie de réléver la majeſté de Jupiter : car elle abandonne volontiers les Dieux

inférieurs, & elle ne prend à cœur que l'interêt du maître des autres. C'eſt, ſelon elle, ſa volonté ſeule qui faiſoit le Deſtin ; mais en ce cas, je demande quel étoit donc le Deſtin avant que Jupiter fût ne ? quel étoit le Deſtin quand ce Dieu fut enchaîné par les autres Dieux, & qu'il courut riſque de perdre l'Empire du monde, ſi Thétis & Briarée ne l'euſſent ſecouru ? Quel étoit le Deſtin quand il ſe laiſſa tromper ſur le Mont Ida par ſa femme & par le ſommeil ? Surpriſe dont le pauvre Dieu fut ſi honteux & ſi fâché, qu'il s'en falut peu que Junon n'en eût les fers aux pieds, & ne fût ſuſpenduë en cet état au milieu des airs, en punition de ſon audace.

M^de^ D. fait encore valoir comme un grand trait de Divinité, que Jupiter avoit autrefois chaſſé la Diſcorde du Ciel, en jurant qu'on ne l'y reverroit jamais. C'eſt une contradiction manifeſte d'Homere. Si la Diſcorde étoit bannie du Ciel, d'où vient donc que le trouble regnoit plus que jamais entre les Dieux ? D'où vient qu'ils ſe querellent, qu'ils s'outragent & qu'ils ſe battent ? D'où vient que Jupiter même n'a pas la paix dans ſon ménage ? Si tout cela ſe fait ſans la Diſcorde, il auroit pû s'épargner la peine de la précipiter de l'Olympe.

Encore quelques exemples ; ils ſont plus ſenſibles que les raiſons.

On prétend que Jupiter n'éxauce point les déſirs injuſtes. Que fait-il donc quand il ſe rend à la priere de Thétis, qui lui demande, ſelon les vœux d'Achille, que les Grecs périſſent pour ſatisfaire à ſon dépit ?

Dans le conſeil des Dieux, Jupiter veut irriter Junon ; Junon s'emporte contre lui ; elle ne veut pas avoir fatigué ſes chevaux en vain, & elle ne ſçauroit pardonner aux Troyens. Jupiter en eſt indigné, & cependant il conſent qu'elle faſſe comme elle l'entendra. Accord entr'eux de s'abandonner mutuellement les peuples qui leur ſont les plus chers : enfin Minerve la plus ſage des Déeſſes, va par l'ordre de Jupiter, conſeiller & perſuader le crime à Pandarus qui ne ſongeoit point à mal. Ainſi Jupiter eſt foible & injuſte, Junon cruelle & acariaſtre, & Minerve perfide.

Jupiter dit à Mars qu'il eſt le plus méchant des Dieux, & que c'eſt le fruit des beaux exemples de ſa mere. Si Scarron avoit voulu faire une Iliade burleſque, il auroit ſouvent trouvé les choſes toutes faites.

Minerve elle-même blaſphême contre Jupiter, elle fait entendre que ſans elle, il n'auroit pû retirer Hercule des enfers où il

étoit deſcendu par l'ordre d'Euriſthée, & qu'elle eſt bien fâchée de lui avoir rendu ce ſervice ; mais on lui laiſſe tout dire & tout faire : il n'y a pour elle ni menaces, ni châtiment ; & ſelon Mars, c'eſt l'enfant gâté de Jupiter ; c'eſt pourtant cette Minerve qu'on veut nous donner pour la Sageſſe ſouveraine.

Mars entre en fureur en apprenant la mort de ſon fils Aſcalaphe, Minerve l'arrête, lui peint la colere de Jupiter, & dit que le Dieu confondra l'innocent avec le coupable, & les punira tous. Voilà une belle idée de la Juſtice Divine.

La Deſtinée a condamné Sarpedon à mourir par les mains de Patrocle, & Jupiter héſite encore s'il doit l'abandonner ou le ſauver. Jupiter eſt-il lui-même la Deſtinée ? S'il l'eſt, Sarpedon n'eſt pas encore condamné ; & s'il n'eſt pas la Deſtinée, il eſt inutile qu'il délibere.

Iris dit de ſon Ambaſſade à Achille, que le fils de Saturne même n'en a aucune connoiſſance. Jupiter n'eſt donc pas le Deſtin ; car il n'ignoreroit pas ſes propres Décrets.

Jupiter craint qu'Achille ne renverſe les murs d'Ilion contre l'ordre des Deſtinées. Il s'aviſe d'un fort mauvais expédient pour fortifier les Troyens, en permettant aux Dieux de ſe mettre de la partie. Il ſemble même

que les Dieux qui ſe déclarent pour les Grecs, ſoient plus fort que les autres. Ainſi Jupiter qui ne peut, dit-il, voir perir tant de vaillans hommes ſans compaſſion, ne fait que rendre le combat plus ſanglant, ſans le rendre plus égal, eſt-ce là la ſouveraine Sageſſe, ou la ſouveraine imprudence ?

Jupiter ſent ſon cœur pénétré de joye, de voir les Dieux diviſez & combattans l'un contre l'autre. Ce Jupiter eſt l'Achille des Dieux, il imite bien par cette férocité le Héros qu'il protege.

Ce n'eſt là que la moindre partie des abſurditez Théologiques d'Homere. L'Allegorie n'a pas aſſez de reſſources pour ſauver tout cela ; n'auroit-on pas plûtôt fait de paſſer condamnation de bonne grace.

Mais puiſque M^de^ D. ne reconnoît pas aiſément la raiſon dans ma bouche, qu'elle ſe rende du moins aux autoritez qu'elle reſpecte. Longin & Ciceron n'ont pas ſeulement condamné les Dieux d'Homere, ils ont condamné Homere de les avoir faits tels. Platon & Pytagore le croyoient éternellement puni de ſes licences impies. Parlons le langage de M^de^ D. *l'affaire eſt vuidée ; il n'y a plus qu'à ſoumettre ſon jugement à celui de tant de grands Hommes.*

J'avois expoſé mes ſcrupules ſur ces Dieux

le l'Iliade, à Mr Deſpreaux ; & j'ai rapporté un ſentiment ſingulier qu'il employa au lieu d'allegorie, pour juſtifier Homere. C'eſt qu'il avoit égayé ſon Poëme aux dépens des Dieux, en leur faiſant joüer la Comédie dans les entre-actes de ſon action.

Mde D. ſe récrie d'abord contre mon infidélité. Je revele les ſecrets d'un ami après ſa mort ! Voilà un zéle fort loüable, s'il étoit bien placé ; mais qu'eſt-ce au fond que ce ſecret que je révele ? Un ſentiment indifférent de critique, & dont tout l'inconvénient pouvoit être que Me D. n'en auroit pas ſi bonne opinion du jugement de Mr Deſpreaux. Du reſte, en quoi intéreſſe-t-il l'Etat, les mœurs, ou la mémoire même de ce grand Poëte ? Je ne ſçai pas comment on peut pouſſer ainſi la morale juſqu'à la ſuperſtition, & s'accommoder en même temps de celle d'Homere.

Mais c'eſt peu que Me D. me croye infidelle, elle ajoûte ironiquement, que je ne ſçaurois mentir ; & toute la grace qu'elle me fait enſuite, c'eſt de me croire viſionnaire plûtôt que menteur. Cela m'accommode encore mieux, & je la remercie de la peine qu'elle ſe donne pour me diſculper d'un menſonge impudent.

M. Deſpreaux lui avoit donc dit, c'eſt

le commentaire de Mᵉ D. *& j'oſe l'aſſurer comme ſi j'avois été préſente ; car je ſçai quel étoit ſon ſentiment ſur cela, & ſes amis le ſçavent comme moi ; il lui avoit dit qu'Homere s'étoit ſervi très-heureuſement de ce que la Théologie de ſon temps avoit publié des Dieux, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſon Poëme, en premier lieu pour le rendre plus merveilleux, car c'eſt à quoi la préſence des Dieux eſt très-neceſſaire ; & enſuite peut égayer ſa matiere en certains endroits, & pour adoucir le ton ſevere des combats.*

Mᵈᵉ D. l'aſſure, comme ſi elle avoit été préſente ; & moi j'aſſure, parce que j'étois préſent, que Mʳ Deſpreaux s'eſt ſervi des propres termes d'égayer ſa matiere aux dépens des Dieux, & de leur faire joüer la Comédie. Il ne reſte plus à Mᵈᵉ D. qu'à me donner un démenti plus ſérieux, ou ce qu'elle auroit déja dû faire, à interpréter ſelon ſa penſée, les termes propres que je rapporte, elle en a bien interprété d'autres auſſi difficiles.

Pourquoi ne s'eſt-elle pas ſervie de cet art ſi familier aux Commentateurs, de trouver toûjours le ſens dont on a beſoin dans les paſſages qui embarraſſent le plus ? Pourquoi ſa politeſſe ne lui a-t-elle pas fourni une de ces ſubtilitez, dont ſon admiration

pour Homere fait un ſi grand uſage ?

Elle auroit pû dire encore qu'on ne dit pas toûjours éxactement ce qu'on penſe ; qu'on s'accommode dans la converſation à la foibleſſe de ceux à qui l'on parle ; & que les paroles de Mr Deſpreaux n'étoient qu'une condeſcendance honnête pour mes ſcrupules.

Par exemple, quand je recitai à Mde D. le VIe Livre de mon Iliade, elle eût l'honnêteté d'y reconnoître l'eſprit d'Homere, & la modeſtie de me dire ſur mes vers, que la proſe ne pouvoit pas s'élever à tant de nobleſſe. Si je rapportois cela, ſans qu'elle fût en état d'en convenir, ſes amis qui ſçavent ſes ſentimens, me ſoûtiendroient que cela eſt impoſſible ; cependant rien n'eſt plus vrai ; &, s'il m'eſt permis de citer un de mes Vers traduit de l'Iliade, il me ſemble.

Que la divine voix frappe encor mon oreille.

Des Hêros.

Les Héros de l'Iliade ne ſont pas plus dignes d'eſtime que les Dieux. Je leur ai reproché une vanité groſſiére, une colere brutale, de l'impieté & de la cruauté. Mde D. ſonge d'abord à les ſauver du prémier re-

proche, par une belle réfléxion de Plutarque, qui marque expreſſément cinq occaſions où il eſt permis de parler magnifiquement de ſoi. Plutarque peut avoir raiſon, ſans que Mde D. l'ait. Car les cas, & les exemples même qu'il cite, déſignent ſeulement les exceptions de la loi générale, qui ne ſouffre pas qu'on ſe loüe ſoi-même ; au lieu que dans l'Iliade, l'uſage général eſt de ſe loüer ſans ſcrupule, & qu'à peine y trouveroit-on cinq occaſions où les Héros les plus modeſtes s'en diſpenſent.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ces mêmes Héros que Mde D. ne peut pas ſouffrir qu'on accuſe de vanité, elle veut bien qu'on les trouve inſolens, cruels & impies ; c'eſt dommage que Plutarque n'ait pas imaginé quelque occaſion où il ſoit permis de l'être ; on ne s'en ſeroit pas tenu à les diſculper de vanité ; cela n'en valoit pas la peine. Des inſolens, des cruels & des impies peuvent bien encore être vains, ſans ſe deshonorer davantage.

Mde D. avoüe donc que les Héros de l'Iliade ſont de fort malhonnêtes gens ; mais elle prétend qu'on n'a pas droit de le reprocher à Homere ; parce que ſelon la nature de la fable, les prémiers & même les ſeuls perſonnages d'un Poëme Epique, peuvent

être violens, perfides, dénaturez & brutaux. J'en conviens, M^de, & je ſçai la difference qu'Ariſtote établit entre la bonté morale, & la bonté poëtique d'un caractere. La bonté morale ne ſe trouve que dans la vertu, & la bonté poëtique peut ſe trouver dans le vice même bien imité. Je ſçai de plus que ce Philoſophe, pour mieux éclaircir ſa penſée, fait à tout le ſexe un outrage impardonnable. Il dit que les femmes mêmes peuvent être bonnes poëtiquement.

Auſſi, M^de, ce que j'ai trouvé mauvais dans l'Iliade, ce n'eſt pas que les perſonnages ſoient fous; mais que ceux mêmes qui nous ſont donnez pour ſages, ſe démentent à chaque inſtant, & qu'ils manquent de cette bonté poëtique, qui conſiſte dans l'uniformité du caractere.

Par exemple, j'avois crû voir évidemment dans Hélénus, dans Hector & dans Diomede, des imprudences qui les dégradent. Vous croyez voir évidemment auſſi que je me ſuis trompé, & que la ſageſſe d'Homere n'a jamais plus brillé que dans l'endroit même où j'ai ſenti qu'il s'égare. Il faut donc que l'évidence de l'un ou de l'autre ne ſoit qu'une pure illuſion. Voyons de bonne foi, M^de, à qui l'illuſion demeurera.

Hélénus conſeille à Hector de rallier les

troupes, de rétablir le combat, & lui ordonne d'aller enſuite à Troye, avertir Hecube d'offrir un ſacrifice à Minerve. En quoi, s'il vous plaît, faites-vous conſiſter la ſageſſe d'Hélénus ? dans le conſeil de rétablir le combat ? il eſt en effet fort bon ; mais pourquoi l'ordre d'aller à Troye dès que le combat ſera rétabli ? Hector ſera-t-il moins néceſſaire alors, pour profiter de l'avantage regagné ? Que deviendra vraiſemblablement ſa victoire ; s'il ne la pourſuit ? & puiſque l'on a oſé fuir en ſa préſence, y a-t-il lieu d'eſpérer qu'on ſera plus ferme quand on ne le verra plus ? Il faloit, dites-vous, envoyer pour le ſacrifice, qui, par parantheſe ne produit rien, un homme auſſi autoriſé qu'Hector. Quoi donc, M^e, n'y avoit-il pas des Heraults dans l'armée, des hommes deſtinez exprès pour faire ces fonctions ? Quand Paris doit combattre contre Ménélas, & qu'il faut aller avertir Priam de venir offrir un ſacrifice, & jurer la paix aux conditions convenuës, lui envoye-t-on d'autres hommes que ces Heraults ? quoiqu'Hector eût pû alors abandonner l'armée ſans imprudence, puiſqu'on avoit ſuſpendu les combats. En vérité, plus je médite, plus je ſuis frappé de l'imprudence d'Hélénus.

Voyons à préſent, M^e, ſi Hector a plus de

de raiſon. Il obéit, dites-vous, à ſon frere qui étoit Devin, & par conſéquent très-repectable. Ne ſemble-t-il pas qu'il falût ſe ſoumettre aveuglément aux ordrés de ces Devins ? Polidamas étoit Devin auſſi ; & cependant lorſque dans la ſuite de l'Iliade, il conſeille à Hector de rentrer dans Troye, & qu'il lui annonce de l'air le plus prophetique, les malheurs qui arriveront s'il s'obſtine à demeurer hors des murs ; malheurs qui arrivent en effet ; ce qui prouve en paſſant que Polidamas étoit mieux inſpiré qu'Hélénus dont l'ordre n'a point eu de ſuite, Hector réſiſte ſans ſcrupule à Polidamas ; & il traite hardiment de chimere ſon inſpiration prétenduë. Hector eſt bien malheureux en conduite ; il réſiſte quand il faudroit obeïr, & il obéit quand il faudroit réſiſter : ſes revoltes & ſes ſoumiſſions ſont également des imprudences.

Pour Diomede qui s'amuſe à écouter des hiſtoires, & à changer d'armes avec Glaucus, il me ſemble que ſon tort eſt auſſi manifeſte que celui des autres. Vous alleguez avec Mr Dacier, trois raiſons pour ſa défenſe ; l'hoſpitalité qui lui fait prêter une ſi longue audience à Glaucus, l'indignité qu'il y auroit eu de ſe battre contre ſon hôte, & enfin la langueur du combat qui lui donne le

loiſir de converſer. Ces raiſons, Mde, ne me paroiſſent dignes ni de vous, ni de Mr Dacier. Diomede ne découvre que Glaucus eſt ſon hôte, que par la prémiere faute qu'il fait de l'interroger ſans le connoître, & d'en eſſuyer même un grand lieu commun de morale, avant les prémiers éclairciſſemens : la raiſon de ne pas combattre ſon hôte, n'engageoit point Diomede à perdre un temps précieux, il n'avoit qu'à porter le carnage d'un autre côté. Enfin ce n'étoit pas la langueur du combat qui donnoit à Diomede le loiſir de la converſation ; c'étoit la converſation imprudente qui faiſoit languir le combat, & Diomede étoit d'autant plus inexcuſable, que l'abſence d'Hector lui livroit une victoire aiſée.

Eh bien, Md, vôtre évidence eſt-elle toûjours la même ? Que répondez-vous de nouveau à ces nouvell s inſtances ? J'ai grande peur que vous ne vous en teniez à ce que vous avez déja dit, *Ce que M. de la Motte appelle une imprudence bien averée, Euſtathe l'appelle une choſe heureuſe, merveilleuſe, charmante, inſtructive, & admirablement bien placée. Qui eſt-ce qui balancera entre un tel Cenſeur & un tel Panegyriſte ?* Oſtez les noms, Mde, j'eſpére qu'on balancera du moins entre nos raiſons.

C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour l'inégalité des caractéres ; car ſi le Poëte Grec eſt en faute dans une ſeule occaſion à l'égard de trois perſonnages à la fois, c'eſt une preuve morale qu'il n'eſt gueres plus régulier ſur les autres.

Mais il faut encore rappeller ici naïvement quelques actions & quelques ſentimens de ces Héros. Ils épargnent la peine de raiſonner ; & le fait même tient lieu de cenſure.

a Hector a beſoin du reproche de Sarpedon pour s'oppoſer à Diomede, qui fait depuis long-temps un grand carnage des Troyens. Nous a-t-on donné Hector pour un Héros ou pour un lâche ?

Les Héros d'Homere ſont bien journaliers. Hector fuit ſouvent les Héros Grecs, & cependant il défie à préſent les plus braves, ſans qu'aucun ſe préſente, pas même Diomede ni Ajax.

Idée dit par parentheſe aux Grecs, en leur faiſant une propoſition de la part de Pâris : *Plût aux Dieux qu'il fût mort avant ce funeſte voyage.* Un Herault peut-il parler ainſi du Prince qui l'envoye ?

b Agamemnon tuë un grand nombre de Héros ; mais dans l'ardeur du combat, il s'amuſe à en dépoüiller pluſieurs ; à peine le

a *Liv.* 7. b *Liv.* 11.

pardonneroit-on à un ſoldat. Qu'on me diſe quel eſt le caractere de tel Héros qu'on voudra choiſir de l'Iliade, je trouverai de lui plus d'une action & d'un diſcours qu'on ne prendroit pas pour être de lui. Homere a peint les hommes journaliers comme ils ſont, & ſouvent diſſemblables d'eux-mêmes, il les a répreſentez à la maniere de l'hiſtoire, & fort peu dans l'idée des caracteres poëtiques.

Neſtor tient facilement une coupe qu'aucun autre homme n'auroit pû ſoutenir, cependant ce Neſtor eſt affoibli par l'âge, il regrette à tout moment ſa force, & il dit que n'ayant plus de vigueur, il animera du moins les jeunes guerriers plus vigoureux que lui, n'y a-t-il point là de contradiction ?

Neſtor conſeille à Patrocle de tenter de fléchir Achille ; & il l'inſtruit mot pour mot de tout ce que Patrocle dit dans la ſuite à ſon ami ; de ſorte qu'outre l'ennui de la répétition, Patrocle perd par là tout le mérite & tout le pathétique de ſon diſcours, qui ne paroît plus qu'une affaire de mémoire, plûtôt que de ſentiment.

a Idomenée dit à Neptune ſous la figure de Thoas, que s'il ne combat pas, ce n'eſt ni lâcheté, ni pareſſe ; mais qu'il faut que ce ſoit la volonté de Jupiter. Comment l'en-

a *Liv.* 13.

tend-il ? n'eſt-il pas le maître d'aller aux ennemis, & de s'expoſer à périr pour le ſalut des Grecs.

a Achille demande à Jupiter que tous les Troyens & tous les Grecs périſſent les uns par les autres, & qu'il ne reſte plus que lui & Patrocle pour prendre Troye. Voilà un digne exploit qu'Achille ſe ménage, ſi Jupiter l'exauce. Ce ſera une victoire ſans ennemis, & un triomphe ſans ſpectateurs.

Hector fuit à toute bride & exhorte les Troyens à l'imiter. On a beau dire que Jupiter lui ôta le courage, c'eſt toûjours dire qu'Hector fut lâche. Il n'y a pas moyen de ſoûtenir aucun caractere avec un Dieu auſſi capricieux que ce Jupiter.

b Ménélas déliberant s'il doit fuir ou combattre, ſe détermine à fuir, ſur ce qu'il n'eſt pas raiſonnable de combattre contre un Dieu qu'il s'imagine ſuivre Hector. Cependant, dit-il, s'il avoit un ſecond, il combattroit contre ce Dieu. Un Dieu ſelon lui, ne vaut préciſément que deux hommes.

Qui pourroit compter, dit Homere, les Capitaines qui s'aſſemblerent autour d'Ajax ? A quoi croyez-vous qu'aboutit cette éxagération ? à les faire fuir d'abord, ſans qu'on leur tuë un ſeul homme.

a *Liv.* 16. b *Liv.* 17.

Il n'y a aucun des Theſſaliens qui ayent l'aſſurance de regarder les armes d'Achille, voilà une frayeur bien ſinguliere ; des Héros qui n'oſent regarder dès armes !

a Achille fait un grand diſcours à Enée avant que de combattre. Enée condamne ce babil, & encherit pourtant ſur Achille ; il ſait exactement toute ſa genealo ie ; il y mêle même une parentheſe ſur des cavales miraculeuſes qui couroient ſur la mer, & il revient enfin à condamner le verbiage & les injures. Homere ſe fait ainſi ſon procès à lui-même par la bouche d'Enée.

b Achille ſur ce que Priam ne veut pas s'aſſeoir, ſe met groſſierement en colere, juſqu'à dire que les ordres de Jupiter pourroient bien n'être pas une ſauvegarde contre ſa fureur. Cependant ce caractere d'Achille tout féroce qu'il eſt ne laiſſe pas d'être agréable. J'ai relevé avec plaiſir l'art ſingulier que le Poëte y employe pour le rendre intéreſſant; & comme l'a remarqué le Journal de Trevoux, je ne demande pas mieux que de pouvoir loüer Homere.

C'eſt une juſtice que me doivent mes Lecteurs, & M^de D. même, de croire que je n'ai point critiqué Homere par une ſotte ambition de m'élever contre les ſentimens

a *Liv.* 20. b *Liv.* 24.

reçûs ; que j'ai ſaiſi, que j'ai cherché même les occaſions de le loüer ; que dans le doute, j'ai toûjours pris parti pour lui ; & qu'en le reſpectant perſonnellement comme le génie le plus poëtique qui ait peut-être jamais été, je n'ai eu d'autre deſſein que de remarquer dans ſon ouvrage les imperfections évidentes, ſuites néceſſaires de l'Invention, auſſi-bien que de la groſſiéreté de ſon ſiécle ; je n'ai prétendu combattre que cette admiration ſans diſcernement, qui le propoſe à tous égards comme infaillible.

On me fait encore une querelle, ſur ce que j'oſe appeller groſſiers, ces temps prétendus héroïques. Je ne les appelle point groſſiers, par l'innocente ſimplicité des mœurs qui ſeroit en effet très-reſpectable, mais par l'ignorance des arts & de la véritable morale ; ce qui eſt ſans doute une imperfection bien réelle. S'il ſuffiſoit de cette ſorte de ſimplicité pour rendre les hommes dignes d'eſtime, il faudroit aller apprendre à vivre chez les Iroquois & chez les Sauvages.

Je diſtingue dans le luxe qu'on prétend que je loüe ſcandaleuſement, ce qui fait honneur à l'induſtrie de l'homme, d'avec ce qui doit faire honte à ſa vanité. Nous ne ſommes pas excuſables de nourrir nôtre orgüeil de toutes les inventions des arts, de

nous croire plus grands par les richeſſes & les ornemens qu'ils nous fourniſſent; mais ces choſes n'en ſont pas moins innocentes en elles-mêmes : & ſi l'on ne les employoit qu'à décorer le culte divin, à ſoûtenir la majeſté des Rois, & à procurer au public des commoditez, & même des plaiſirs innocens, il n'y auroit plus qu'à admirer ſans ſcrupule les miracles de l'induſtrie, & à joüir avec reconnoiſſance de l'ingénieuſe fecondité des arts.

Je veux bien qu'on félicite un ſiécle de les avoir ignorez, ſi les hommes en étoient plus vertueux ; mais qu'on ne leur faſſe pas un mérite de leur ignorance, s'ils ſe ſont livrez ſans luxe à tous les deſordres & à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amene. Telle eſt la groſſiereté des Perſonnages de l'Iliade. Ils ne rendent point leur ſimplicité aimable par leur vertu ; il ſemble plûtôt que leurs vices faſſent de leur ſimplicité même un nouveau défaut.

Des differens genres d'Eloquence.

Homere a employé dans ſon Poëme, preſque tous les genres d'Eloquence : l'Eloquence de l'Hiſtoire, auſſi bien que celle de la Poëſie ; l'Eloquence ſententieuſe, auſſi bien que

celle des passions. Je lui ai rendu sur tout cela, l'honneur que j'ai crû lui devoir, je n'ai point dissimulé ses talens; & si j'avois là-dessus quelque chose sur ma conscience, ce seroit peut-être d'avoir trop déferé quelquefois à sa réputation. Mais Mde D. qui ne veut point être troublée dans son ancienne admiration pour Homere, ne sçauroit digérer mes moindres censures. Je me serois donc trompé toute ma vie, se dit-elle apparemment à elle-même, si Mr de la Motte avoit raison. La conséquence n'est pas bien difficile à tirer; il a donc tort : & voilà la majeure secrete de tous les syllogismes de Mde D.

De la Narration & de la Répétition.

On ramene encore ici l'Ecriture sainte pour justifier la narration d'Homere, des défauts que je lui impute, & sur tout des répétitions. J'ai dit dans ma prémiere Partie, ce que je pensois de ce parallele; & me réservant à faire un usage plus utile des Livres saints, je prie Mde D. de trouver bon que je les écarte respectueusement d'une dispute aussi frivole que la nôtre : qu'ont-ils à faire avec Thétis qui chasse les mouches du corps de Patrocle, & avec Junon qui se pare pour tromper Jupiter.

Elle n'a donc qu'à combattre ſimplement mes principes en eux-mêmes, qu'à examiner ſi, comme je l'ai dit, la narration du Poëte & celle du ſimple Hiſtorien doivent être différentes. Si celui-ci ne s'eſt pas acquitté de ſon devoir quand il a dit exactement & nettement la vérité ; & ſi celui-là n'eſt pas obligé de choiſir entre les choſes vrai-ſemblables, celles qui peuvent plaire, & d'écarter tout l'indifférent pour raprocher ce qui intéreſſe. Si ces principes ſont faux, Homere eſt irréprochable, mais s'ils ſont vrais, qu'on les liſe dans M^de^ D. même, & qu'on le juge.

Quintilien le loüe d'une excellente préciſion ſur cet[illegible] d'Antiloque à Achille ? *Patrocle eſt mort*. Cette loüange eſt très-juſte ; mais je l'employe comme la meilleure cenſure de pluſieurs autres endroits de l'Iliade, où le Poëte s'appéſantit ſans égard ſur les circonſtances les plus indifférentes.

Rien ne décele plus l'eſprit des partiſans outrez de l'Antiquité, que l'envie de juſtifier, juſqu'aux répétitions de l'Iliade. Ce ſeroit une folie après cela d'eſpérer la moindre compoſition avec eux ; nous aurions beau rabattre de nos dégoûts, pour avoir la paix, tant que nous ſerons ennuyez des répétitions, nous ne ſommes pas dignes de leur alliance.

En vérité ce préliminaire eſt bien difficile à paſſer. Le moyen de convenir qu'il ne ſoit pas mieux de dire qu'un meſſager s'acquitta fidélement de ſa commiſſion, que de répéter mot pour mot le diſcours qu'on l'a chargé de faire, & que le Lecteur ſçait déja ! Encore s'il n'y avoit que cette eſpece de répétition, on en ſeroit quitte pour paſſer le diſcours déja connu ; mais il y en a plus de dix autres eſpeces beaucoup plus vicieuſes, dont M^de^ D. n'a pas dit un mot, & ſur leſquelles il lui faudra interroger Euſtathe & Denys d'Halicarnaſſe, ſi elle entreprend de les juſtifier. Homere, par exemple, décrit la maniere dont Pâris s'arme pour combattre Ménélas, & il employe ailleurs la même deſcription pour un autre Héros. Le même ſacrifice revient plus d'une fois, la même peinture ſert à pluſieurs batailles. Dans le combat des Dieux, un des combattans dit à ſon adverſaire les mêmes fanfaronades que quelque Grec a dit à un Troyen. Il n'y a que deux ou trois formules pour la mort de plus de deux cens homme[illegible]

Qu'allegue-t-on po[illegible] cela ? Prémierement, la [illegible]e qui avoit plus d'eſprit qu[illegible] eſt déciſive ; mais on veut [illegible] nous en donner d'autres par ſu[illegible]ce de droit.

Ceux qui ont recueilli les Ouvrages d'Homere, n'ont point retranché ces répétitions ; ils les ont donc jugez raiſonnables. Deux réponſes : la prémiere, que hors les diſcours des meſſagers qu'il eut été facile de retrancher, il n'étoit pas poſſible de ſupprimer les autres répétitions, ſans ſubſtituer quelqu'autre choſe à la place, ç'auroit été faire un nouvel Homere. La ſeconde, qu'on reſpectoit ſes Poëmes par d'autres endroits ; qu'on rendoit même une eſpece de culte religieux à leur auteur ; & qu'ainſi c'eſt la ſuperſtition & non le plaiſir qui a conſervé le tout. On ajoûte que *ces répétitions n'ont pas ennuyé les grands Hommes qui ont jugé d'Homere.* Cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que ces grands Hommes n'en ont rien dit ; & l'on qualifie gratuitement leur ſilence d'approbation. *Mais Macrobe*, dit-on, *les a loüées expreſſement.* Je ne ſçaurois qu'y faire : Macrobe & M^de^ D. n'empêcheront pas que la plûpart des hommes n'en ſoient bleſſez ; & ce qu'il y a de pis, qu'ils ne rendent de bonnes raiſons de leur dégoût.

M^le^ D. ſe récrie ſur le rétranchement que j'ai oſé faire d'une de ces répétitions. Ulyſſe preſſe Achille de rendre ſon ſecours aux Grecs ; il avoit fait le détail des offres d'Agamemnon ; Agamemnon venoit de faire

faire lui-même ce détail dans le conſeil des Rois ! ainſi, pour éviter la redite, je me ſuis contenté de dire, qu'Ulyſſe fit à Achille le détail des offres de ſon Général. M^de^ D. prétend qu'il faloit répéter le diſcours qu'on vient de lire un inſtant auparavant. *Comment Achille*, demande-t-elle, *peut-il ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans le conſeil où il n'étoit pas* ? comment il le peut ſçavoir, M^de^ ? parce qu'Ulyſſe le lui dit.

- - - - - Ulyſſe en cet endroit
De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Qu'eſt-ce qui vous arrête là ? Ne ſçauriez-vous croire le Poëte ſur ſa parole ? quand il dit expreſſément qu'un homme fit à un autre le même diſcours qu'on vient de voir ? faut-il qu'il employe une ſeconde fois le diſcours mot pour mot ? vous voulez apparemment confronter. Il faut bien aimer les répétitions pour une pareille délicateſſe ; vous n'aurez ſatisfaction là-deſſus que dans Homere : les Hiſtoriens mêmes les plus éxacts ne pouſſent pas leur ſcrupule juſques-là. C'eſt pourtant à ma remarque que vous appliquez ces paroles inſultantes, *je ne croi pas qu'on ait jamais fait une critique ſi inſenſée ; & j'ai honte de répondre à des choſes ſi pitoyables.*

Il eſt dangereux de parler avec tant de hauteur ; car il arrive quelquefois qu'on ſe trompe, & alors que deviennent ces airs de triomphe, qui n'auroient pas même bonne grace avec la raiſon ?

Des Deſcriptions.

Il n'y a aucune partie de l'art, ſur laquelle je n'aye rendu un hommage ſincere au Poëte Grec. Mais parce que dans ces parties mêmes, je trouve de grands défauts mêlez aux grandes beautez, M^de D. conclut que je mépriſe Homere. *Il y a toûjours*, dit-elle, *quelque ſi, quelque mais, qui ne laiſſe pas ce grand Poëte joüir en paix de ſa réputation* ; je ſçai bien qu'elle ne veut ni de *Si* ni de *Mais* ſur un Auteur qu'elle juge irréprochable : car elle a beau dire par condeſcendance, qu'il peut bien y avoir quelque choſe dans Homere qui ſe reſſente de l'humanité, elle défend avec ardeur tout ce que les Critiques y ont répris : ils ont été aſſez malheureux juſqu'ici pour n'attaquer rien que de parfait, que de divin : ni la malice ingénieuſe à trouver des fautes, ni la raiſon qui les trouve d'autant mieux, qu'elle les cherche ſans prévention, n'ont pû appercevoir les foibleſſes d'Homere; elles échappent même à la pénétration de M^de

D. & il ſemble que ce ſoit un ſecret impénétrable à l'intelligence humaine. Je la laiſſerai donc joüir en paix de ſa religieuſe admiration pour Homere, & même de ſa pitié pour ceux qui ne ſouſcrivent pas. Mais, pour moi, la même bonne foi qui me fait loüer avec plaiſir ce que je ſens loüable, me fera toûjours condamner ſans orgüeil ce que je ne croi pas judicieux. Eh ! que ferions-nous du peu de raiſon qui nous eſt échûë ſi nous n'en faiſions cet uſage.

Pourquoi n'aurois-je pas dit, par exemple, que la deſcription des jeux célébrez aux funérailles de Patrocle eſt malplacée au 23. liv. de l'Iliade ? qui ne ſent pas comme moi le contre-temps d'amuſer le lecteur, lorſque ſon impatience eſt la plus vive ? Il n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au dénoüement ; & on l'arrête par des jeux qui, au lieu de le délaſſer, le fatiguent en l'éloignant du but qu'il étoit prêt d'atteindre. Virgile prend bien mieux ſon temps pour des jeux. Il les place au cinquiéme livre de ſon Poëme, lorſque le lecteur eſt encore en état de s'amuſer, & c'eſt ainſi que le Poëte Latin corrige preſque toûjours le Poëte Grec en l'imitant.

Pourquoi n'aurois-je pas dit encore que la deſcription du combat du Xanthe eſt un peu bizarre ? C'eſt un fleuve qui ſe déborde en

un inſtant, & qui, le moment d'après, eſt embraſé de maniere que les poiſſons mêmes y grillent. N'y a-t-il pas de la modération à ne trouver cela qu'un peu bizarre ? C'eſt apparemment un de ces endroits qui a fait dire à Ariſtote que le Poëme pouſſe le merveilleux juſqu'au déraiſonnable. M^de D. dans ces endroits ne ſent que le merveilleux ; qu'elle me permette d'y ſentir auſſi le déraiſonnable.

On loüe en cela la fécondité d'Homere, que l'on croit ſupérieure à celle de Virgile ; je ne ſuis pas moi-même trop éloigné de ce ſentiment ; mais j'y crains encore un peu d'illuſion : & il me ſemble que les autres le doivent craindre auſſi-bien que moi.

Il ne faut pas toûjours tenir compte à un Auteur de ſa fécondité. On eſt étonné du grand nombre de choſes & d'images qu'il employe, mais ſouvent toute cette abondance n'eſt qu'aux dépens du choix. Il ſe livre au hazard à tout ce que ſon imagination lui offre : il traite ce qu'il ne devroit point traiter, il peint les objets par des faces étrangeres à l'occaſion préſente, il épuiſe ce qu'il ne falloit qu'effleurer, il ajoûte ſans égard le médiocre à l'excellent, le froid au vif, le bizarre au naturel : avec cette licence d'ima-

gination, il n'eſt pas difficile d'être abondant.

Mais le jugement & le goût reſſerre de beaucoup ces richeſſes. Un Auteur judicieux commande à une imagination trop fertile. Ce n'eſt pas aſſez pour lui que les choſes ſoient belles, il faut encore qu'elles ſoient en place. Quand le bon s'eſt offert, il cherche encore le meilleur ; il rejette enfin plus qu'il ne choiſit ; & travaillant toûjours avec cette ſévérité lente, mais ſûre, il néglige l'abondance pour la perfection. Ainſi il n'eſt pauvre que de ce qu'il a rejetté ; mais ceux qui ſentent le mérite du choix, ne l'en trouvent que plus riche. Ils découvrent un fonds vaſte d'imagination dans le petit nombre d'idées parfaites que le jugement y a puiſées, & ils tiennent également compte à l'Auteur, & de ce qu'il employe par fécondité de génie, & de ce qu'il n'employe pas, par ſûreté de goût & de raiſon.

Plus le goût s'épure, plus la fécondité des Auteurs eſt à l'étroit. Hardy a fait lui ſeul preſque autant de Tragédies que tous les autres Poëtes enſemble. Rotrou en a fait plus que Corneille, Corneille même plus que Racine, parce qu'il hazardoit encore davantage, & qu'il perfectionnoit moins. Si l'on jugeoit par cette régle de la fécondité d'Ho-

mere & de Virgile, peut-être ne décideroit-on pas ſi hardiment pour Homere.

Du Diſcours.

Les loüanges exagérées & les critiques injuſtes ſont également honteuſes à la raiſon. Principe qu'on me conteſte, & que j'oſe encore ſoûtenir après la réfutation. Car, en regardant les loüanges & les critiques comme des jugemens que nous portons, n'y a-t-il pas un égal défaut de lumiere à voir les choſes plus parfaites qu'elles ne le ſont, ou à y trouver des défauts qui n'y ſont pas ? la bonne vûë conſiſte à appercevoir la grandeur réelle des objets, & les véritables rapports qu'ils ont entr'eux. C'eſt dans ce principe que j'ai examiné les diſcours d'Homere ; j'y ai trouvé pluſieurs défauts dont M^de^ D. ne convient pas ; elle veut même, à ſon ordinaire, que ces défauts ſoient autant de beautez, & cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'elle commence par faire l'apologie des loüanges éxagérées.

Homere amene tous ſes diſcours d'une maniere uniforme & languiſſante : c'eſt toûjours *un tel dit*, *un tel répondit*, avec une longue épithete à la queuë de chaque nom ; jamais de ces tours vifs ſi connus depuis lui,

interrompit Agamemnon, reprit Achille, C'eſt, dit Mde D. que cela n'eſt pas de la gravité du Poëme Epique. Si elle ſe contentoit de diſtinguer, ſi elle diſoit ſeulement que ces tours vifs & abregez ne ſont pas ſi convenables dans les conſeils, & dans les délibérations que dans les querelles & dans les occaſions pathétiques, j'aurois le plaiſir de penſer comme elle; mais elle les exclut abſolument du Poëme Epique, parce qu'ils pechent contre la gravité eſſentielle à ce genre. Qu'elle nous donne donc une idée de cette gravité prétenduë: conſiſte-t-elle dans l'uniformité & dans la lenteur? Ici les autoritez manquent à Mde D. Ariſtote ni le P. le Boſſu n'ont rien dit de cette condition. La voilà legiſlatrice malgré ſa modeſtie ordinaire qui ne ſe propoſe que de maintenir les régles établies par les autres.

J'ai pris pour des diſcours mal placez, ceux que les Héros ſe tiennent dans la chaleur du combat; ceux qu'ils adreſſent aux morts, & enfin les harangues qu'ils font à leurs chevaux.

Pour exemple des diſcours des combattans, je n'avois pas choiſi à beaucoup près le plus ridicule; & le Journal de Hollande a ſi bien rendu juſtice à ma bonne foi, qu'il en a cité un autre & plus ridicule & plus

long. En vain prétendroit-on les juſtifier par les uſages du temps. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'Homere a crû pouvoir employer fréquemment ce qui arrivoit quelquefois, & qu'il a pris ſes avantages aux dépens de la vraiſemblance, comme s'il avoit prévû qu'un jour Ariſtote feroit de ſes licences, autant de régles. D'ailleurs ces diſcours ſont ſi chargez de fanfaronades, d'hiſtoires & de généalogies, qu'ils ne marquent dans le Poëte que l'envie de parler, & cette intempérance d'imagination ſans diſcernement, que le P. Rapin lui reproche.

Pour les diſcours adreſſez aux cadavres, M^de^ D. dit d'abord que ceux à qui on les tient, peuvent bien n'être pas morts. C'eſt déja quelque choſe ; cette défaite eſt un aveu que les diſcours ſont vicieux s'ils s'adreſſent à des cadavres ; mais elle marque encore qu'Homere nous le laiſſe croire, puiſqu'on ne l'en défend que par une conjecture gratuite.

M^de^ D. ſent ſi bien le foible de cette conjecture, qu'elle veut juſtifier à la lettre ces diſcours ſans replique adreſſez à des cadavres. *L'Hiſtoire*, dit-elle, *nous en fournit des exemples. Antoine, près la bataille de Philippes, trouva le corps de Brutus, & lui fit des reproches ſur la mort de ſon frere.* Il y auroit

là-deſſus bien des différences à examiner ; ſçavoir d'abord ſi le diſcours étoit long : car je ſuis convenu que dans ces occaſions, il pouvoit échapper quelques paroles d'inſulte ou de triomphe, & non pas un diſcours ſuivi ; ſçavoir encore ſi le diſcours n'étoit pas fait pour les témoins qui l'entendoient, & d'autres circonſtances qui varieroient également l'eſpece. Mde D. n'y regarde pas de ſi près ; elle parcourt tous les ſiécles, & va mendier, pour ainſi dire, d'Hiſtorien en Hiſtorien quelque fait bizarre qui s'accorde à peu près, avec les pratiques d'Homere ; & alors elle compare ſçavamment une ſingularité hiſtorique, avec un uſage ordinaire dans un Poëme. De bonne foi, n'a-t-elle pas quelques remords des conſéquences qu'elle en tire ? ne ſçait-elle pas mieux que moi, que le vrai n'eſt pas toûjours vrai-ſemblable ? que quand on dit qu'une choſe n'eſt pas naturelle, on ne prétend pas abſolument qu'elle ne puiſſe tomber dans la tête de quelque homme ; on entend ſeulement qu'elle ſort trop de l'ordre commun, & qu'elle bleſſe par une ſingularité exceſſive.

Pour les diſcours adreſſez aux chevaux, on m'allegue deux raiſons qu'on croit triomphantes ; mais combien les eſprits ſont frappez différemment des mêmes choſes ! Ces

raiſons me paroiſſent dans leur genre au-deſſous des diſcours mêmes qu'on veut juſtifier. *Le Poëme Epique*, me dit-on, *eſt une fable comme celles d'Eſope ; & ainſi on y peut, non ſeulement parler aux chevaux, mais on y peut faire parler les chevaux mêmes, comme Homere l'a ſi judicieuſement pratiqué.* M^de^ D. abuſe ici du terme générique de Fable, & elle en confond les differentes eſpeces. Comment, Elle, dont le livre n'eſt en partie qu'une nouvelle édition du P. le Boſſu, n'a-t-elle pas mieux démêlé ſes idées ?

La Fable eſt un diſcours inventé pour corriger les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action. Voilà le genre, voici les eſpeces. Il y en a de raiſonnables & de vrai-ſemblables, où l'on fait parler les Dieux & les hommes ; il y en a de morales ſans vraiſemblance, où l'on fait parler les animaux & les plantes, en leur prêtant les mœurs & les ſentimens des hommes ; & enfin, il y en a de mixtes, où l'on mêle enſemble ces deux ſortes de perſonnages. Les Fables d'Eſope ſont des deux dernieres eſpeces. Le Poëme Epique, la Tragédie & la Comedie ſont de la prémiere. Quoi donc ! en vertu de ce droit de Fable, les chevaux deviendront-ils des perſonnages tragiques ? & les chiens & les chats entreront-ils décemment dans la Comédie ? Quelle

abſurdité, s'écriera-t-on ! prenez-y garde; c'eſt la conſéquence néceſſaire du raiſonnement de M.^le D.

La ſeconde raiſon qu'on me donne par grace, car on croit la prémiere déciſive : c'eſt l'uſage des Orateurs qui parlent à tout, & qui font tout parler. Mais on confond encore ici des diſcours figurez & allegoriques avec des diſcours ſérieux & naïfs ; la différence eſt grande. Que l'Orateur apoſtrophe ce qu'il lui plaira, il ne me trompe point : Je ſçai toûjours qu'il parle à ſes Auditeurs, quelque détour qu'il prenne pour les émouvoir ou les convaincre ; au lieu que quand Hector parle à ſes chevaux, & qu'il les excite méthodiquement par tous les motifs de l'interêt, de la reconnoiſſance, de la gloire & de la vertu, il ne parle qu'à ſes chevaux, ſans autre deſſein que de leur parler ; & il ne fait en cela que ſuivre l'idée groſſiére d'un cocher qui croit bonnement que ſes chevaux l'entendent ; encore nos cochers ne leur feroient-ils jamais des diſcours ſi ſuivis, ni ſi raiſonnez, que ceux du ſage Hector & du prudent Antiloque.

Mettons ici le diſcours même d'Hector ; je le parodierai enſuite exactement, en le ſuppoſant dans la bouche d'un cocher. Qu'on me pardonne ce badinage, ou même cette

baſſeſſe, je le donne pour ce qu'il eſt ; mais l'effet en eſt ſérieux, & c'eſt la meilleure maniere d'expoſer le ridicule dont il s'agit. Qu'importe qu'il en coûte ici quelque bienſéance de ſtile, pourveu que le raiſonnement en profite. Voici le diſcours d'Hector.

Xanthe & Podarge, & vous Ethon & Lampus, voici une occaſion où vous pouvez me payer tous les ſoins qu'Andromaque, fille du Magnanime Ection, a eu de vous, en vous ſervant tous les jours elle-même plûtôt qu'à moi, le pain & le vin de ma table. Combien de fois m'a-t-elle quitté pour vous aller voir ? les chevaux mêmes des Dieux ont-ils jamais été mieux traitez ? Piquez-vous donc de reconnoiſſance ; pourſuivez rapidement l'ennemi, ne vous ménagez point, hâtez-vous, afin que nous puiſſions prendre le Bouclier de Neſtor qui eſt d'or maſſif, & dont la réputation vole juſqu'aux cieux ; & la merveilleuſe cuiraſſe de Diomede, ouvrage admirable de l'induſtrieux Vulcain. Si nous nous rendons maîtres de ces glorieuſes dépoüilles, n'en doutons point, les Grecs remonteront cette nuit même ſur les vaiſſeaux qu'ils auront pû ſauver, & abandonneront ce rivage.

Voici la Parodie. Allons Gaillard, & toi courte-oreille, voici une occaſion où vous pouvez

pouvez me payer de tous les ſoins que Jacqueline fille du fameux cocher maître Pierre a eus de vous, en vous ſervant tous les jours elle-même vôtre avoine, plûtôt que de me ſervir mon dîner. Combien de fois m'a-t-elle chanté poüille quand vous manquiez de litiere ? les chevaux mêmes des Ambaſſadeurs ont-ils été mieux traitez que vous ? Piquez-vous donc de reconnoiſſance ; allons bon train, ne vous ménagez point ; hâtez-vous, afin que nous puiſſions arriver au plus vîte à la maiſon de N .... qui eſt toute bâtie de pierres de taille, & couverte d'ardoiſe. Nous irons enſuite à S. Cloud, lieu enchanté par ſes jardins & par cette fameuſe caſcade qui eſt du deſſein d'un très-habile homme. Si nous faiſons ces deux courſes diligemment, n'en doutons point, ceux que vous menez, outre le prix convenu, me donneront encore de quoi boire, & ils ſe ſerviront de vous une autrefois.

Combien de circonſtances faudroit-il retrancher de ce diſcours pour le ramener à la nature ? celui du ſage Hector eſt pourtant préciſément le même. Les circonſtances qu'il employe ne ſont pas moins étrangeres aux chevaux que celles que je prête au cocher ; & toute la différence eſt que toutes ces folies

ſeroient bien plus excuſables dans le cocher que dans le Héros.

J'ai remarqué dans les diſcours bien placez, des circonſtances froides, inutiles, baſſes, ou contraires à la paſſion dominante. J'en ai choiſi des exemples, & j'ai crû donner de bonnes raiſons de mes dégoûts. Je ſçai trop qu'elles ne peuvent rien contre une admiration invétérée; qu'il n'y a pas moyen de convaincre un homme qu'une choſe eſt froide, quand il a réſolu de la trouver vive; que même, plus il a de l'eſprit, mieux il élude les preuves délicates qu'on lui oppoſe; & qu'enfin l'erreur eſt plus féconde en ſophiſmes, que la verité en bons raiſonnemens. Il n'y a qu'un chemin pour arriver au but, il y en a mille pour s'en écarter. Je ſçai même que mes adverſaires peuvent retorquer contre moi, ce même lieu commun que j'employe contr'eux.

Je n'eſpére donc ramener ſur rien, ces partiſans outrez de l'Antiquité, qui ont prononcé leur vœu d'admiration à la face du public. Je ne prétens que m'inſtruire moi-même, & donner occaſion aux lecteurs déſintéreſſez d'interroger leur propre raiſon qui doit être leur véritable maître. Qu'ils liſent donc les diſcours dont il s'agit; ſans deſſein de les trouver ni bons ni mauvais,

& en cedant naïvement à l'impreſſion naturelle ; qu'ils voyent enſuite mes critiques & les apologies de Mᵈᵉ D. pour y chercher ce qui s'accorde le mieux avec ce qu'ils auront ſenti. Si Mᵈᵉ D. ne loüe que ce qui leur aura plû, & s'ils reconnoiſſent dans ſes raiſons les véritables cauſes de leur plaiſir, qu'ils prononcent hardiment pour elle ; mais ſi au contraire, je ne cenſure de ces beautez prétenduës que ce qui les a bleſſez ; & s'ils ſentent avec moi les raiſons que j'en donne ; qu'ils ne craignent point de décider pour le ſentiment, contre l'érudition & l'autorité. J'aurois plus de foi là-deſſus, à des eſprits naturels & ſimplement cultivez par ce qui s'eſt fait de meilleur dans nôtre ſiécle ; qu'à ces ſçavans qui par la longue habitude d'admirer tout dans les Anciens, & par trop de déférence aux autoritez, ſe ſont fait, pour ainſi dire, un goût d'emprunt, & tout-à-fait étranger à la raiſon.

En effet, la plûpart de ces Sçavans ne ſentent plus les choſes en elles-mêmes. Ils ſont comme ces imaginations foibles, qui, ſubjuguées par l'éclat des dignitez & des richeſſes, admirent dans la bouche d'un Grand, ce qu'ils trouveroient pitoyable dans un homme du commun. Ainſi l'ancienne réputation & les langues ſçavantes leur impoſent, &

changent tout à leurs yeux. Telle penſée qu'ils entendent tous les jours en François ſans y prendre garde, les frappe, les enleve, s'ils viennent à la rencontrer dans un Auteur Grec. Tout pleins qu'ils en ſont, il vous la citent avec emphaſe, & ſi vous ne partagez pas leur enthouſiaſme, *Ah!* s'écrient-ils, *ſi vous ſçaviez le Grec!* il me ſemble entendre le Héros de Cervantes, qui parce qu'il eſt armé Chevalier, voit des enchanteurs, où ſon Ecuyer ne voit que des moulins.

Tel eſt l'inconvenient ordinaire de l'érudition, & il n'y a que les eſprits du prémier ordre qui puiſſent l'éviter. L'ignorance, me dira-t-on, n'a-t-elle pas auſſi ſes inconvéniens? oüi ſans doute; mais on a tort d'appeller ignorans, ceux mêmes qui ne ſçauroient ni Grec ni Latin. Ils peuvent avoir aquis en François toutes les idées néceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & toutes les expériences propres à aſſurer leur goût. Nous avons des Philoſophes, des Orateurs & des Poëtes; nous avons même des Traducteurs où l'on peut puiſer les richeſſes anciennes dépoüillées de l'orgüeil de les avoir récüeillies dans les Originaux. Un homme qui ſans Grec & ſans Latin, auroit mis à profit tout ce qui s'eſt fait d'excellent dans nôtre langue, l'emporteroit ſans doute ſur

le Sçavant, qui par un amour déréglé des Anciens, auroit dédaigné les ouvrages modernes. Les choſes ſeroient d'un coté, les mots de l'autre ; & ce ſeroit au prétendu ignorant à juger des Auteurs, que le Sçavant prendroit la peine de traduire.

Il ne faut pas perdre ici l'occaſion d'avoüer une de mes fautes. J'ai traduit dans le diſcours de Phœnix : *Combien de fois avez-vous vomi dans mon ſein, &c.* Il faloit mettre, *rejetté le vin que je vous donnois.* L'autre expreſſion eſt trop dégoûtante, & n'eſt pas celle d'Homere ; mais celle d'Homere ne préſente pas une circonſtance plus digne de choix, & le fonds de ma critique ſubſiſte malgré l'infidelité de ma traduction.

Je voudrois que M^de^ D. m'éclairât plus ſouvent ; mais elle ſe néglige un peu dans le choix de ſes raiſons, elle les trouve toûjours aſſez bonnes contre moi ; & il arrive qu'elle me confirme dans mes ſentimens par ſes réfutations mêmes. Voici, par exemple, un endroit où voulant diſculper Homere d'une faute, elle prouve évidemment, ce me ſemble, qu'il en a fait deux. C'eſt ſur le diſcours qu'Agamemnon fait dans le IXe. Livre aux Chefs de l'Armée, ſemblable, quoique plus court, à celui qu'il a fait à ſes trou-

pes dans le ſecond. J'ai prétendu que de ces deux diſcours l'un étoit ſimulé, & l'autre ſérieux. M^de D. prétend qu'ils ſont tous deux ſimulez ; que ſi le ſecond étoit ſérieux, Diomede ſeroit coupable d'inſolence à l'égard de ſon Général ; au lieu qu'en le ſuppoſant ſimulé, cette inſolence apparente n'eſt qu'un zéle adroit pour ſervir les véritables vûës d'Agamemnon. Ainſi de l'aveu de M^de D. ſi le diſcours eſt ſérieux, Diomede eſt en effet un inſolent ; & Homere, outre la répétition abſurde que je cenſure, aura fait encore une faute contre le caractere & contre la morale. Voyons à préſent mes raiſons & celles de M^de D.

Agamemnon au 2e liv. ſe tient aſſuré de la victoire, ſur la foi du ſonge que Jupiter lui a envoyé. Il aſſemble les Chefs, leur dit qu'il veut éprouver ſon Armée, en lui propoſant la fuite, afin que ſi elle donne dans le piége, ils arrêtent & raniment les lâches qui auront pris ſon diſcours à la lettre. Après cette préparation, il parle en effet aux ſoldats ; & il leur propoſe imprudemment la fuite, comme un ordre abſolu de Jupiter. Au 9e liv. la ſituation eſt bien différente; les Grecs ont été répouſſez par Hector au delà de leurs rétranchemens, & juſqu'à leurs vaiſſeaux. Agamemnon déſeſpere du ſalut de l'Armée ;

& c'eſt dans ces circonſtances qu'il propoſe aux Chefs d'abandonner le ſiége. Comme il eſt vrai-ſemblable qu'alors la propoſition eſt ſérieuſe, Homere auroit averti que c'étoit encore une feinte, s'il avoit voulu qu'on le penſât : d'ailleurs, quelqu'un des Chefs s'en ſeroit douté d'autant plus aiſément, qu'ils avoient déja entendu le même diſcours, lorſqu'il n'étoit qu'une feinte. Cependant perſonne ne ſoupçonne là-deſſus la ſincérité d'Agamemnon : Diomede au contraire lui reproche inſolemment ſa lâcheté ; & pour tout dire, Agamemnon ne ſe juſtifie pas.

Que répond à cela Mr D. ? *que* malgré toutes mes raiſons, *le diſcours d'Agamemnon eſt ſimulé, que Diomede en pénetre le véritable ſens au travers de la feinte, & que ſes reproches ſont de l'or pour ſon Général.*

Qui a dit cela à M^de D. ? Denis d'Halicarnaſſe. Mais qui l'a dit à Denis d'Halicarnaſſe ? ce n'eſt pas Homere. Il marque expreſſément que la crainte & la conſternation s'emparerent des Rois après le diſcours d'Agamemnon. Diomede ne laiſſe pas ſoupçonner qu'il en penſât autrement que les autres: Neſtor ne loüe point Diomede d'avoir pénétré le deſſein du Général. C'eſt le ſeul Denis d'Halicarnaſſe qui a trouvé le mot de l'énigme. Mais qui a jamais dit ni avant ni après

lui, que le Poëte Epique faſſe agir ſes perſonnages par des vûës ſecrettes qu'il laiſſe à deviner à ſes lecteurs.

La ſubtilité de Denis d'Halicarnaſſe a paru de l'or à Mr D. elle s'en eſt aidée le mieux qu'elle a pû pour ſortir d'embarras. Je laiſſe à juger ſi elle y a réüſſi. En tout cas, elle a toûjours un refrain foudroyant contre moi. *Qui eſt-ce qui balancera*, repetera-t-elle, *entre Denis d'Halicarnaſſe & M. de la Motte.*

De l'Expreſſion.

Je crains que ce détail, tout néceſſaire qu'il eſt, n'ennuye le lecteur. On eſt bien embarraſſé à le ſatisfaire en matiere de diſpute. Il veut d'un côté qu'on réponde à tout, de l'autre il veut qu'on l'amuſe & qu'on le divertiſſe. Choiſiſſez-vous la fleur des matieres ? vous êtes ſuperficiel : deſcendez-vous dans une grande diſcuſſion ? vous êtes ſec & peſant : Répandez-vous des maximes inſtructives & générales ? on vous crie de venir au fait : Vous en tenez-vous aux queſtions particulieres ? on vous lit à peine une fois dans la chaleur de la diſpute préſente ; & bien-tôt après on oublie même que vous ayiez écrit. Il n'y a pas moyen d'éviter un

inconvénient, ſans tomber dans un autre, il faut opter, mais ſe ſouvenir toûjours, s'il m'eſt permis de badiner, que la raiſon même a tort dès qu'elle ennuye. C'eſt ce qui me fait renvoyer à ma troiſiéme Partie les comparaiſons & les ſentences. Elles entreront naturellement dans les réfléxions que j'y ferai ſur la Poëſie, où j'appliquerai les principes que j'en ai déja poſez dans mon diſcours.

A l'égard de l'expreſſion, nous ſommes d'accord M^de D. & moi. Elle prétend qu'Homere excelle en cette partie, & j'en conviens ſans peine, ſur la foi de tant de grands hommes qui l'ont admiré de ce côté-là. Car il faut remarquer que preſque tous leurs éloges tombent ſur l'expreſſion d'Homere, dont il pouvoient beaucoup mieux juger que M^le D. qui n'a en cela d'autre principe de connoiſſance que leur autorité même. Je ſouſcris donc comme elle à leurs ſuffrages; je conclus même des défauts conſidérables d'Homere, qu'il falloit que ſon expreſſion fût bien admirable pour les couvrir. C'eſt ſans doute par ce charme qu'il a ſéduit les Anciens. La magnificence & le choix des mots faiſoit diſparoître l'irrégularité des choſes; & comme l'expreſſion a fait tomber nos Poëmes, malgré de grandes beautez; l'expreſſion a ſoû-

tenu ceux d'Homere, malgré de grands défauts.

Mais je ſoûtiens toûjours que perſonne aujourd'hui n'eſt juge competant de cette expreſſion, & qu'il n'y a que les langues vivantes qui puiſſent s'apprendre au point qu'il faut pour juger en détail de l'élégance d'un Auteur. Il ſuffit, pour prouver ma penſée, de faire attention à la maniere dont nous apprenons nôtre langue & les langues étrangeres par un commerce habituel avec ceux qui les parlent, & à la maniere dont nous apprenons les langues mortes par les livres. La prémiere maniere nous donne une idée préciſe des mots; ils ſont, pour ainſi dire, la traduction immédiate des choſes & des ſentimens; nous voyons les choſes dont on parle; l'air du viſage, les geſtes, le ton nous déſignent même les ſentimens qu'on exprime. Nous diſcernons ce qui n'eſt que du peuple, d'avec ce qui appartient aux gens plus polis! nous ne confondons point le bas avec le familier, le médiocre avec le ſublime, & en attachant ainſi aux mots leur idée propre, nous y joignons encore toutes les idées acceſſoires que les différentes circonſtances y font entrer. Nous ne jugeons point des expreſſions par analogie & par reſſemblance, ce qui eſt très-ſujet à l'erreur; car ſouvent

ce qui paroîtroit ſe pouvoir dire, ne ſe dit pourtant pas : nous en jugeons par l'uſage qui a ſes caprices ; & c'eſt même par la connoiſſance délicate de cet uſage, que nous diſtinguons ce qui eſt heureuſement hazardé, des licences malheureuſes & ſans goût.

Il n'en eſt pas de même des langues mortes : on ne nous les apprend que par l'entremiſe de celles que nous connoiſſons déja. On employe trois ou quatre mots pour nous en expliquer un ſeul ; mais qui peut nous dire ce qu'il entre de l'idée de chaque mot dans la valeur de celui qu'on nous fait entendre ? Tel mot ſera ſublime, marié avec une telle expreſſion, qui n'eſt plus que médiocre ou même familier, marié avec autre. Qui nous inſtruira de toutes ces différences ? qui nous dira en quoi certaines expreſſions ſont ſinonymes, & en quelle occaſion elles ceſſent de l'être ? qui nous révelera les idées acceſſoires qu'elles réveilloient ? Nous n'avons que le ſecours de quelques Grammairiens que l'on ne croit pas moins, quand ils ſe trompent, que quand ils parlent juſte. Nous n'avons que l'exemple des Auteurs eſtimez ; mais comme on veut toûjours qu'ils ayent bien dit, on applique à toutes leurs expreſſions l'idée la plus juſte que le ſens demandoit ;

de ſorte que quand ils n'ont pas rencontré, ils nous égarent d'autant plus de la connoiſſance de leur langue, parce que nous faiſons de leurs erreurs mêmes autant de régles. Il n'eſt pas beſoin d'étendre davantage ces réfléxions, pour faire voir l'incompétence de M^de D. même, à juger exactement de l'expreſſion d'Homere.

De la Morale.

Voici la critique que M^de D. ſouffre le plus impatiemment. J'ai accuſé Homere de n'avoir pas eu de la morale, des idées bien pures ni bien affermies. Cela lui paroît preſque un ſacrilege. En vain je me couvre de l'autorité de Platon, qui ne penſoit pas mieux que moi de la morale d'Homere. M^de D. ſans égard pour le divin Platon, cherche à m'accabler de ces allégories triomphantes, devant qui la raiſon ne tient point. Qu'on juge des coups qu'elle me porte par celui-ci.

Jupiter, comme je l'ai déja dit, après avoir bien grondé ſa femme qui n'entend point raiſon, & *qui voudroit manger tout cru*, *Priam & toute ſa race*, fait un marché avec elle pour avoir la paix. Ils abandonnent réciproquement à leur fureur, les peuples qu'ils cheriſſent

cheriſſent le plus ; & moyennant cette belle compoſition ſi digne des Dieux d'Homere, Minerve deſcend au camp des Troyens, & va conſeiller à Pandarus la plus grande de toutes les perfidies. *C'eſt*, dit M^d^ D. *pour montrer que la Sageſſe elle-même préſide à tous les decrets de Jupiter, & qu'elle fait mouvoir tous les reſſorts de la Providence.* Voilà donc, ſelon ce principe, la Sageſſe Divine, inſtigatrice des plus grands crimes. M^d^ D. a ſans doute horreur de la conſéquence : qu'elle ait donc auſſi horreur du principe qui l'entraîne néceſſairement, cela devroit bien guérir des allégories.

Mais auſſi que deviendroit Homere ſans ce ſecours ? Comment juſtifieroit-on dans le paſſage que je viens de citer, ce Jupiter qui gronde groſſiérement ſa femme, & qui ne s'en tient pas toûjours là. Cette Junon qui conſpire contre lui, ce traité ridicule & cruel qu'ils paſſent à la face des Dieux, & mille autres endroits d'auſſi mauvais exemple ? Si l'on abandonnoit Homere à ſon ſens naturel & litteral, ſes abſurditez fréquentes troubleroient ſes adorateurs. Il faut bien qu'ils ſe ſoulagent par quelque voye. Ils cherchent donc un ſens myſtérieux à quelque prix que ce puiſſe être ; & à la faveur d'une allégorie forcée, ils tournent en beautez profondes les

défauts mêmes qui ſautent aux yeux. Ils admirent alors l'adroite ſublimité du Poëte, en admirant leur propre pénétration : voilà deux bonnes affaires, & c'eſt le fruit des allégories.

De la Réputation d'Homere.

Si mes critiques particuliéres de pluſieurs endroits de l'Iliade ſont injuſtes, & que M^de D. ait ſuffiſamment réüſſi à faire voir que tous ces endroits attaquez ſont admirables, l'hiſtoire que je fais de la réputation d'Homere, eſt par conſéquent fauſſe. Mais ſi au contraire j'ai juſtifié mes cenſures, cette hiſtoire eſt du moins vrai-ſemblable ; & l'on ne ſçauroit la rejetter, qu'en y ſubſtituant des conjectures équivalantes. Il faut donc commencer par juger mes remarques en elles-mêmes, & le jugement qu'on en fera, ſera l'apologie ou la condamnation de l'hiſtoire que j'imagine en conſéquence. L'ordre du raiſonnement veut qu'on éxamine les principes avant les concluſions ; car ſi les principes ſont évidemment vrais, les conſéquences qui en naiſſent néceſſairement le ſont auſſi ; au lieu que la conſéquence a beau révolter d'abord l'imagination, elle ne renverſe point un principe inconteſtable.

Je m'en tiens donc à mon hiſtoire juſqu'à ce qu'on m'en preſente une meilleure ; & je n'y reconnois de faux, qu'une circonſtance que M^de D. releve très-judicieuſement. J'ai récuſé le ſuffrage d'Ariſtote ſur l'Iliade par deux raiſons ; dont l'une eſt que peut-être a-t-il voulu flatter le goût d'Aléxandre pour le caractere éclatant d'Achille ; mais Ariſtote fait d'Achille un méchant homme, ce qui ne s'accorde pas avec l'admiration d'Alexandre. Le *peut-être* ne me juſtifie donc point, & je n'y ſçai que d'avoüer franchement mon tort.

Si M^de D. m'avoit donné plus ſouvent occaſion à de pareils aveux, je l'aurois toûjours ſaiſie de bon cœur ; car je me ſens preſque auſſi flatté du mérite de reconnoître une erreur, que de l'avantage de n'y être pas tombé. Je ne prétens pas en cela me vanter d'aucune vertu ſolide, peut-être n'eſt-ce qu'un tour différent d'orgüeil ; peut-être la gloire attachée à une bonne foi trop rare, eſt-elle plûtôt mon motif que la juſtice même ? c'eſt à moi à y prendre garde.

Je n'ai donc plus qu'à rendre raiſon de mon Poëme dans ma troiſiéme Partie, où je tâcherai, ſans prétendre m'ériger en maître, de donner quelques idées de poëſie & de verſification. Mais j'avertis d'avance que

l'apologie de mon Poëme n'a rien de commun avec celle de mon diſcours. Mes réfléxions pourroient être raiſonnables, que mon éxecution n'en ſeroit pas moins vicieuſe. Le Génie a ſes caprices, & la raiſon ne le diſcipline pas toûjours comme elle voudroit. Indépendamment de cet éxamen, on peut déja juger entre Mdc D. & moi. L'Iliade eſt-elle parfaite comme elle le prétend ? eſt-elle défectueuſe comme elle me l'a paru? Nous avons dit nos raiſons; c'eſt au public à prononcer.

Je prie ſeulement le lecteur d'être en garde contre une prévention trop ordinaire à l'égard de ceux qui diſputent. On s'imagine facilement qu'ils ſont dans l'excès de part & d'autre; que l'un demande tout, pendant que l'autre n'accorde rien; & qu'il y a un juſte milieu à prendre entre leurs éxagérations. Cela n'eſt pas toûjours vrai. L'un des diſputans peut avoir ſaiſi ce juſte milieu, tandis que l'autre demeure ſeul dans l'excès.

Mdc D. par exemple, n'a jamais reconnu aucune faute dans Homere : elle veut qu'il ait inventé l'art, & qu'il l'ait porté d'abord à la perfection : en un mot, elle veut qu'il ſoit lui ſeul l'exception de l'infirmité humaine. Voilà l'excès. Ses plus zêlez partiſans conviennent eux-mêmes qu'elle a trahi ſa cauſe, en la voulant rendre trop triomphante, &

ainſi il n'y a pas de queſtion à ſon égard.

Je ſerois dans l'excès contraire, ſi je ſoûtenois qu'il n'y a aucune beauté dans l'Iliade ; mais loin de le prétendre, j'y en ai reconnu de tous les genres ; je crois de plus, que les fautes d'Homere appartiennent preſque toutes à ſon temps ; & pour ſurcroît je ne donne mes ſentimens que pour des conjectures ; c'eſt à l'examen de chacun à les ériger en preuves, ſi elles le méritent. Du reſte, je ne prends point à cœur mes propres penſées, on me fait même plaiſir de les combattre : j'ai imprimé les Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai d'autant plus volontiers, qu'il n'eſt pas tout-à-fait de mon avis ; je ne cherche en cela que l'éclairciſſement de la vérité, pour moi comme pour les autres, & il me ſemble que l'avantage d'être inſtruit vaut autant que la gloire d'inſtruire.

Loin que je me reproche d'avoir été trop hardi, je crains que M. l'Abbé Terraſſon dont le livre va paroître, ne me convainque d'avoir été trop timide, je ne ſerai point ſurpris qu'il aille plus loin que moi, ma déférence pour les ſentimens reçûs m'a fait uſer de reſerves qu'une raiſon plus ferme & plus courageuſe pourroit bien dédaigner. On s'efforce en vain de décréditer d'avance ce nouvel Auteur. On l'accuſe de géometrie, com-

me ſi cette ſcience étoit l'ennemie de la juſteſſe & de la raiſon. *Quel fleau*, dit-on, *pour la Poëſie, qu'un Géometre* ! L'exclamation qui eſt ironique ſeroit plus raiſonnable, ſi elle étoit ſérieuſe. L'eſprit géometrique vaut bien l'eſprit commentateur. Un Géometre judicieux ne parle que des matiéres qu'il entend : il éxamine les choſes par les principes qui leur ſont propres : il ne confond point l'arbitraire & l'eſſentiel ; en un mot, il aprétie tout, & range tout dans ſon ordre. Il n'y a point de matiére qui ne ſoit ſujette à la plus éxacte diſcuſſion : l'art poëtique même a ſes axiomes, ſes théoremes, ſes corollaires, ſes démonſtrations ; & quoique la forme & les noms en ſoient déguiſez, c'eſt toûjours au fond, la même marche du raiſonnement, c'eſt toûjours de la même méthode, quoiqu'ornée, que réſultent les véritables preuves. M^de^ D. m'invite à me joindre avec elle pour combattre le nouveau Critique ; mais ne ferions-nous pas mieux elle & moi de lui ceder, s'il a raiſon ? Oublions ſeulement les trois mille ans de ſuffrages ; je crois qu'il n'y aura bien-tôt plus de diſpute.

Fin de la ſeconde Partie.

REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.

TROISIE'ME PARTIE.

J'AY à faire ici l'apologie de mon Poëme ; & c'eſt la partie de ma défenſe, de laquelle on croit que j'aurai le plus de peine à bien ſortir : mais rien n'embarraſſe quand on ne cherche que la vérité, quand on veut bien éxaminer ſon propre ouvrage, comme on éxamineroit celui d'un autre, & qu'on trouve autant de plaiſir & d'honneur à avoüer ſes fautes, qu'à défendre ce qu'on a fait de plus heureux.

Il s'en faut bien que je ſois, à l'égard de mon Poëme, dans cette prévention intrépide où ſont les commentateurs à l'égard des

originaux qu'ils commentent ; ils ne ſçauroient ſe réſoudre à convenir d'un ſeul défaut, ils ſe reprochent même d'en avoir ſenti quelques-uns ; ils combattent ce goût naturel comme une vraye tentation ; & à force de ſubtilitez, ils font ſi bien qu'ils parviennent à admirer ce qu'ils ne ſe propoſoient d'abord que d'excuſer. Quoique je ſois ici mon propre commentateur, je me diſpenſerai pourtant de l'uſage, je me condamnerai en bien des choſes, & je jugerai de moi naïvement, comme je voudrois que M^de D. eût jugé d'Homere.

Cette franchiſe me conduira à m'approuver moi-même ſur pluſieurs points : ainſi il importe de remarquer comment & juſqu'où cela eſt permis à un Auteur, & de bien diſtinguer l'orgüeil, de la juſtice qu'on ſe peut rendre à ſoi-même.

L'orgüeil d'un Poëte conſiſte en deux choſes ; à ſe faire une trop haute idée de ſon art, & à s'éxagérer le mérite & la perfection de ſes propres ouvrages. L'exemple de ces deux excès n'eſt que trop ordinaire. La plûpart des Poëtes s'imaginent que la Poëſie eſt le plus grand don du Ciel : ils ſe regardent comme des hommes divins, à qui appartiennent par préférence toute la beauté, tout le feu & toute la ſublimité de l'eſprit : ils

mettent les autres arts dans une ſubordination injurieuſe ; & ils croyent même que les ſciences ne demandent que de la mémoire avec un jugement ordinaire. Ils font plus, & dans la Poëſie même, c'eſt au genre qu'ils ont choiſi, qu'ils donnent toûjours la primauté. Le Poëte épique ſoûtient que le Poëme eſt le chef d'œuvre de l'eſprit humain : le Tragique & le Comique en diſent autant de la Tragedie & de la Comedie : le Lyrique accoûtumé à ſe loüer par ſon droit d'enthouſiaſme, croit encore que ſon genre eſt plus difficile & plus élevé ; & il mettra de ſon autorité, les Pindares & les Horaces, c'eſt-à-dire lui-même ſous d'autres noms, au-deſſus des Sophocles & des Terences. Voilà le prémier orgüeil des Poëtes, l'opinion outrée de leur art ; & avec cette opinion, ſe reconnuſſent-ils imparfaits dans leur genre, (ce qui n'arrive gueres) ils ſe croiroient toûjours des eſprits du premier ordre.

Le ſecond orgüeil naît du jugement trop favorable qu'ils portent de leurs productions: ils n'eſtiment que leur maniere, & ils mépriſent tout ce qui ne lui reſſemble pas : leur ſorte de génie, leur goût, c'eſt la perfection. Le génie, le goût des autres, c'eſt ignorance de l'art. L'amour propre eſt un apprétiateur bien fautif ; & ils n'en connoiſſent point

d'autres. Que ces gens-là parlent de leur art ou de leurs ouvrages, ils en parleront toûjours avec orgüeil; ou s'ils ſe forcent à quelques diſcours modeſtes, on appercevra du moins dans leur air ce ſentiment de préférence injuſte pour eux-mêmes.

Mais quand un Poëte plus raiſonnable s'eſt défendu de cette yvreſſe, par des réfléxions ſolides & continuées, qui ſe ſont enfin tournées en principes; quand il a conçû que ſon art n'eſt comme tout autre qu'un exercice de l'eſprit, qu'on n'apprend bien qu'aux dépens de quelque autre choſe qu'on néglige; que la plûpart de ceux qui excellent dans les autres arts auroient excellé dans le ſien, ſi leur éducation y avoit été auſſi favorable, & ſi les diverſes circonſtances de leur vie avoient tourné de ce côté-là leurs efforts & leur ambition; il reconnoît alors dans toutes les profeſſions des égaux & des ſupérieurs; il découvre dans bien des gens qui ne ſont pas poëtes, plus d'imagination, plus de ſentiment, plus de raiſon qu'il n'en eût fallu pour le ſurpaſſer. Et enfin il trouve ſouvent dans les arts même inférieurs au ſien, de quoi reſpecter ceux qui les exercent, parce qu'il regarde les hommes, moins par ce qu'ils ſont, que par la meſure d'eſprit qu'ils y mettent.

Une autre reſſource de modeſtie pour le

Poëte ſenſé, c'eſt que dans ſon art même il lui manque toûjours bien des choſes ; il ne ſçauroit embraſſer tous les genres, ni ſe plier à toutes les manieres ; il a des graces propres, mais dont il eſt, pour ainſi dire, l'eſclave ; il n'en ſçauroit changer. Il faut qu'il s'en tienne à plaire à ſa façon, tandis que d'autres réüſſiſſent autrement. Une fable de la Fontaine pouvoit humilier Corneille ; une chanſon pouvoit humilier Moliere.

Quand un Poëte penſe ainſi de ſon art & de ſon ouvrage, il peut parler naïvement de l'un & de l'autre : il lui eſt permis de dire qu'il ſe connoît en Poëſie, comme à un peintre de croire qu'il entend la peinture, parce que ce témoignage ſignifie ſeulement qu'on a étudié un art, & non pas que par une pénétration ſinguliere, on a découvert des choſes au-deſſus de la portée des autres. Il lui eſt permis encore de croire que ſon ouvrage eſt bon par tels & tels endroits ; parce que cela ne marque que l'application des principes qu'il a étudiez ; & pourveu que la maniere dont il s'approuve n'enferme pas une ſotte admiration de lui-même ; ni un mépris marqué des autres, on ne trouve point mauvais qu'il ſe rende juſtice, & on la lui rend avec plaiſir.

Je ne croirai donc point être orgüeilleux,

en ne convenant pas avec M^de D. que je n'aye aucune connoiſſance de mon art, ce ſeroit une modeſtie ridicule de m'avoüer tout-à-fait ignorant en cette matiére, comme ce ſeroit un orgüeil choquant de m'imaginer l'entendre mieux que d'autres qui y auroient réfléchi autant que moi. C'eſt préciſément dans ce point de confiance que j'oſe défendre ma petite Iliade, nom qu'on lui donne pour la déprimer, & qui ne vaut pas mieux pour cela, que ſi pour décrier celle d'Homere, on l'appelloit la longue Iliade : ces termes de mépris ne ſervent qu'à contenter le chagrin du critique ; mais ils ne prouvent rien, & il reſte toûjours à vérifier ſi l'Iliade d'Homere eſt plus étenduë que la matiére ne le demande, & ſi la mienne eſt abrégée aux dépens des proportions néceſſaires.

Avant que j'entre dans aucun détail, il eſt bon de faire ici l'hiſtoire de mon Ouvrage ; je prie le lecteur de s'y prêter ſans impatience, comme à une partie de ma juſtification, il en jugera mieux de mon deſſein, & de ma maniére de l'éxécuter ; & la poſtérité, ſi j'arrive juſqu'à elle (il nous eſt permis à nous autres Poëtes de l'eſpérer un peu légerement) ne ſera pas fâchée de trouver mon commentaire tout fait. Ce ſera autant de peine épargnée pour les Scholiaſtes de ce temps-là;

temps-là ; car on en a quelquefois à bon marché.

Hiſtoire de mon Ouvrage.

Lorſque la diſpute ſur les Anciens ; & en particulier ſur Homere, étoit la plus vive entre Mr. Perrault & Mr. Deſpreaux, Mr. l'Abbé Regnier ſe leva au milieu d'eux comme un autre Neſtor, il fit le perſonnage de conciliateur : & pour convaincre honnêtement M. Perrault qu'il ne falloit pas juger des Poëtes, ſur des traductions en proſe, il donna le prémier livre de l'Iliade en vers, où il eſpéra qu'on reconnoîtroit la ſublimité du génie d'Homere : mais cet eſſai fut malheureux ; M. Perrault paroiſſoit juſtifié par l'ouvrage même qui devoit le confondre, & l'original patiſſoit du mauvais ſuccès de l'interprete. Ce n'eſt pas que M. l'Abbé Regnier n'eût beaucoup de ſçavoir & d'eſprit ; je reſpecte & j'aime encore ſa mémoire, comme je reſpectois & comme j'aimois ſa perſonne. Il a fait beaucoup d'ouvrages ſenſez & poëtiques mêmes : il avoit particulierement le génie de la traduction ; mais ſoit que dans celle-ci, le deſſein de rendre trop exactement Homere, eût contraint ſon propre goût, ſoit qu'il n'eût pas fait aſſez d'efforts

pour vaincre la difficulté, il ne donna que des verds froids & durs : je nomme ici les choſes par leur nom, parce que cela ne le touche plus, en un mot, il ne ſe reſſembla pas à lui-même.

Je vis ce prémier livre, dont la ſéchereſſe & le déſagrément m'étonnerent ; & ne pouvant comprendre ni que ce fût tout-à-fait la faute d'un traducteur auſſi capable, ni auſſi celle d'un original eſtimé depuis tant de ſiécles, j'eſſayai ſi en prenant plus de liberté que M. l'Abbé Regnier n'en avoit priſe, on ne pouvoit pas rendre Homere avec plus de nobleſſe & plus de grace. Je crus avoir réüſſi aux prémiers vers ; cette opinion m'engagea plus loin ; & ainſi me flattant toûjours, j'arrivai d'efforts en efforts juſqu'à la fin du prémier livre.

J'allai auſſi-tôt le montrer à M. Deſpreaux, qui ſur la ſimple expoſition de l'entrepriſe, en parut d'abord effrayé : il ne m'écouta qu'après s'être mis à l'aiſe par un exorde ſur les difficultez, qui me préſageoit la critique la plus ſévere. Ces préliminaires ne me découragerent point. Je lus ; dès les prémiers vers, M. Deſpreaux ſe calma, il approuva bien-tôt : l'approbation devenoit inſenſiblement éloge. Il comparoit tout haut les vers d'Homere avec les miens, en me fé-

licitant du bonheur de ma traduction, tandis que ſans nier, ni ſans déceler mon ignorance ſur le grec, je m'applaudiſſois en ſecret d'avoir rencontré aſſez juſte pour lui paroître le ſçavoir. La converſation continua un peu de la part de M. Deſpreaux, aux dépens de ceux qui traduiſent les Poëtes en proſe; & il finit enfin en m'aſſurant que mon ouvrage me feroit honneur; & qu'il aimeroit preſque autant avoir traduit l'Iliade comme je la traduiſois, que d'avoir fait l'Iliade même. Ce ſont exactement ſes propres termes: M^dc D. les niera peut-être encore, *comme ſi elle avoit été préſente*; mais je ne ſçaurois ſupprimer le vrai dans la crainte de ſes jugemens, & je me contente de tempérer des paroles ſi fortes dans la bouche d'un critique comme M. Deſpreaux, en penſant qu'après s'être attendu à quelque choſe de mauvais, le médiocre lui avoit tenu lieu du bon, & que ſon éxagération naiſſoit de ſa ſurpriſe. Ajoûtez que par ce compliment il croyoit encourager un admirateur d'Homere, parce qu'il ne paroiſſoit pas encore que j'en duſſe devenir le critique.

Je donnai donc ce prémier livre, accompagné d'une Préface honorable pour Homere, où je remarquois ſimplement que j'avois adouci certaines choſes par égard pour nos

uſages, & par condeſcendance pour nôtre goût. Auſſi perſonne ne ſe ſouleva contre moi ; l'ouvrage eut ſon ſuccès : de célébres Profeſſeurs de Rhétorique & d'Humanitez le lûrent même dans leurs claſſes ; & qu'il me ſoit permis de le dire, ils l'approuverent également, & comme traduction, & comme poëſie. J'eſpére qu'on voudra bien ſouffrir les faits qui me font honneur ; j'avoüerai avec la même franchiſe ceux qui m'humilieront ; & pour ne pas aller plus loin, le Journaliſte de Hollande cenſura dès lors quelques vers malheureux que j'ai corrigez de bonne foi, parce que je ſentis qu'il avoit raiſon.

Je me contentai d'avoir lutté heureuſement contre M. l'Abbé Regnier ; & je ne me propoſai point de continuer l'ouvrage dont l'étenduë & la difficulté effrayerent également ma pareſſe & mon peu de génie ; car je me flatte d'en ſentir encore mieux les bornes que ceux qui m'en accordent le moins. C'eſt alors que je fis mes Odes qui me valurent quelque approbation du public, & enfin le gage le plus flatteur de cette approbation, par l'honneur que me fit l'Académie Françoiſe de me recevoir dans ſon Corps. Je crus que je devois en qualité d'Académicien, contribuer de mon talent à remplir les ſéances publiques par quelque lecture, & dans ce

deſſein, Homere me revint dans l'eſprit. Je tentai donc le ſecond livre, où comme dans le prémier, je ne fis que des changemens legers, quoique fréquens : je fis le troiſiéme & le quatriéme avec la même eſpéce de fidélité, & je ſuivis Homere de ſi près, ſans marcher ſervilement ſur ſes pas, que malgré bien des libertez, je ne paroiſſois encore que traducteur.

Je ſentis en voulant continuer, l'impoſſibilité de réüſſir par la même méthode, il me parut que des changemens legers ne ſuffiroient plus pour le reſte. Les combats trop fréquens, ennuyeuſement détaillez, & preſque toûjours les mêmes, ſous de nouveaux noms, les épiſodes déſintéreſſans, le grand nombre de diſcours ſemblables, les harangues des combattans, les caractéres démentis, tout cela m'arrêta ; mais comme j'étois frappé cependant des grandes beautez répanduës dans l'Iliade, je ne pus me réſoudre à les perdre ; je conçûs le deſſein de les rapprocher & de les ſoûtenir par d'autres, s'il m'étoit poſſible ; j'embraſſai toute la matiére ; je la diſpoſai avec réfléxion ; & enfin j'éxécutai les huit derniers livres de mon Iliade ſur le nouveau plan que je m'étois fait.

De ces huit livres j'en ai récité ſept aux aſſemblées publiques de l'Académie ; car les

quatre prémiers, quoique verſifiez avec autant de ſoin, ne m'ont jamais paru aſſez vifs pour attirer l'attention néceſſaire. Tous mes confreres ſont témoins de l'accüeil que le public a fait aux livres qu'il a entendus, & le public eſt témoin lui-même de l'approbation de la plûpart de mes confreres. M. l'Abbé Regnier ſur tout, je lui rends ce témoignage avec attendriſſement, m'en félicitoit toûjours avec une joye exceſſive, & il me décernoit lui-même publiquement le prix de la carriere qu'il avoit couruë. En vain diroit-on, qu'il ſe ſentoit ſupérieur à moi par tant d'autres endroits, que ſon amour propre ne ſouffroit pas beaucoup à m'approuver. Ce n'eſt guéres connoître toute l'injuſtice des hommes, que de les croire ſi traitables; la plûpart ne voudroient de gloire que pour eux, & les belles ames ſont celles qui ſouffrent volontiers que les autres en ayent leur part.

Mon Iliade fut enfin imprimée avec ce Diſcours ſur Homere, qui m'a fait des Critiques obſtinez de quelques-uns de mes Approbateurs; ils n'ont pû ſouffrir que j'inquiétaſſe leur ancienne admiration: & dès que j'ai refuſé d'adorer comme eux le Pere de la Poëſie, ils m'ont refuſé eux-mêmes juſqu'au nom de Poëte. Plus d'un anathême poëtique

fut lancé contre moi ; un Sçavant même fit en Latin un vœu public de lire tous les jours mille vers d'Homere en réparation de mon audace impie. Voilà le culte Homerique établi bien nettement. On m'attaqua encore de quelques épigrammes, armes ſi commodes qui diſpenſent de l'examen & des raiſons, & qui ne conſiſtent qu'en quelque mot plaiſant qui tient lieu de preuve. Je conſeille à ces Meſſieurs qui en ſçavent faire, de n'en hazarder jamais que contre moi ; ils n'offenſeront perſonne ; je leur promets de n'y jamais répondre, & de rire même le prémier de ce qu'il y aura d'heureux & de bien tourné dans les injures qu'ils me diront. Je ne leur conſeillerai pas comme Eſope d'aller jetter leur pierre à un plus puiſſant que moi, qui pouſſeroit la reconnoiſſance plus loin ; je leur dirai plûtôt ſérieuſement de commencer par m'épargner moi-même, de peur de contracter une habitude injuſte & dangereuſe à l'égard des autres.

Malgré ces murmures de certains Sçavans, j'ai trouvé grace devant d'autres, & j'ai été abſous avec éloge à tous les tribunaux littéraires. Mais ſans me prévaloir plus qu'il ne faut de ces arrêts, où l'indulgence & la politeſſe peuvent avoir trop de part, je vais

expoſer ce que j'ai pû recüeillir moi-même des differens jugemens du public.

J'entends qu'on me récuſe pour cette expoſition. Un Auteur, me dit-on, ne ſçait jamais ce qu'on penſe de ſon ouvrage, ſes amis le flattent, ils lui éxagerent le bien qu'on en dit, il lui fardent les cenſures qu'on en fait, & il demeure toûjours le plus mal inſtruit de ſa vraye réputation; cela n'eſt que trop vrai en général, & les Auteurs n'ont qu'à ſe prendre à eux-mêmes de l'illuſion où on les laiſſe. Ils ſe révoltent contre les prémieres critiques, & on n'y revient plus; ils ſe déconcertent dès qu'on leur rapporte des autres quelque ſentiment qui ne les flatte pas; & on prend le parti de les leur diſſimuler; ils veulent être trompez, & on les trompe; dequoi auroient-ils à ſe plaindre? Mais quand un Auteur ſçait gré à ſes amis de l'avertir de ſes fautes, qu'il leur demande un compte éxact de ce qu'ils entendent dire de ſon ouvrage, & que ſa mauvaiſe humeur ne les fait pas répentir de leur ſincérité; alors la vérité ne lui échappe pas. Les hommes ne demandent pas mieux que de la dire, quand ils n'y perdent rien; ils ſe plaiſent même à dire des choſes humiliantes à ceux qui les veulent bien ſouffrir: c'eſt un moment de ſupériorité pour eux, &

ils ne manquent pas de le ſaiſir. Mes amis par un motif plus noble m'honorent de cette liberté, ils ne me ménagent point les expreſſions ; & preſque tout le monde, ou par amitié, ou ſous prétexte d'amitié ; eſt en poſſeſſion de me dire les choſes les plus dures pour l'amour propre. Tout devient Mde Dacier pour moi. C'eſt un ſecours que je me ſuis procuré, pour me mettre en état de mieux faire, c'eſt une adreſſe de l'amour propre qui veut bien devorer de petits affronts, pour ſe préparer des honneurs plus ſolides ; & les eſprits ſupérieurs qui ſont bien ſans cela, feroient encore mieux ſans doute, s'ils ſe ſervoient un peu de mon ſecret.

Je ſçai donc que trois ſortes de gens parlent de mon Iliade ; les uns qui ne l'ont preſque pas lûë, les autres qui l'ont lûë, mais ſans la comparer à celle d'Homere ; & enfin ceux qui ont fait cette comparaiſon du moins en partie.

Ceux qui ne l'ont preſque pas lûë n'en penſent pas bien, & la raiſon en eſt, qu'il y a de quoi s'ennuyer dans les quatre prémiers livres ; ils jugent de tout le reſte ſur la foi de ce prémier ennui, & le déchaînement de certains Sçavans les autoriſant à ne ſe pas défier de leurs dégoûts, ils décident auſſi hautement que ces Sçavans même, qui s'ap-

puyent à leur tour de ces jugemens précipitez & portez ſur leur parole.

Pour ceux qui ont lû mon Poëme, ils ont du goût pour la poëſie, ou ils n'en ont pas. S'ils n'en ont pas, la lecture de l'ouvrage les a fatiguez; les choſes n'y ſont pas ſi intéreſſantes qu'elles puiſſent prévaloir à cette continuité de verſification, dont l'agrément n'eſt pas fait pour eux; ainſi m'imputant le peu de plaiſir qu'ils ont eu, ils concluent, ſans y penſer, que je ne ſuis pas Poëte, de ce qu'ils n'aiment pas la poëſie. Les hommes ſont bien ſujets à ces ſortes de ſyllogiſmes. Ceux qui aiment la poëſie, ont ſenti, j'oſe le dire, un grand nombre de beaux vers dans mon ouvrage; mais parce que la matiére plus pathétique dans les huit derniers livres m'a prêté auſſi plus de force & plus de ſentiment, ils ne m'ont loüé que de cette partie, & ils ſe ſont rangez ſur la prémiere avec le plus grand nombre.

Enfin le peu de Sçavans qui m'ont comparé avec Homere, ou ſont adorateurs déterminez de l'Antiquité, ou ils ſont ſans prévention. Ces adorateurs irritez déja de la hardieſſe de mon diſcours, ont regardé le Poëme avec indignation. Autant de retranchemens que j'ai oſé faire, autant de preuves, ſelon eux, de mauvais goût: autant

de changemens, autant d'abſurditez ; preſque tous mes vers pitoyables, parce qu'il n'y en a guéres où je ſuive ſervilement l'original. Les Sçavans ſans prévention en ont jugé bien differemment ; mes retranchemens leur ayant paru raiſonnables, & mes corrections heureuſes, ils ont trouvé que je n'en avois pas aſſez fait ; ils m'ont compté pour fautes bien des choſes que j'ai conſervé d'Homere, & quelques-uns ont été juſqu'à condamner abſolument mon choix. Que prétendoit-il faire, diſoient-ils, d'un ouvrage auſſi défectueux, & ne devoit-il pas ſentir qu'Homere perceroit à travers tous les voiles qu'il pourroit lui prêter.

De la difficulté de traduire Homere.

M^de^ D. me trouve téméraire dans un autre ſens, elle croit fermement qu'Homere ne ſçauroit que perdre en françois, & elle juge que loin de prétendre à l'embellir, je n'ai pas dû me flatter de conſerver ſes graces. Elle allegue en preuve de ſa penſée, l'exemple de M. Deſpreaux & de M. Racine, qui eſſayerent tous deux de traduire Homete, & qui abandonnerent l'entrepriſe dès les prémiers efforts. On veut nous faire entendre par là *qu'il eſt plus difficile de dérober*

un vers à Homere que d'arracher à Hercule ſa maſſuë. Pour moi je crois que cet eſſai malheureux de nos deux plus grands Poëtes, prouve plus contre Homere que la critique la plus raiſonnée.

Nieroit-on que M. Deſpreaux & M. Racine ne ſçûſſent exprimer en beaux vers un ſens raiſonnable ? Ils en ont tant exprimé & avec une élégance ſi continuë, que ce ſoupçon ne ſçauroit naître dans l'eſprit de perſonne. D'où venoit donc la difficulté qu'ils éprouverent ? c'eſt que d'un côté voulant rendre Homere à peu près tel qu'il eſt, & de l'autre voulant être agréables, & ſoûtenir leur réputation, ils ſentirent bien-tôt dans l'éxécution, l'incompatibilité du deſſein. La groſſiéreté du procédé d'Agamemnon à l'égard de Chryſés ſuffiſoit pour les arrêter d'abord. Le vouloient-ils adoucir, ce n'étoit plus Homere. Le laiſſoient-ils dans la ſimplicité des tems héroïques ; ils prêtoient aux Deſmarets des armes contre eux-mêmes : il n'y avoit pas moyen d'être Racine ou Deſpreaux, & Homere en même-temps. L'illuſion de l'harmonie Grecque miſe à part, il ne reſtoit plus qu'un ſens groſſier ; & c'eſt ce ſens groſſier qu'il étoit plus difficile d'embellir que d'arracher la maſſuë d'Hercule.

S'ils s'étoient contenté de traduire Homere,

re, comme l'ont fait autrefois Salel & Salomon, qui l'ont rendu ſi fidellement qu'on croit lire des Poëmes burleſques en liſant leur traduction, ils n'auroient pas été ſi embarraſſez ; mais ils vouloient transformer des choſes déraiſonnables & choquantes en beautez judicieuſes, de maniere pourtant que ce fuſſent les mêmes choſes : deſſein contradictoire & d'une éxécution impoſſible.

Tout ſens raiſonnable, dans quelque langue qu'il ait été conçû d'abord, peut-être tranſporté heureuſement dans la nôtre, & M. Racine & M. Deſpreaux l'ont bien fait voir eux-mêmes dans ce qu'ils ont imité des Grecs & des Latins. Nos expreſſions françoiſes par elles-mêmes ne jettent point de faux ſur une penſée vraye, elles n'en aviliſſent pas une grande, elles n'en terniſſent pas une gracieuſe ; mais auſſi elles ne ſçauroient mettre ni vérité, ni grandeur, ni grace, où il n'y en a pas, qu'en ſubſtituant des circonſtances qui changent abſolument le fond des choſes.

Suppoſons un moment que l'Iphigénie de M. Racine fût originairement Grecque ; que la conduite & les diſcours y fuſſent préciſément les mêmes que dans la piéce que nous avons ; M. Racine auroit-il ſenti l'impoſſibilité de la rendre ? & s'il avoit donné com-

me traduction la Tragédie dont il eſt l'inventeur, nous aviſerions-nous de penſer qu'il eût rien fait perdre à ſon original ? Qu'on voye au contraire les endroits mêmes qu'il a imitez d'Euripide ; on n'y trouvera pas une penſée ſupprimée par égard à l'impuiſſance de nôtre langue ; ce ſera toûjours la groſſiéreté du ſens ou le défaut de convenance qui auront éxigé la ſuppreſſion ; on y verra les choſes corrigées ou embellies par de nouveaux tours, par des accroiſſemens de penſées, & quelquefois par la ſeule place où ils les employent ; & ces imitations dont on fait tant d'honneur aux Anciens, tourneroient ſouvent à leur honte, ſi l'on examinoit bien ce que les imitateurs ont conſervé d'eux, & ce qu'ils leur prêtent.

Ainſi je ne doute pas que ſi M. Racine & M. Deſpreaux euſſent voulu prendre à l'égard d'Homere, les mêmes libertez que j'ai priſes, ils n'euſſent beaucoup mieux fait que je n'ai pû faire ; mais en ne les voulant pas prendre, tout leur génie n'auroit été qu'à dire en vers plus harmonieux, que les miens, des choſes déraiſonnables & mal arrangées, que toute l'harmonie du monde ne ſauvera jamais.

Je l'avouë, c'eſt de cette difficulté de rendre Homere, que je me faiſois un mérite ;

& j'eſpérois que les Poëtes s'en feroient un plaiſir ; mais il y en a peu d'aſſez généreux pour établir eux-mêmes la réputation d'un ouvrage qu'ils n'ont pas fait ; car je ne veux pas parler de ceux qui ſe hâtent de le décrier contre leur conſcience : la plûpart attendent comment le public le prendra : ils laiſſent parler ceux qui ne ſe connoiſſent guéres en Poëſie ; & s'il arrive que ces juges incompetens condamnent l'ouvrage, ils ſe joignent à eux, par égard, diſent-ils, pour le public ; au lieu que s'ils avoient d'abord le courage de réléver les beautez qu'ils ſentent, & d'excuſer certaines fautes par l'impoſſibilité de les éviter, dont ils ont l'expérience, ce public qui les entraîne à ce qu'ils diſent, ſeroit peut-être entraîné par eux ; & ils donneroient le ton à ceux dont ils le prennent lâchement.

Voilà les divers jugemens qu'on a porté de mon Iliade : Il faut examiner à préſent en quoi ils ſont raiſonnables ; car comme je ne prends point le mal qu'on en a dit pour une autorité ſuffiſante qui la condamne, je ne donne pas non plus les témoignages favorables qu'on lui a rendus ; comme des preuves de ſa bonté. Il faut que chaque lecteur en juge par lui-même, & qu'il cherche avec moi les raiſons de la cenſure des

uns, & de l'approbation des autres.

Je diſtingue donc dans mon Poëme le fonds des choſes & la verſification, & j'éxamine de bonne foi ce qu'il y a de bon & de défectueux dans les deux genres.

Du fonds des choſes.

On a vû que mon deſſein dans les quatre prémiers Livres étoit de ſuivre de près Homere ; & ne croyant pas alors qu'on dût mettre le fonds des choſes ſur mon compte, je ne ſongeois qu'à les dire le plus noblement qu'il m'étoit poſſible ; à remedier au plus choquant par de légeres circonſtances : en un mot, je ne cherchois que des graces adroites, qui en embelliſſant mon original, lui laiſſaſſent pourtant ſa reſſemblance. Dans les huit derniers livres, mon deſſein devint bien différent, je n'adoptai preſque plus que les choſes qui me plaiſoient en elles-mêmes ; je changeai, j'inventai ſans ſcrupule toutes les fois que je crus ne pouvoir réüſſir autrement ; & enfin je ſongeai à imaginer des beautez de nôtre goût, au lieu que juſques-là je n'avois travaillé qu'à pallier certains défauts qui n'en étoient pas, ſi l'on veut, du temps d'Homere, mais qui du moins le ſont devenus pour nôtre ſiécle.

Cette diverſité de deſſeins met déja dans l'ouvrage une eſpéce de difformité, & d'autant plus nuiſible au ſuccès, qu'il commence par des choſes que j'ai cenſurées moi-même, & auſquelles, pour ainſi dire, j'ai averti de s'ennuyer. Le procédé brutal d'Agamemnon à l'égard de Chryſés, la querelle groſſiére d'Agamemnon & d'Achille; les pleurs puériles de ce Héros, & ſes plaintes d'enfant à ſa bonne mere, ce Jupiter enchaîné par les Dieux, & qui ne doit ſon ſalut qu'à un Géant, la feinte abſurde d'Agamemnon pour éprouver ſon armée, l'épiſode comique & ridicule de Therſite, tout cela rend l'entrée de mon Poëme rébutante pour le bon ſens, & quoique je ſente de l'art dans les adouciſſemens fréquens que j'y ai mis, je vois bien qu'il y doit être preſque en pure perte, parce que le fonds trop vicieux y domine toûjours, & que l'impreſſion frapante du fonds des choſes l'emporte ſur les petites beautez du détail.

Il faut encore juſtifier Homere, & ne le pas confondre tout-à-fait dans mon tort. Généralement parlant, il ne pouvoit travailler que d'après les idées reçûës, il ne pouvoit peindre que ce qu'il voyoit. Ses Dieux, tout mépriſables qu'ils ſont, ſont pourtant ceux qu'on adoroit: ſes Héros tout

groſſiers qu'ils paroiſſent, étoient pourtant les Héros de ce temps-là ; la force du corps paſſoit pour le plus grand mérite ; & Homere en parle preſque toûjours avec plus d'admiration que de la vertu. Il peſe, pour ainſi dire, ſes grands hommes au poids des fardeaux qu'ils enlevoient ; & pour imprimer du reſpect à ſes contemporains pour les perſonnages de ſon Poëme, il dit plus d'une fois que pluſieurs hommes de ſon temps, ſoûtiendroient à peine, ce qu'un ſeul des autres lançoit aiſément. Il n'étoit point bleſſé des injures brutales qu'il met dans la bouche de ſes Héros, parce que de la part de ces hommes robuſtes & reſpectez par leur vigueur, ces injures n'avoient alors qu'un air noble de ſupériorité, au lieu que nous y attachons à l'heure qu'il eſt l'idée d'une baſſeſſe brutale.

Le plus grand vice d'Homere dans le fonds des choſes, eſt donc d'être né dans un ſiécle groſſier. Il a fait à peu près comme un payſan, qui doüé naturellement de l'organe le plus poëtique, ne ſeroit jamais ſorti de ſon village. Cet homme pourroit faire un Poëme où le génie perceroit à travers le défaut de ſa matiére ; mais que ſeroit-ce que ces Héros ? des ruſtres fiers & vigoureux qui feroient trembler les autres, en un mot, des

Ajax & des Achilles ? La difference des temps fait le même effet que celle des lieux : la Grece entiére du temps d'Homere n'étoit qu'un village en comparaiſon de la ſocieté perfectionnée depuis lui. Il a peint ce qu'il voyoit, c'eſt tout ce qu'il pouvoit faire ; mais ce qu'il a peint eſt devenu choquant, non pas ſeulement par caprice & par une révolution d'idées arbitraires, mais par une connoiſſance réelle de ce qui fait la véritable dignité de l'homme.

De la Poëſie.

Eclairciſſons un peu, s'il eſt poſſible, les idées qu'on doit avoir de la Poëſie. La plûpart des gens n'en ont que des idées confuſes, & leur principe n'étant pas ſtable, ils n'en raiſonnent que d'une maniere chancelante. On dit communément que la Poëſie n'eſt qu'une imitation de la nature ; mais cette définition vague n'éclaircit rien ; & il faut ſçavoir préciſément quel ſens on y attache, au mot de nature & à celui d'imitation.

Entend-on par nature, tout ce qui exiſte, tous les objets, tous les caractéres particuliers des hommes, & leur diverſe maniere de penſer : ſi on l'entendoit ainſi, & que toute

Poëſie fût bonne dès qu'elle imite un objet réel, on ſeroit autoriſé par-là à peindre les objets les plus rebutans, les caracteres les plus froids & les plus bizarres. Phœnix dans ſon diſcours à Achille, auroît pû ne s'en pas tenir au vin que ce Héros rejettoit ſur lui dans ſon enfance; il auroit pû s'étendre à mille autres détails plus choquans, dont je crains même de donner l'idée, tant je ſens que toute nature n'eſt pas bonne à peindre. Homere auroit pû choiſir des perſonnages encore plus groſſiers & plus fous que ceux de ſon Poëme; car il y en avoit ſans doute de ſon temps. Qui dira que ce ſeroit-là de bonne Poëſie, & qu'on auroit tort de ne s'y pas plaire? il faut donc entendre par le mot de nature, une nature choiſie, c'eſt-à-dire, des caracteres dignes d'attention, & des objets qui puiſſent faire des impreſſions agréables; mais qu'on ne reſtraigne pas ce mot d'agréable à quelque choſe de riant: il y a des agrémens de toute eſpéce, il y en a de curioſité, de triſteſſe, d'horreur même.

Or ſi la Poëſie conſiſte dans l'imitation d'une nature choiſie, il s'enſuit que celui qui la choiſit le mieux, en l'imitant d'ailleurs auſſi-bien que les autres, eſt le plus grand Poëte de ſon temps: il s'enſuit auſſi qu'à meſure que le monde s'embellit par les arts,

& qu'il ſe perfectionne par la morale, la matiere poëtique en devient plus belle, & qu'à diſpoſitions égales, les Poëtes doivent être meilleurs.

Je demande encore ce qu'on entend par le mot d'imitation ; eſt-ce une reſſemblance entiere & ſcrupuleuſe de l'objet particulier qu'on peint ? Si on l'entendoit ainſi, on retomberoit dans les inconvéniens que j'ai déja marquez. On ſeroit autoriſé à mettre, comme Homere, des choſes inſenſées dans la bouche des ſages, & à faire commettre des lâchetez aux braves, parce qu'il n'y a ni ſage, ni brave à qui cela ne puiſſe arriver. Il faut donc entendre par imitation, une imitation adroite, c'eſt-à-dire, l'art de ne prendre des choſes que ce qui en eſt propre à produire l'effet qu'on ſe propoſe. Car il ne faut jamais ſéparer dans le Poëte, ſon imitation de ſon deſſein. C'eſt ce deſſein, qui, pour ainſi dire, donne la loi à l'imitation ; c'eſt lui qui lui preſcrit ſes véritables bornes, & qui la rend bonne ou mauvaiſe, ſelon qu'elle le ſert, ou qu'elle le dément.

Un Hiſtorien, par exemple, peint les hommes en particulier, pour les faire connoître tels qu'ils ſont. Il a raiſon d'allier dans la même perſonne les grandes qualitez & les

grands défauts, d'y faire voir cette alternative de vices & de vertus, qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes : ſon imitation eſt excellente, parce qu'elle eſt conforme à ſon deſſein ; mais ſi un Poëte peint la même perſonne dans le deſſein de la faire admirer, & qu'il ne ſupprime pas ce qui nuiroit à l'admiration qu'il veut exciter : ſon imitation eſt mauvaiſe, parce qu'elle contredit ſes vûës.

Si je peins un lion, ſans autre deſſein que de le peindre, je puis employer avec ſuccès, tout ce qui le caractériſe ; mais, ſi je ne le peins qu'en le comparant à un Héros dans certaines circonſtances, je ſuis obligé alors de n'en dire que ce qui convient à l'action de mon Héros, & ſi je m'emporte au-delà, le vrai, le noble même ne laiſſera pas d'être une faute, & mon imitation, ſans pecher contre la vérité, pechera contre mon deſſein, ce qui ſuffit pour la rendre vicieuſe.

Le Poëme, la Tragédie, la Comédie ; l'Ode, la Satyre, la Paſtorale ; tout cela imite la nature, mais dans des vûës différentes, & ſouvent, ce qui eſt une bonne imitation dans l'un de ces genres, en ſeroit une fort mauvaiſe dans l'autre.

Il faut encore remarquer qu'il y a dans un ouvrage le deſſein général, & le deſſein par-

ticulier de chaque partie. Il faut donc juger de l'imitation générale par le deſſein général, & des imitations particulieres, par les deſſeins particuliers. On ne ſçauroit ſe tromper en étendant cette régle juſqu'aux plus petites circonſtances.

Je croirois donc qu'il faudroit définir la Poëſie, l'art qui par le diſcours en vers, imite la nature avec choix & avec un deſſein ſenſible de donner certaines idées, ou d'exciter certains ſentimens. Par le diſcours, je diſtingue la Poëſie de la peinture & de quelques autres arts; par le diſcours en vers, je la diſtingue de l'éloquence qui imite auſſi la nature; par le choix, je détermine ſon agrément; & par le deſſein je détermine ſa juſteſſe.

Selon cette idée, j'oſe dire en général, qu'il manque à la Poëſie d'Homere d'être l'imitation d'une belle nature, & que lui-même eſt perſonnellement défectueux; en ce qu'il manque ſouvent de deſſein, ou que du moins il ne peint pas les objets d'une maniere conforme au deſſein qu'il paroît avoir. Je vais m'éxaminer moi-même ſelon cette idée, & je commence par le fonds des choſes.

De ma maniere d'imiter Homere dans les quatre prémiers Livres.

Pour ne pas entrer ici dans un détail ennuyeux, je ne choiſirai que quelques exemples que j'étendrai un peu, afin de donner par là l'idée la plus exacte qu'il me ſera poſſible des fautes d'Homere & des miennes. Peut-être ſerai-je un peu plus ſévere pour Homere que pour moi, quoique ce ne ſoit pas mon deſſein ; l'amour propre entend bien ſes interêts ; c'eſt au lecteur à y prendre garde, & je m'en fie bien à lui.

Diſcours d'Agamemnon.

Dans le ſecond Livre de l'Iliade, Agamemnon reçoit par un Songe, un ordre exprès de Jupiter d'armer ſes troupes, & d'attaquer Troye que les Dieux lui livrent. Il aſſemble auſſi-tôt les Chefs, qu'il inſtruit du ſonge, & qui le prennent pour un bon garant de la victoire : il conçoit en même temps le deſſein d'éprouver ſon armée, en lui propoſant la fuite ; les Chefs lui applaudiſſent ; & voici en conſéquence le diſcours qu'il tient à ſes troupes.

Mes amis, Héros de la Grece, diſciples du

Dieu Mars, Jupiter m'afflige d'une maniere bien cruelle. Cet impitoyable Dieu qui m'avoit promis, qui m'avoit aſſuré par un ſigne infaillible que je retournerois dans ma patrie, après avoir ſaccagé la ſuperbe Ilion, me trompe aujourd'hui ; il me commande de retourner honteuſement à Argos, après que j'ay perdu ici une grande partie de mes troupes. Telle eſt donc la volonté du puiſſant Jupiter, qui a renverſé tant de fortereſſes, & qui en renverſera encore tant d'autres ; car ſon pouvoir eſt infini. Quelle honte pour nous parmi les races futures, qu'une armée de Grecs, une armée ſi nombreuſe & ſi belliqueuſe, ait fait ſi long-temps inutilement la guerre, contre des ennemis ſi inégaux en nombre, & qu'après tant d'années, la fin paroiſſe auſſi éloignée que le prémier jour. Car ſi les Grecs & les Troyens conſentoient à une tréve confirmée par des ſacrifices, & que nous vouluſſions faire un denombrement général des uns & des autres, que les Troyens ſe miſſent d'un côté, que de l'autre, nous nous rangeaſſions par dixaines, & que nous priſſions par dixaine, un Troyen pour nous verſer du vin, nous aurions encore pluſieurs dixaines qui manqueroient d'échanſon ; tant il eſt vrai que les Grecs ſurpaſſent les Troyens en nombre. Mais ces derniers ont des troupes de pluſieurs

villes qui leur ont envoyé du ſecours ; & c'eſt ce qui renverſe tous mes deſſeins, & qui m'empêche de ſaccager Troye. Neuf années du grand Jupiter ſe ſont écoulées ; le bois de nos vaiſſeaux eſt corrompu, leurs cordages uſez, nos femmes & nos jeunes enfans nous attendent dans nos maiſons ; & ici nous nous conſumons après une entrepriſe que nous avons faite avec tant d'éclat, & qui ne peut être terminée. Mais allons, faiſons ce que je vais vous dire, obéïſſons tous, fuyons ſur nos vaiſſeaux, regagnons nôtre chere patrie ; car n'eſpérons pas deſormais de nous rendre maîtres d'Ilion.

Il y a là deux ſortes de fautes, l'imprudence du deſſein d'Agamemnon, & en lui paſſant ſon deſſein, les imprudences de ſon diſcours même. A l'égard du deſſein, je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus abſurde. Cet Agamemnon qu'on nous a donné pour le plus ſage des hommes dans la conduite d'une armée ; cet Agamemnon aſſuré poſitivement de la victoire par un ſonge envoyé de Jupiter, au lieu de faire valoir cet ordre aux ſoldats, comme aux Chefs, s'aviſe de propoſer la fuite à ſon armée : & dans quel tems encore ? dans le tems qu'elle vient de perdre Achille ſa plus grande force, & qu'elle doit être découragée par cette perte.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'Homere ne dégrade pas ſeulement Agamemnon par cette imprudence, il n'avilit pas moins tous les Chefs qui l'approuvent. Ce Neſtor, cet Ulyſſe, ce Diomede, qui ſçavent réléver ſi durement les fautes de leur Général, quand ils les apperçoivent : les voilà tout à coup devenu ſtupides. Ils n'ont pas le moindre ſcrupule ſur le deſſein imprudent d'Agamemnon, & ils trouvent plus raiſonnable d'abattre d'abord le courage des ſoldats, afin de le réléver enſuite à grand coups de ſceptre, que de leur enfler le cœur par l'ordre & la promeſſe de Jupiter, qui devoient leur tenir lieu d'Achille.

J'ai conſervé cette faute d'Homere, toute frapante qu'elle m'a paruë, & elle eſt devenuë la mienne ; mais alors je ne me propoſois preſque que de traduire, & je ne m'étois pas encore enhardi aux libertez néceſſaires pour être agréable. J'aurois pû changer ce ſecond livre d'une maniere judicieuſe, en ſupprimant la feinte d'Agamemnon, & en faiſant que tandis qu'il expoſe aux Chefs le ſonge qu'il a reçû, Therſite ſoulevât l'armée qu'Ulyſſe & les autres Chefs euſſent ramenée, en lui faiſant valoir l'ordre de Jupiter. Peut-être le ferai-je quelque jour : je commence toûjours à reparer ma faute en l'avoüant.

A l'égard des imprudences du diſcours même d'Agamemnon, en ſuppoſant ſon deſſein raiſonnable ; il n'eſt pas difficile de faire ſentir qu'il employe en effet les véritables circonſtances propres à perſuader la fuite à ſes ſoldats, quoiqu'il ait un deſſein tout contraire. *Jupiter*, dit-il, *l'afflige d'une maniere bien cruelle : ce Dieu impitoyable lui avoit promis la priſe de Troye ; mais il le trompe aujourd'hui, & il lui commande de s'en retourner à Argos.* Y a-t-il rien de plus poſitif que cet ordre, & en faut-il davantage à des ſoldats fatiguez pour prendre leur parti ? En vain M^de^ D. fait-elle valoir comme une adreſſe d'Agamemnon la promeſſe que Jupiter lui avoit faite : en vain ajoûte-t-elle dans ſa traduction, *par un ſigne infaillible*, qui n'eſt pas dans Homere ; car elle lui fait bien de ces petits préſens ſans les lui reprocher : que ſert tout cela ? puiſqu'enfin Jupiter commande d'abandonner le ſiége. L'ordre n'eſt-il pas auſſi poſitif que la promeſſe ? & la religion ne demandoit-elle pas également & la confiance pour l'une & l'obéiſſance pour l'autre ? devoirs contradictoires en cette occaſion, ce qui eſt une nouvelle faute d'Homere. Jupiter peut-il tromper ? demande M^de^ D. Oüi, ſans doute, il peut tromper, & il eſt étonnant qu'on le

demande dans le temps même qu'il trompe effectivement, & que par un Songe impoſteur, il ſe joüe de la crédulité du pauvre Agamemnon. Il auroit donc fallu ſupprimer ce faux ordre de Jupiter, & ne pas autoriſer d'un ſi bon prétexte le découragement des ſoldats.

En ſecond lieu, Agamemnon dit qu'après tant d'années, l'entrepriſe n'étoit pas plus avancée que le premier jour : nouvelle raiſon pour ſe décourager. Il auroit fallu dire tout le contraire, & faire ſentir qu'il étoit d'autant plus honteux d'abandonner l'entrepriſe, qu'on étoit ſur le point de l'achever.

En troiſiéme lieu, Agamemnon après avoir relévé la ſupériorité des Grecs ſur les Troyens par ce calcul de Grecs rangez par dixaines, qui prendroient un Troyen pour échanſon, perd tout le fruit de ce beau calcul, en ajoûtant que *les Troyens ont reçû de grands ſecours de pluſieurs villes, & que c'eſt ce qui renverſe ſes deſſeins.* Il falloit envelopper les aſſiégez & leur ſecours, ſous la même idée du petit nombre ; en un mot, diminuer l'image des obſtacles en les expoſant.

Enfin Agamemnon finit mal adroitement, en interdiſant tout eſpoir à ſes troupes, & en ramenant l'ordre de Jupiter, qui eſt le point déciſif ; au lieu que dans ſon deſſein,

il falloit ménager pour la fin, quelque tour adroit qui piquât d'honneur ſes ſoldats dans le tems même qu'il leur propoſe une fuite honteuſe.

Voilà bien des fautes dans un diſcours peu étendu ? & l'on ne dira pas que ce ſont là des fautes arbitraires. Il eſt indiſpenſable en tout tems & en tout Pays de raiſouner juſte & conſequemment de ſon deſſein.

Il me paroît d'abord que dans mon imitation, j'ay corrigé un peu cet ordre poſitif de Jupiter ; aujourd'hui il me commande. . . . je ne le donne que comme un avis du Ciel, qui s'explique par l'état des affaires & par les obſtacles. C'eſt de ces obſtacles que je dis :

Enfin voilà pour nous l'ordre de Jupiter..

de ſorte que les ſoldats ne croyant pas les conjonctures auſſi décourageantes qu'Agamemnon le dit, ils pouvoient trouver dans leur valeur, un ordre de Jupiter auſſi intelligible & auſſi déterminant que l'autre.

Il me paroît encore qu'en évitant ce calcul ſi ſtoidement exact des Grecs & des Troyens, j'ai plus peſé qu'Homere, ſur les circonſtanées propres à ranimer les ſoldats..

Nous nous étions flattez que les tréſors de Troye.

Pour prix de nos travaux deviendroient nôtre proye.

Voilà l'intérêt, ce prémier mobile de la valeur des troupes.

Jupiter nous condamne à la honte éternelle
De n'avoir pû vanger une juſte querelle.

Outre la honte, voilà la juſtice ſi propre à encourager encore, parce qu'elle fait compter ſur la protection des Dieux.

Ces Vaiſſeaux triomphants qu'Argos nous vit monter,
A peine ſuffiroient à nous y reporter.

Voilà l'éclat de l'entrepriſe & le péril de la retraite ; deux raiſons, qui jointes enſemble, ſe prêtent mutuellement de la force, & qui forment, pour ainſi dire, un double engagement de conſtance.

Nos peres, nos enfans, nos femmes nous attendent.
Allons, quoique vaincus, nous eſſuyerons leurs pleurs,

Ils s'étoient bien flattez de nous revoir vainqueurs.

Cette ſeule circonſtance pouvoit rendre aux ſoldats, l'idée du retour inſupportable ; comment ſoûtenir la vûë d'une famille qui les attendoit couverts de gloire, & qui les verra deshonorez.

Malgré tous ces adouciſſemens, le diſcours eſt encore vicieux, parce que j'y fais trop valoir les ſecours des Troyens, & que j'y mêle trop auſſi la volonté des Dieux. Il falloit donner un tour plus adroit aux raiſons, & même en inventer d'autres : ce que je conſerve d'Homere l'emporte ſur ce que j'y change ; je ne m'en plains pas ; & j'ai bien mérité, pour n'avoir pas eu la hardieſſe de tout corriger, qu'on ne me tînt pas compte de mon art même à diminuer certains défauts.

Encore deux exemples de cet art perdu. Après que Calchas a révélé aux Grecs le ſujet du courroux d'Apollon, Agamemnon ſe leve plein de fureur, & dit à ce Calchas ſi reſpectable dans l'armée.

Devin qui ne prédis que des malheurs, tu ne m'as jamais rien dit d'agréable ; tu ne te plais qu'à prophétiſer des maux, & jamais

on n'a vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole. Préſentement tu viens ici débiter aux Grecs tes prétendus oracles d'Apollon, que les malheurs que ce Dieu leur a envoyez viennent de ce que je n'ai pas voulu recevoir les grands préſens qu'on m'offroit pour la rançon de Chryſeis : en effet j'aimerois beaucoup mieux la garder : & je la préfere même à la Reine Clytemneſtre ma femme, auſſi ne lui eſt-elle inférieure, ni en beauté, ni en eſprit, ni en adreſſe pour les beaux ouvrages. Cependant je veux bien la rendre, ſi c'eſt l'interêt des Grecs ; car qui doute que je n'aime beaucoup mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte.

Qu'eſt-ce d'abord que cette injure groſſiére ? *on n'a jamais vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole.* Ou ce Calchas le plus éclairé des Devins, ce favori diſtingué d'Apollon, eſt bien avili par cette injure, ſi elle eſt fondée ſur la vérité ; ou ſi elle eſt ſans fondement, Agamemnon lui-même n'eſt qu'un menteur brutal, indigne de la confiance des Grecs & de la protection des Dieux qui l'ont mis à leur tête.

Qu'eſt-ce encore que ce ſentiment effronté ? *En effet, j'aimerois beaucoup mieux la garder, & je la préfere même à la Reine Clytemneſtre ma femme.* Un Roi, à la face

de tout ſon peuple, peut-il ainſi faire parade de ſon vice, en appuyant ſur les circonſtances qui le rendent encore plus ſenſible ? *à la Reine ma femme.* Et pourquoi cette belle préférence ? parce que Chryſeis eſt auſſi belle, qu'elle a autant d'eſprit, & qu'elle travaille auſſi-bien que Clytemneſtre. M^de^ D. ſoûtient pourtant que ce Roi n'eſt pas fadement amoureux : elle a raiſon, il l'eſt impudemment. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'après une paſſion auſſi déclarée, elle trouve indécente la douleur que je donne à Agamemnon quand il renvoye ſa captive ſur un de ſes vaiſſeaux.

Y remet à regret l'aimable Chryſéide,
Et nomme, en ſoûpirant, Ulyſſe pour ſon guide.

Ces regrets & ces ſoûpirs ſont de trop, dit M^de^ D. *M. de la Motte, qui apparemment a le cœur ſenſible, & qui eſt accoûtumé à nos Opera & à nos Romans, les a mis par goût; mais Homere s'eſt bien gardé de ravaler ainſi Agamemnon, en le faiſant ſi fadement amoureux.*

Remarquez, je vous prie, le raiſonnement de M^de^ D. Homere n'a point avili Agamemnon en lui faiſant préférer haute-

ment ſon eſclave à ſa femme, il l'auroit avili, s'il l'avoit fait ſoûpirer quand il ſe fait l'effort de la rendre. Ne point rougir d'une paſſion injuſte, c'eſt un amour grand, héroïque & digne des prémiers âges : ſoûpirer quand on en triomphe, c'eſt un amour fade, & digne tout au plus de nos Opera & de nos Romans.

A l'égard du dernier ſentiment d'Agamemnon : *qui doute que je n'aime mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte* : outre que ce tour *qui doute*, eſt une des libéralitez de M^de^ D. pour Homere, qui dit ſimplement, *j'aime mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte*. Il me paroît toûjours que ce ſentiment eſt trop froid, & que ce n'eſt pas aſſez en cette occaſion d'une préférence ſi peu animée. Des ſoldats frappez de la perte, & qui périſſent à milliers, ſont-ils bien conſolez d'entendre dire, qu'on aimeroit mieux qu'ils ne périſſent pas. Eſt-ce là le diſcours d'un Général qui doit être le pere de ſes troupes.

Voyons à préſent comment j'ai rendu ce diſcours.

Juſqu'à quand, malheureux, dans tes triſtes fureurs

Feras-tu tes plaiſirs, d'annoncer nos malheurs ?
Des volontez des Dieux incommode Miniſtre,
Ta voix nous eſt toûjours d'un préſage ſiniſtre.
Tu dis que pour Chryſés mes injuſtes dédains
Ont armé d'Apollon les redoutables mains.
Le Ciel, par tant de morts, demande Chryſéide,
D'un partage ſi doux veux-tu priver Atride?
Car enfin à tes yeux, je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma captive ont fondé mes refus:
Je l'aime, & de ce bien mon ame trop jalouſe,
Déja ſe partageoit entr'elle & mon épouſe.
Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour,
Le ſalut de la Grece eſt mon prémier amour.

Juſqu'à quand, malheureux, eſt une expreſſion un peu trop dure; le ſtile d'Homere me gagnoit ſans que j'y priſſe garde, mais à cela

cela près, il me ſemble que j'ai corrigé Homere en pluſieurs choſes. Outre que je ſupprime cette injure, *on n'a jamais vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole* : je tempere de beaucoup dans Agamemnon la préférence ſolemnelle de ſon eſclave à ſon épouſe. Il avouë ſa paſſion comme une foibleſſe.

Je l'aime, & de ce bien mon ame trop jalouſe,
Déja ſe partageoit entr'elle & mon épouſe.

Il ne juſtifie point ce goût par de mauvaiſes raiſons ; il ſent l'excès coupable où il étoit déja parvenu, & enfin il prend le parti de le vaincre par un interêt plus grand & ſeul digne d'un Roi.

Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour ;
Le ſalut de la Grece eſt mon prémier amour.

Ce dernier vers eſt un ſentiment héroïque & animé. Ce n'eſt pas ſeulement une froide préférence du ſalut de la Grece à ſa perte : c'eſt la paſſion dominante d'Agamemnon :

& ſi tout le diſcours étoit auſſi raiſonnable, je m'en applaudirois moi-même avec confiance. Mais malgré mes précautions, il y reſte encore de la dureté & de l'indécence : on a raiſon d'en être bleſſé ; & mes fidélitez pour Homere en ces occaſions, ſont autant d'infidélitez que je fais au bon ſens. Je reſſemble en cela à ce même Agamemnon que je peins, qui ſe partageoit entre ſon eſclave & ſon épouſe. Je me partage entre Homere & la raiſon, au lieu que j'aurois dû, ſans héſiter, ſacrifier toûjours l'un à l'autre.

Diſcours de Neſtor.

Après la querelle groſſiére de deux Rois, qui fourniroit une infinité de pareilles remarques ; après qu'Achille, par les conſeils de Minerve, s'eſt ſoulagé le cœur par des injures atroces.

Neſtor ſe leva, il étoit Roi de Pilos, & le plus éloquent de ſon ſiécle ; toutes les paroles qui ſortoient de ſa bouche étoient plus douces que le miel. Il avoit déja vû paſſer deux âges d'hommes, & il regnoit ſur la troiſiéme génération. Il parla en ces termes, qui faiſoient connoître ſa grande prudence.

O quelle douleur pour la Grece, & quelle joye pour Priam, pour ſes enfans, & pour les

Troyens, s'ils viennent à apprendre les diſſentions de deux hommes, qui ſont au deſſus de tous les autres Grecs par le courage & par la prudence ! mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui ne mépriſoient pas mes conſeils. Non, je n'ai jamais vû, & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que Pirrithous, Drias, Cenée, Exadius, Polipheme égal aux Dieux, Théſée fils d'Egée, ſemblable aux immortels. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portez : mais s'ils étoient vaillans, ils combattoient auſſi contre des ennemis très-vaillans, contre des Centaures des montagnes dont la défaite leur a acquis un renom immortel. C'eſt avec ces gens-là que j'ai vêcu à ma prémiere ſortie de Pilos, loin du Peloponeſe ma patrie. Je tâchois de les égaler ſelon mes forces ; & parmi tous les hommes qui ſont aujourd'hui, il n'y en a pas un qui eût oſé leur rien diſputer. Cependant ; quoique je fuſſe jeune, ces grands hommes écoutoient mes conſeils. Suivez leur exemple, car c'eſt le meilleur parti. Vous Agamemnon, quoique le plus puiſſant, n'enlevez point à Achille la fille que les Grecs lui ont donnée, & vous fils de Pelée, ne vous attaquez point au Roi ; car de tous les Rois qui ont porté le

ſceptre, & que Jupiter a élevé à cette gloire, il n'y en a jamais eu de plus grand que lui. Si vous avez plus de valeur, & ſi vous êtes fils d'une Déeſſe, il eſt plus puiſſant, parce qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée, appaiſez vôtre colere, & je vais prier Achille de ſurmonter la ſienne; car il eſt le plus ferme rempart des Grecs dans les ſanglans combats.

Ce diſcours de Neſtor eſt-il, comme le dit Homere, une grande marque de ſa prudence? Voyons ſi ce miel qui coule de ſa bouche eſt auſſi doux & auſſi fort qu'on le prétend; car la douceur du miel, dit là-deſſus M^de^ D. eſt une douceur fortifiante, & comme elle le remarque ſur le témoignage exprès d'Hypocrate, le miel eſt plus fort que le vin même.

Croyez-moi tous deux; car vous êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous. Non, je n'ai jamais vû, & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que les Pirrithous, &c. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portez. Ne ſemble-t-il pas que le bon Neſtor inſulte à ceux qu'il veut calmer. Il les avertit qu'ils ſont très-petits à ſes yeux; il leur ôte même tout eſpoir d'obtenir un jour ſon admiration; & devant qui prend-t-il ce

ton ſi peu convenable à un conciliateur ? devant les deux plus ſuperbes hommes du monde, devant les Grecs qui tenoient à injure qu'on les comparât à leurs peres, comme il arrive à Sténélus dans la ſuite. Comment Achille & Agamemnon pouvoient-ils digérer qu'on les mît ſi fort au-deſſous de quelques hommes qui vivoient quarante ans avant eux ? & comment l'expérience de Neſtor ne lui avoit-elle pas encore appris que toutes comparaiſons ſont odieuſes. Il paroît bien que l'éloquence étoit encore au berceau du tems de ce bon vieillard ; & d'autant plus qu'après s'être évaporé en digreſſions inutiles il s'appeſantit ſur ſes propres loüanges, & qu'enfin il conſeille en maître : *Suivez donc mes conſeils, car c'eſt le meilleur parti?* Mais il péche encore plus dans la concluſion de l'accommodement. Il dit d'Agamemnon qu'il eſt le plus puiſſant, & d'Achille qu'il eſt le plus vaillant. Jamais compenſation ne fut plus déſobligeante. On peut bien dire honnêtement à un homme qu'un autre eſt plus puiſſant que lui ; parce que la puiſſance eſt un avantage extérieur qui ne touche pas au mérite perſonnel ; mais on ne ſçauroit dire ſans injure, & ſur tout à un Roi, qu'un autre eſt plus vaillant que lui ; parce que la valeur eſt un devoir de Héros dont il ſe doit

piquer, & ſur lequel il lui ſeroit honteux de le ceder à quelqu'autre.

On pourroit excuſer Homere, en diſant que par plus vaillant, il n'entend autre choſe que *plus fort*, excuſe inutile pour M^de D. qui dit expreſſément, *ſi vous avez plus de valeur.* Mais s'il ne veut dire que *plus fort*, ce ſeroit-là pour Achille une louange de bien vil prix, & indigne d'un grand homme. Il eſt vrai pourtant que la force du corps étoit un mérite conſiderable du tems d'Homere; c'étoit une qualité abſolument eſſentielle aux Héros. Ne l'étoit pas alors qui vouloit, & c'eſt de cela même que je tire une preuve de la groſſiéreté du ſiécle; c'étoit meſurer les hommes ſur le pied des bêtes feroces: que pouvoit-ce être que la morale d'un temps où l'on n'avoit pas encore compris que l'homme n'eſt grand que par les qualitez de l'ame?

Il faut voir à préſent ſi mon imitation eſt plus raiſonnable: M^dr D. en ſeroit bien étonnée; car elle dit que *Neſtor tout vieil qu'il eſt, a une nobleſſe d'expreſſions & une vivacité que le Poëte François tout jeune qu'il eſt, n'a ni ſentie ni imitée.* Qu'elle me permette de remarquer que cette comparaiſon n'eſt qu'un badinage: elle devoit ſonger que Neſtor eſt Homere même, & que le vieillard qui n'eſt qu'un perſonnage d'imagination, peut avoir

toute la vivacité qu'il a plû au Poëte Grec, qui étoit jeune, de lui donner.

Atride dans ſon cœur frémit de cette audace ;
Quand l'éloquent Neſtor qui les voit s'animer,
Vénérable Orateur, tâche de les calmer :
Lui, qui depuis les jours que la Parque lui file,
A vû naître trois fois un nouveau peuple à Pile,
Et qui Roi du troiſiéme élévé ſous ſes yeux,
Commande à des ſujets dont il vit les ayeux.
Dans quels tranſports, dit-il, faut-il que je vous voye ?
Quel déſeſpoir pour nous ! quel triomphe pour Troye !
Si ce bruit ſe répand, vôtre déſunion
Va, contre vos exploits, raſſurer Ilion.
Laiſſez à la raiſon calmer la violence,
Et reſpectez en moi l'âge & l'expérience.
Craindrez-vous d'imiter, en ſuivant mes conſeils,
Ceux qui doivent ſervir d'exemple à vos pareils ?

Pirrithous, Driante, Exadie & Cenée,
Le divin Polipheme & l'heritier d'Egée ?
Jamais leur bras vengeur s'arma-t-il vainement ?
Quel monſtre dans leurs jours nâquit impunément ?
Loin de Pile, à leur voix, je cherchai les allarmes ;
Je vins à leurs travaux aſſocier mes armes,
Cent fois, j'ai vû près d'eux le péril ſans effroi ;
Une part de leur gloire a réjalli ſur moi.
Ils ont de mes conſeils éprouvé l'aſſiſtance ;
Et depuis, un long âge a meuri ma prudence.
Croyez-en donc Neſtor, ou plûtôt la raiſon;
Elle aſſervit Achille au rang d'Agamemnon:
Mais ſans autoriſer que le puiſſant Atride,
Aille au mépris des Grecs lui ravir Cryſéide;
L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits ;
L'un eſt le fils des Dieux, l'autre eſt le chef des Rois.
Ainſi, tu dois, Atride, en regnant ſur toi-même,

Juſtifier les Grecs de ton pouvoir ſuprême;
Et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
Nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.

N'y a-t-il pas d'abord quelque adreſſe dans ce tour.

Si ce bruit ſe répand, vôtre déſunion
Va, contre vos exploits, raſſurer Ilion.

C'eſt ainſi que Neſtor tâche à gagner le cœur de ceux qu'il conſeille. Il leur rappelle leurs exploits, & les anime à ne les pas rendre inutiles par leur diviſion. Il eſt vrai qu'Homere leur parle auſſi de courage & de prudence; mais je mets les actions à la place des qualitez, ce qui me paroît un peu plus flatteur; car ce ſont toûjours les faits qui loüent le mieux.

Craindrez-vous d'imiter, en ſuivant mes conſeils,
Ceux qui doivent ſervir d'exemple à vos pareils?

Ce tour me paroît bien différent de celui

d'Homere. L'un eſt une inſulte, l'autre eſt un éloge. Il égale Agamemnon & Achille aux anciens Héros, & il anime d'autant plus leur émulation.

Et depuis, un long âge a meuri ma prudence.

Neſtor ne donne là ſa prudence que comme un fruit de la vieilleſſe : ſupériorité qui n'humilie perſonne, parce que chacun peut ſe flatter de l'acquerir à ſon tour ; & ce n'eſt qu'ainſi qu'il eſt honnête ou du moins permis de ſe loüer.

L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits :
L'un eſt le fils des Dieux, l'autre eſt le chef des Rois.

Voilà Agamemnon & Achille élévez tous deux, mais ils ne le ſont point aux dépens l'un de l'autre. L'un a l'avantage de la naiſſance, l'autre celui de la puiſſance ; deux avantages extérieurs qui demandent chacun leur conſidération particuliére. Enfin il y a ſatisfaction pour les deux Héros ; au lieu qu'il n'y en a point, ſi on leur dit comme Homere, que l'un a plus de valeur que l'autre. Cela me paroît ſi évident, que je ne

doute pas que Mde D. même n'en convienne.

Il ſemble cependant qu'elle a pris ſon parti, & qu'elle eſt déterminée comme Neſtor à admirer toûjours les Anciens, & à n'admirer qu'eux : On pourroit dire de cette illuſtre Sçavante, en la comparant à ce ſage vieillard, qu'elle a vû trois générations dans les Lettres, les Grecs, les Latins, & les Auteurs de nos jours ; & qu'elle voudroit regner ſur la troiſiéme, parce qu'elle a vêcu, pour ainſi dire ; avec les deux autres. Elle dit à tout ſon ſiécle dans les CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOÛT : j'ai fréquenté des hommes qui valoient mieux que vous : non je n'ai jamais vû & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages qu'Homere, Ariſtophane, Sophocle, Anacréon, Terence, &c. Voilà les plus grands Poëtes que la terre ait portez ; vous n'êtes que des Pigmées auprès de ces géants. Suivez donc mes leçons, car c'eſt le meilleur parti. Mais j'ai grand peur que ce diſcours n'ait pas plus d'effet que celui de Neſtor, qui tout éloquent qu'il étoit, n'empêcha pas les malheurs des Grecs.

De ma maniere d'imiter Homere dans les huit derniers Livres.

C'eſt dans ces Livres que je donne occa-

ſion aux grandes douleurs de M^le D. Les retranchemens conſidérables & les changemens hardis que j'y fais lui paroiſſent impardonnables. Elle s'écrie que *je mutile impitoyablement Homere ; qu'elle ne peut le voir ſans pitié, ſans indignation, & ſans courir à ſon ſecours.* Le nom de fol orgüeil ne lui ſuffit pas pour qualifier mon crime : elle déclare qu'elle ne ſçauroit lui trouver de nom. *Il étrangle*, dit-elle, avec ſaiſiſſement, *dans un ſeul de ſes livres ſix livres entiers d'Homere ; & quels livres ! il réduit l'un en huit vers, l'autre en ſeize, l'autre en cinquante ; enfin quatre livres admirables, & où tout eſt precieux, en cent vingt-quatre vers ; & quels vers* ! Cela eſt vrai, le calcul eſt exact, & voilà préciſément mon crime. M^de D. en eſt dans une auſſi grande agitation qu'Agamemnon quand il voyoit moiſſonner ſes troupes par Hector, & que *les larmes couloient de ſes yeux comme deux ſources abondantes qui ſe précipitent du haut d'une montagne.* Je ſuis fâché de le voir dans cet état ; & ſi ſa douleur eſt ſincere, je lui en demande pardon, quoique je n'en ſois que la cauſe innocente. Mais je la prie de faire attention pour ſe ſoulager, que je ne me ſuis point engagé à imiter tout Homere, que j'ai prétendu ſeulement choiſir dans l'Iliade, ce qui m'en

m'en paroiſſoit ou plus pathétique, ou plus eſſentiel à l'action ; & qu'ainſi quand ce que j'ai ſupprimé ſeroit beau, il ſuffiroit que ce que j'ai choiſi ne le fût pas moins, pour me mettre à couvert de tout reproche.

Voyons cependant à quoi ſe réduiſent mes retranchemens ; aux répétitions, qui en y comprenant les formules, ne ſont guéres moins de la ſixiéme partie de l'Iliade ; je m'en rapporte à l'éxactitude de M^de^ D. ſi elle veut bien ſe divertir à en faire le calcul : aux harangues des combattans, qui outre le défaut de vrai-ſemblance, rentrent ſouvent encore dans le genre de répétitions : aux deſcriptions anatomiques des bleſſures, qui occupent quelquefois cinq ou ſix pages : à dire ſéchement, ce Héros bleſſa un tel à tel endroit ; l'autre à tel autre : enfin à des épiſodes qui roulent ſur des perſonnages ſubalternes, & qui font perdre trop long-tems de vûë ceux à qui l'on s'intéreſſe. J'avoüe que ce ſont là des beautez que je n'ai *ni imitées ni ſenties* ; mais il me paroît que mon dégoût eſt le goût général ; & ſi c'eſt-là ce que M^de^ D. appelle corruption du goût, elle a raiſon d'en accuſer tout ſon ſiécle.

Je n'ai point fait de retranchement qui ne me coûte de la part de M^de^ D. une mercuriale un peu vive. *Après ceci*, dit-elle ſur

la fin du prémier livre, *M. de la Motte ſupprime quatre-vingt ou cent vers, avec moins de regret qu'il n'en auroit à ſupprimer le moindre des ſiens, & cela nous donne une belle idée du goût qu'il a pour la Poëſie.* Je les ai traduits ces quatre-vingt ou cent vers; ils ſont imprimez dans la prémiere édition de mon prémier livre, & je ne les ai retranchez dans la ſuite, qu'afin de ne pas rendre ce livre plus long que les autres, ſans néceſſité. M^de D. ſe ſouviendra donc, s'il lui plaît, que je ne ſuis pas auſſi amoureux de mes vers qu'elle le dit: que je les retranche volontiers, quoique je les croye bons, quand l'interêt de tout l'ouvrage le demande: & j'en ai bien ſupprimé d'autres dans les endroits mêmes où l'on m'accuſe quelquefois avec raiſon de retrancher trop court, parce que j'ai craint d'interrompre des actions vives, par des détails qui ne me paroiſſoient pas intéreſſans. Je ſens bien que cette impatience de rapprocher les choſes vives, a produit en quelques endroits des liaiſons trop bruſques; mais du moins n'en doit-on pas accuſer ma complaiſance pour mes vers, puiſque j'en ai ſacrifié pour cela de tout faits, & où rien ne me bleſſe que le défaut de paſſion.

M^de D. regrette outre cela, des images, des comparaiſons, des ſentences, des hiſtoi-

res, des généalogies ; que ne regrette-t-elle pas ? J'ai déja déclaré qu'il y a des beautez dans l'Iliade que je n'ai pû employer, parce qu'elles tiennent à des choſes qui n'entroient pas dans mon plan. Ainſi l'on auroit tort d'imputer tous mes retranchemens à mépris pour Homere ; j'avois regret quelquefois à ce que je ne pouvois traiter : mais ſi j'avois à juſtifier mon audace par le vice des choſes que j'ai ſupprimées, je choiſirois volontiers les exemples que M^de D. cite pour preuves inconteſtables de mon mauvais goût.

Des Images.

Je choiſirois par exemple, l'image du commencement du Xe liv. que M^dc D. regarde comme la plus ſublime qu'on puiſſe imaginer, juſques-là qu'elle ne comprend pas comment j'ai pû me réſoudre à la paſſer ; Agamemnon y eſt comparé à Jupiter. *Comme lorſque le Maître du Tonnerre ſe prépare à inonder la terre d'un déluge de pluye, ou à la couvrir de grêle, ou de monceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il eſt prêt à ſouffler les guerres funeſtes; on voit les éclairs ſe ſuivre ſans rélâche & traverſer les airs. Les ſoûpirs qu'Agamemnon pouſſoit ſans ceſſe du fonds de ſon cœur ſe ſui-*

voient de même, & il étoit dans une continuelle agitation. Quelle magnificence & quelle ſublimité dans cette image ! ſe récrie M^de^ D. & comme ſi elle ſentoit qu'une exclamation ne prouve rien ; elle ajoûte : *c'eſt ce qui a fait dire aux Anciens qu'aucun Poëte n'a mieux ſçû qu'Homere égaler par la grandeur de ſes idées la majeſté des plus grands ſujets.* Cela ne prouve pas plus que le point d'exclamation ; il falloit dire en quoi cette image eſt ſublime. Pour moi, n'en déplaiſe aux Anciens, je tâcherai de faire voir en quoi elle eſt défectueuſe.

Il eſt juſte d'abord de faire honneur à M^de^ D. de ſa généroſité pour Homere ; elle embellit cette image autant qu'elle peut, & il ne tient pas à elle qu'elle ne devienne magnifique. Homere dit ſimplement : comme quand le mari de Junon la bien coëffée, fait briller les éclairs préparant une grande pluye, ou la grêle, ou la neige qui blanchit quelquefois les campagnes, ou qu'il ouvre la grande bouche de la cruelle guerre ; ainſi Agamemnon ſoûpiroit, &c. M^de^ D. fait ici une grande dépenſe des plus beaux mots. *Le Maître du Tonnerre*, au lieu, *du mari de Junon la bien coëffée. Se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluye*, au lieu de *préparant une grande pluye, la couvrir de grêle :* il faut avoüer que là M^de^ D. a man-

qué ſon coup ; couvrir la terre de grêle eſt une expreſſion trop foible : *ou de monceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels*, au lieu de la *neige qui blanchit quelquefois les campagnes. On voit les éclairs ſe ſuivre ſans rélâche & traverſer les airs*, au lieu de *on voit les éclairs, &c.* Malgré toute la magnificence que M^de^ D. prête à cette image négligée d'Homere, elle eſt encore vicieuſe en bien des choſes.

Prémierement, elle eſt très-malheureuſement appliquée ; car excepté la fréquence des ſoûpirs qui peuvent être comparez à celle des éclairs, quel rapport peut-il y avoir de Jupiter foudroyant, avec Agamemnon découragé ? des éclairs dont le Ciel étincelle, avec les ſoûpirs timides d'un Roi qui s'eſt privé de ſon plus ferme appui, & qui tremble pour le ſuccès d'un combat qu'il va livrer ſans Achille ? quel rapport enfin de la pluye & de la neige, avec ce qu'Agamemnon médite ? M^de^ D. nous le dira, ſi quelque commentateur l'a dit avant elle ; car elle ne hazarde rien ſans un bon témoignage.

En ſecond lieu, l'image en elle-même eſt très-confuſe. Qu'eſt-ce que ce mêlange de pluye, de grêle, de neige, d'éclairs & de combats ; tout cela ne fait qu'une union monſtrueuſe ſemblable à cette image bizarre

qu'Horace condamne à la tête de ſon art poëtique, pour en donner les prémiers élemens.

Un Poëte croit d'ordinaire avoir fait une belle image, quand il a aſſemblé une ſuite d'expreſſions pompeuſes ; mais ſouvent avec toutes ces belles couleurs, il n'a rien peint ; & l'imagination perd dans la foule des mots, le véritable objet qu'il lui préſente.

Il y a, ce me ſemble, trois conditions eſſentielles à une image ; la netteté, l'unité & la force. La netteté conſiſte à choiſir des objets aiſez à imaginer & à ranger dans leur ordre, de ſorte que le Lecteur croye voir ce qu'on lui dit. L'unité conſiſte à ne choiſir que des circonſtances qui concourent au même effet, à ne pas ſortir un ſeul moment du genre de l'image, à n'y rien mêler que de gracieux, de grand ou de terrible, ſelon que le fonds le demande. La force conſiſte à ne rien employer d'inutile, à choiſir entre ce qui convient, ce qui convient le mieux, & à obſerver même dans ſon choix, une gradation qui fortifie toûjours l'impreſſion dominante. Il me ſemble que ces trois conditions manquent à l'image d'Homere, même dans M^dr D. qui la corrige beaucoup.

Des Comparaiſons.

Quoique j'aye ſupprimé bien des comparaiſons d'Homere, je pourrois dire en un ſens que je les ai employées toutes. Le fonds n'en eſt pas vaſte dans l'Iliade ; le Poëte répete ſouvent les mêmes à quelque différence près, & je n'ai pas cru devoir me charger d'une abondance ſi pauvre. Mais quand les comparaiſons d'Homere ſeroient ſuffiſamment variées, on pourroit encore lui reprocher cette intempérance d'imagination qui les accumule ſans beſoin, & ce défaut de juſteſſe qui lui fait comparer les objets par où ils ne ſont pas comparables.

J'ai uſé plus ſobrement des comparaiſons; & par exemple, à la fin du ſecond livre, je n'en ai pris qu'une, de près d'une douzaine qu'Homere entaſſe ſans diſcretion l'une ſur l'autre. L'embraſement d'une forêt ſur le ſommet d'une montagne, les troupes nombreuſes d'oyes ſauvages, de gruës, ou de cignes : les feüilles & les fleurs du printems, les légions de mouches qui volent autour d'une bergerie ; les paſteurs des grands troupeaux de chévres ; & enfin la tête de Jupiter, les reins de Mars & la poitrine de Neptune : tout cela fait un aſſemblage confus que M^de

D. appelle la grande Poëſie, & qui ne m'a paru que le fruit d'une imagination peu maîtreſſe d'elle-même. Une comparaiſon, dit-on, pour l'éclat des armes, une autre pour le mouvement des troupes, celle-ci pour leur nombre, celle-là pour leur ardeur à combattre, une autre pour leur obéiſſance. Quelle fécondité, quelle adreſſe! s'écrie M^de D. Non, la fécondité judicieuſe, la véritable adreſſe auroit été de raſſembler toutes ces circonſtances dans un ſeul objet de comparaiſon. C'eſt en cela que conſiſte le grand art. Mais alors il faut du tems & de la réfléxion; il faut quelquefois tâter cent images avant que d'en trouver une ſeule qui fourniſſe les rapports néceſſaires. Homere n'y faiſoit pas tant de façons, il paroît par tout amoureux du plus aiſé, & il prenoit apparemment le fort & le foible de ſon imagination, ſelon qu'il ſe préſentoit ſucceſſivement.

Pour moi je m'en ſuis tenu à la circonſtance importante, à l'ardeur que Minerve venoit de rendre aux Grecs pour la guerre.

Des Cignes du Caiſtre on voit les bataillons
A flots tumultueux inonder les ſillons
De cent battemens d'aîle, ils expriment leur joye;

Et frappent l'air de cris que l'écho leur renvoye,
Sur les bords du Scamandre, ainſi les Argiens
Pouſſent cent cris rendus par les échos Troyens.

L'éclat des armes, le nombre, l'obéiſſance ſe ſuppoſent aiſément, & il étoit queſtion principalement du courage des Grecs enflammé tout à coup par Minerve.

Ce défaut de choix dans Homere ſe ſent encore mieux dans les comparaiſons qui manquent de reſſemblance. Il n'y en a gueres qui ne péchent de ce côté-là. En voici un exemple, je ne choiſis pas, c'eſt le prémier qui s'offre. *Diomede tombe enſuite ſur Echemon & Chromius, enfans de Priam, & qui étoient tous deux ſur un même char; comme un lion ſe jette avec impétuoſité ſur un troupeau de bœufs qui paiſſent dans une forêt, & déchire ce qui ſe rencontre devant lui, ſoit taureau, ſoit geniſſe.* Quelle reſſemblance y a-t-il de deux guerriers ſur un même char, & qui combattent, à un troupeau de bœufs qui paiſſent dans une forêt.

On voit bien que la fureur de Diomede rappelle à Homere l'idée d'un lion; mais

quand il tient le lion, il ne ſonge plus à Diomede, il va comme ſa nouvelle idée le meine, ſans s'embarraſſer de la marier comme il faut avec celle qui l'a fait naître. Cependant en tout tems & en tout pays, le but d'une comparaiſon eſt de donner une idée vive d'une choſe, par les rapports qu'elle a avec d'autres. Moins un Poëte ſaiſit ces rapports, plus il s'éloigne de ſon deſſein, & plus le Lecteur ſe détache d'un Auteur qui l'égare.

Je ne crois donc pas avoir rien fait perdre à Homere en retranchant ces comparaiſons, ou trop ſemblables entr'elles, ou peu exactes en elles-mêmes, & en les réduiſant quelquefois à de ſimples ſimilitudes, comme dans cet endroit,

Ainſi qu'un tourbillon Patrocle les devance.

Il me ſemble que dans les narrations vives, il ne faudroit que de ces comparaiſons rapides qui ſe confondent avec l'action même, & qui peignent, pour ainſi dire, chemin faiſant.

Des Sentences.

Pour ne rien répéter ici de ce que j'ai déja dit des ſentences ; car je ne crois pas raiſonnable de réimprimer de vieilles penſées ſous de nouveaux titres, je me borne à une ſeule remarque. C'eſt qu'il ne faut mettre que rarement des ſentences dans la bouche d'un perſonnage paſſionné. Tout doit prendre en lui la forme de ſentiment juſqu'aux réfléxions mêmes. Ce n'eſt pas à lui à réduire en maxime ce qu'il ſent ; c'eſt au Lecteur à en tirer ce fruit, s'il s'en aviſe. Nos Tragiques tomboient autrefois dans ce défaut, ils réfroidiſſoient leur plus grand pathétique par ces maximes étenduës & rêvées que la paſſion déſavoüe ; & depuis, l'opera s'eſt emparé de ce défaut par droit de bienſéance, pour ſe ménager des airs qui puſſent ſe détacher & courir le monde ; ce qui faiſoit dire à M^r^ Deſpreaux que les Héros d'opera étoient plûtôt des parleurs d'amour que des amoureux. Racine n'en a pas uſé de même.

a Je connois peu l'amour, mais j'oſe te répondre.
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre.

a *Achomat dans Bajazet.*

Il envelope la maxime ſous un ſentiment direct ; ce qui ſans rien faire perdre au Lecteur de la vérité générale, a l'air plus naturel & plus animé.

C'eſt dans ce principe que j'ai retranché bien des ſentences des diſcours de l'Iliade. Et M^d^ D. prétend que j'en ai ôté par-là toute la morale ; mais il me ſemble qu'elle ſe trompe. La morale d'un Poëme ne conſiſte pas dans ces maximes ſemées au hazard dans l'ouvrage, & ſouvent contradictoires entr'elles. Elle conſiſte dans les actions & dans les ſentimens des perſonnages qu'on donne pour modelles, dans les jugemens que le Poëte paroît en porter, dans les couleurs odieuſes dont il peint le vice, & dans les traits reſpectables qu'il donne à la vertu. Qu'importe qu'une ſentence condamne la perfidie, ſi enſuite Minerve, la Sageſſe même, en inſpire une des plus noires ; Qu'importe qu'une ſentence recommande la modeſtie, ſi Neſtor le plus ſage des hommes ſe loüe à tout moment ſans pudeur & ſans retenuë.

Un Poëme dépourvû de ſentences pourroit être très-moral, s'il y regnoit une idée conſtante & uniforme de la vertu & du vice, & ſi tout y étoit peint de maniere à inſpirer de l'amour pour l'une & de l'horreur pour l'autre.

Et

Et au contraire, un Poëme plein de ſentences, pourroit être très-contraire à la morale, s'il n'y avoit que des idées fauſſes & incertaines ſur les actions & les ſentimens des hommes, & ſi les Dieux & les Héros admirez par le Poëte, y donnoient à l'envi de mauvais exemples. Voilà, ſi je ne me trompe, le vrai caractere de l'Iliade, beaucoup de ſentences & peu de morale. C'eſt pourquoi j'ai bien plus ſongé à corriger les actions, & à en porter de bons jugemens, qu'à conſerver des ſentences ou triviales ou mal placées; & afin que les injuſtices mêmes des Dieux perdiſſent leur autorité, j'ai dit d'eux dans le conſeil qu'ils tiennent au IVe. livre.

Ils regardoient de-là le ſort douteux de Troye,
Avec des ſentimens de douleur ou de joye;
Car malgré leur pouvoir, l'encens & les Autels,
Ils ſont des paſſions les joüets immortels.

Des Diſcours & des Sentimens.

Les diſcours ſont une partie du Poëme auſſi conſidérable que les actions. C'eſt-là que ſe

déployent les caracteres, & que ſe développent les ſentimens. La bonté des ſentimens conſiſte dans une double convenance, avec la ſituation préſente & avec le caractere établi : la bonté des diſcours conſiſte dans un ordre conforme aux intérêts & à la paſſion du perſonnage, dans un ordre qui conſerve, pour ainſi dire, la généalogie naturelle des penſées, & qui outre cela, de tous les arrangemens poſſibles d'un diſcours, préſente le plus propre à faire croître le plaiſir & l'émotion dans l'eſprit du Lecteur. J'ai ſuivi ces principes, autant que je l'ai pû, dans mon imitation d'Homere, & j'en vais donner pour exemple un des plus fameux morceaux de l'Iliade ; l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.

Quand Hector eſt entré dans Troye, il va chercher Andromaque, & la demande à ſes femmes. *Dites-moi la vérité, Andromaque aux beaux bras, eſt-elle allée chez ſes belles ſœurs, ou dans le temple, où les Dames Troyennes appaiſent le courroux de Minerve* ? L'Intendante lui répond : *puiſque vous nous commandez de dire la vérité, Andromaque aux beaux bras n'eſt allée ni chez les Princeſſes ſes belles ſœurs, ni dans le temple où les Dames Troyennes appaiſent le courroux de Minerve, elle eſt allée ſur la haute tour d'Ilion.* Je remarque en paſſant cette réponſe

de l'Intendante, qui n'eſt qu'une répétition ridicule des paroles d'Hector, outre que le début en eſt inſenſé ; *puiſque vous nous commandez de dire la vérité* ; ne ſemble-t-il pas qu'on lui arrache un grand ſecret ; & ce ſecret eſt de dire où ſa maîtreſſe eſt allée, après avoir averti exactement des lieux où elle n'eſt pas. En vérité ces petites choſes, ſi l'on y fait attention, ſont un grand préjugé contre Homere : & en effet les mêmes négligences ſont ſemées par tout, & les diſcours les plus importans ſont ſouvent chargez de circonſtances auſſi inutiles & auſſi peu raiſonnables, que cette réponſe de l'Intendante d'Andromaque.

Mais paſſons aux diſcours mêmes d'Hector & d'Andromaque. J'y remarque que cette Princeſſe au milieu des plaintes touchantes qu'elle fait à ſon époux, rappelle les malheurs de ſa famille d'un ton beaucoup trop hiſtorique. *Je n'ai plus ni pere ni mere. Sous le fer terrible d'Achille, j'ai vû tomber le Roy mon pere, j'ai vû la ville des Ciliciens, la ſuperbe Thebes en proye à ſes ſoldats ; j'ai vû cet impitoyable ennemi faire de nos plus vaillans hommes un horrible carnage, après avoir abbatu mon pere. Il n'eut pourtant pas la dureté de le dépoüiller ; malgré ſa fureur, il reſpecta encore ſa valeur & ſon courage, & ſur un*

bucher honorable, il le fit brûler avec toutes ſes armes, & lui éleva un tombeau que les Nymphes des montagnes, filles du puiſſant Jupiter, ont environné d'arbres touffus. J'avois ſept freres qui dans un même jour deſcendirent tous dans le Royaume ſombre de Pluton. Achille les attaqua dans les pâturages où ils gardoient les troupeaux, & leur ôta la vie. La Reine ma mere que les flâmes & le fer avoient épargnée, fut emmenée captive dans ce camp avec le butin. Long-tems après, Achille la remit en liberté pour une groſſe rançon : mais elle ne fut pas plûtôt de retour dans ſon palais, que Diane décocha ſur elle ſes fleches mortelles. Mon cher Hector vous me tenez lieu de pere, de mere & de freres.

Ce dernier ſentiment eſt certainement très-beau, & je conviens même avec plaiſir qu'Homere en a quelques-uns de ce genre. Mais falloit-il pour en venir là, deſcendre à un détail circonſtancié aux dépens de la paſſion préſente, & qu'Hector devoit avoir entendu mille & mille fois ; ne ſuffiſoit-il pas à Andromaque de rappeller la mort de ſon pere, ſans décrire le tombeau qu'Achille lui fit élever, & que les Nymphes ornerent d'arbres touffus ? ne lui ſuffiſoit-il pas de rappeller la mort de ſes freres, ſans s'amuſer aux pâtu-

rages où ils gardoient les troupeaux ; de parler de la captivité de ſa mere, ſans faire mention du butin ? C'en étoit aſſez ſans doute pour Andromaque, qui ne devoit rien dire d'étranger à ſa douleur ; mais Homere ſe mêle indiſcretement avec elle, & il veut décrire à quelque prix que ce puiſſe être.

Voici comme j'ai réduit toute cette hiſtoire.

J'ai perdu dès long-tems ceux dont je tiens la vie ;
Dans Thebes, à mon pere Achille l'a ravie :
En vain lui rendit-il les funebres honneurs ;
Sa ſuperbe pitié n'eſſuya point mes pleurs,
Mes ſept freres ſont morts de ſes traits ſanguinaires ;
Et ma mere a ſervi l'aſſaſſin de mes freres.

Il me ſemble que ce qui intereſſe, ce qui doit être preſent alors à Andromaque, & ce qu'elle peut redire à Hector, eſt conſervé dans ces vers. Homere fait raconter ces malheurs, d'un ſtile de rélation, comme ſi Andromaque les apprenoit à Hector pour la premiere fois ; & moi je les lui fais pleurer comme des malheurs dont ſon époux eſt inſtruit auſſi-bien qu'elle. Ce tour même

En vain lui rendit-il les funebres honneurs;
Sa ſuperbe pitié n'eſſuya point mes pleurs.

Ce tour conſerve la douleur d'Andromaque dans toute ſa force ; ſentiment eſſentiel à ce diſcours, au lieu que le tour d'Homere l'affoiblit.

A l'égard du dernier trait, je me flatte d'en avoir conſervé la beauté, ſi je ne l'ai même embelli.

J'oubliois mes malheurs auprés de mon époux :
Tout ce que j'ai perdu me reſte encor en vous ;
S'il faut que vôtre mort réveille mes miſeres,
Je vais reperdre en vous mes parens & mes freres.

Ce mot de reperdre me paroît très-vif, & je n'en ſache pas de plus propre à exprimer qu'Hector tenoit lieu de tout à Andromaque. Qu'on me pardonne, ſi je me loüe un peu, j'y ſuis forcé pour ma juſtification ; & de l'aveu de M^de D. même, c'eſt un des cas où Plutarque diſpenſe de la modeſtie.

Suivons Homere. Hector orné d'un grand caſque répondit ainſi à ſa femme : *Ma chere Andromaque, je ne ſuis pas moins ſenſible que vous à vos allarmes ; mais je crains trop les reproches que les Troyens & les Troyennes qui portent des robes à longue queuë, me feroient, ſi je me tenois éloigné du combat comme un lâche.*

On voit en paſſant un exemple de ces épithetes inutiles que chaque nom traîne après ſoi dans l'Iliade, & que je comparerois volontiers aux longues queuës des Troyennes. Mais ſans m'arrêter-là, qui ne ſent que la crainte du reproche des Troyens n'eſt pas le prémier ſentiment qui convienne à Hector, pour le réſoudre à aller rejoindre ſes troupes qui l'attendent. Il faut que ce ſoit la gloire & le devoir qui l'animent, & non pas la crainte du reproche, qui lui faſſent ſurmonter ſa foibleſſe. Cela ſeroit bon pour exciter un lâche ; mais une ame héroïque eſt entraînée par des motifs plus nobles. Je crois avoir prêté à Hector des ſentimens plus convenables, dans ces vers.

De vos pleurs, dit Hector, que je me ſens toucher !
Mais enfin, je n'ai point appris à me cacher.

Quand la gloire commande, en vain la mort menace ;
Et le lieu du peril eſt ma plus chere place :
Tel que je fus toûjours, tel je veux être encor ;
Troye, avant mon trépas, ne perdra point Hector.

M^de D. appelle cela des pointes, *auſquelles cependant à la honte du ſiécle, des Sçavans ont donné de ſi grands éloges.* Pour moi j'appelle cela des ſentimens, exprimez ce me ſemble, avec quelque délicateſſe ; & je ne crois pas le ſiécle deshonoré pour leur avoir donné quelque approbation.

Je ſçai qu'un jour viendra, dit Hector en continuant, *que la ſacrée ville de Troye périra avec ſon Roy & tout ſon peuple.* Et là-deſſus il peint la captivité d'Andromaque, comme un malheur inévitable, avec les couleurs les plus deſeſperantes. Voilà de belles choſes à dire à Andromaque pour ſa conſolation. En vérité Hector prend bien mal ſon tems pour être Prophete. Quand il l'auroit été de profeſſion, il auroit dû ſe diſpenſer de l'être dans les circonſtances préſentes; mais il prie encore auſſi mal qu'il prophetiſe mal

à propos. Il ne demande pas que ſa femme ſoit délivrée de tant de maux ; il demande ſeulement de mourir avant que d'entendre ſes cris, & de voir les violences qu'elle doit éprouver.

M^de D. réléve l'adreſſe d'Homere à dire ſeulement, *un jour viendra*, ſans fixer ce jour, afin de ne pas déſeſperer Andromaque; mais n'étoit-il pas encore plus important de ſupprimer, *je ſçay*, qui eſt le mot déciſif? Elle paroît en même tems ſentir la faute & ne la pas ſentir, elle dit le pour & le contre, privilege des commentateurs, dont il lui ſeroit bien de ne pas uſer.

Pour moi j'ai ôté ſans ſcrupule à Hector ce don de prophetie dont il s'étoit bien paſſé juſques-là. Il ſe contente de dire,

Peut-être qu'Ilion n'eſt pas loin de tomber, &c.

Ce n'eſt plus qu'une crainte tendre des malheurs de ſa famille & de la captivité d'Andromaque, & de plus il prie les Dieux de détourner ces maux.

Dieux ſauvez Andromaque, & qu'Hector ſeul périſſe.

Dans tous ces endroits je n'ai point corrigé Homere, par un deſſein déterminé de le corriger ; je ne l'ai fait que par ſentiment, & à meſure que l'indiſcrétion & le peu de convenance de ſes diſcours me bleſſoient. Je me demandois raiſon de mes répugnances, & les raiſons que je m'en rendois m'indiquoient les corrections néceſſaires pour ne pas bleſſer les autres. Je me repens bien de n'avoir pas été encore plus docile à cet inſtinct naturel qui m'avertiſſoit des fautes. J'aurois rendu, par exemple, cet adieu d'Hector & d'Andromaque plus touchant qu'il ne l'eſt encore, en corrigeant l'imprudence d'Hector à rentrer dans Troye pendant le combat. J'aurois dû le faire bleſſer par Diomede ; on l'auroit porté comme mourant dans l'Ilion ; & après avoir repris ſes eſprits, il auroit voulu retourner au combat. Cette circonſtance auroit donné lieu aux ſentimens les plus pathétiques ; les plaintes d'Andromaque en auroient été mieux fondées, le courage d'Hector en auroit eû plus d'éclat, & peut-être que M^d^. D. auroit eu encore à reprocher aux Sçavans de nouveaux éloges de mes hardieſſes.

M^de^ D. trouve encore mauvais que je faſſe ſourire & pleurer Hector en même temps, lorſqu'Aſtianax effrayé du terrible panache

de ſon pere, ſe réfuſe à ſes embraſſemens. Si elle avoit traduit l'Enéide, elle ſe garderoit bien de condamner ainſi les pleurs d'un Héros; mais ne ſuffit-il pas pour leur faire grace qu'elle ait traduit l'Iliade? & puiſqu'Achille même pleure en ſe plaignant à ſa mere de l'injuſtice d'Agamemnon, Hector ne peut-il pas pleurer, en prévoyant vivement comme il fait les malheurs prochains de ſa famille, & la captivité affreuſe de ſa femme.

Mais l'enfant effrayé du caſque & de l'aigrette,
Au ſein de ſa nourrice, en criant ſe rejette.
Hector ſourit de voir ſes naïves frayeurs,
Et ce tendre ſouris n'interrompt point ſes pleurs.

Cette image me paroît tout à fait tendre & naturelle, & ſi je ne me trompe, ce ſouris mêlé de pleurs, eſt mieux placé là que dans Andromaque, lorſqu'Hector lui rend ſon fils, parce qu'il n'y a pas alors matiere à ſourire, & que le moment eſt très douloureux; au lieu que la douleur enfantine d'Aſtianax doit exciter ce mouvement dans Hector, ſans pourtant interrompre la douleur dont il vient de ſe pénétrer lui-même.

Enfin je crois avoir fini ce morceau d'une maniere plus noble qu'Homere.

C'eſt trop, s'écrie Hector, c'eſt trop nous attendrir ;
Adieu chere Andromaque, il faut vous ſecourir ;
Adieu, je vais tenter la fortune des armes;
Qu'un généreux eſpoir diſſipe vos allarmes.
Mais, pour vous conſoler, c'eſt aſſez de ſçavoir
Que vivant ou mourant, Hector fait ſon devoir.

Homere dit ; Princeſſe trop généreuſe, ne vous affligez point avec tant d'excès. Il n'y a point d'ennemis qui puiſſe me précipiter dans le tombeau, avant le jour fatal marqué par la Deſtinée, & point d'homme vaillant ou lâche qui puiſſe éviter ſon ſort : tout eſt reglé dès le prémier moment que nous venons à la lumiere. Mais retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuſeaux, vos laines, & diſtribuez à vos femmes leur ouvrage, &c. Il y a là un air trop ſententieux, & de plus, une petite énumeration qui ne convient point du tout dans un moment

ment ſi pathétique. M^de D.· dit qu'Homere veut faire entendre que la quenoüille ſeule convient aux femmes, & elle craint, dit elle, que ſur ſa témérité de traduire Homere, on ne la renvoye elle-même à ſes fuſeaux.

Non, Madame, le Public reclame contre vôtre modeſtie, il vous invite, avec reconnoiſſance des travaux paſſez, à l'enrichir toûjours des dépoüilles anciennes. Laiſſez la quenoüille aux femmes, vous êtes née pour des occupations plus grandes. Donnez-nous encore l'Odiſſée & beaucoup d'autres ouvrages, s'il eſt poſſible; joignez-y des notes ſçavantes pour éclaircir les faits & les uſages; rendez-nous préſens les Auteurs les plus reculez; mais en vous contentant des loüanges dûës à vôtre érudition, permettez-nous de rendre une juſtice exacte aux originaux que vous choiſirez; permettez-nous de profiter également de leurs beautez & de leurs fautes; donnez-nous lieu à les apprétier ce qu'ils valent; aidez-nous à ſecoüer le joug d'une admiration aveugle. Voilà l'utilité dont vous devez être à vôtre ſiecle; nous vous ferons honneur des fruits qu'on tirera de vos traductions: & s'il arrive que l'Iliade & l'Odiſſée tombent, parce que vous les aurez bien fait connoître, la poſtérité vous ſera obligée de leur chute même.

Je ne dirai rien des changemens conſidérables. J'en ai rendu dans mon diſcours ſur Homere, des raiſons auſquelles il me paroît qu'on n'a pas répondu. Je me reproche ſeulement de n'en avoir pas fait davantage, & de n'avoir pas traité les quatre prémiers livres comme les huit derniers : car il me ſemble auſſi-bien qu'aux Journaliſtes de Hollande, que je vaux mieux quand je marche ſeul, que quand je ſuis de près Homere ; parce que m'étant fait une matiere plus raiſonnable ou plus pathétique ; il me falloit moins de génie pour la ſoûtenir, que pour en vaincre une vicieuſe, à force d'adouciſſemens qui n'en couvrent jamais aſſez le fonds. J'oſerai dire pourtant que ces corrections fréquentes, & qui reviennent à chaque ligne, font une critique très-ſuivie & tres-détaillée de l'Iliade. Si j'étois obligé d'expoſer les raiſons de chaque changement, je ferois de gros in folio, qui le diſputeroient pour l'étenduë aux Euſtates mêmes. Mais le Lecteur, s'il s'en vouloit donner le plaiſir, pourroit ſuppléer lui-même à ces gros volumes dont je lui fais grace ; il pourroit en comparant Homere avec mon imitation, chercher ce qui m'a pû bleſſer dans ce que je change, & ce qui m'a pû plaire dans la maniere dont je le change. Il inventeroit ainſi mes propres penſées, & il ſeroit éclairé d'autant plus agréablement, qu'il

s'éclairciroit lui-même. Je ne doute pas qu'il ne me condamnât quelquefois : il ſentiroit par exemple que j'ai changé mal-à-propos dans le diſcours d'Achille, l'Ironie qu'il fait ſur les retranchemens & les tours qu'Agamemnon a fait élever depuis ſon abſence. J'ai mis ſans y penſer,

Le lâche devroit-il mandier mon ſecours.
N'a-t-il pas fait ſans moi ſes foſſez & ſes tours.

Ce mot de *lâche* ôte tout le ſel de la penſée d'Achille, & j'avoüe franchement que c'eſt une bonne faute. On ſentiroit encore d'autres choſes que je n'ai pas ſenties ; mais je ne demande qu'à être jugé équitablement. Je veux bien avoir tort où je l'ai, comme je ſuis bien aiſe d'être approuvé où je le mérite.

Il ne me reſte plus qu'à parler de la verſification : mais outre qu'il ne me ſiéroit pas de juſtifier mon Poëme, vers à vers, & de relever moi-même les beautez que j'y ſentirois, je veux encore abreger avec M^de^ D. une diſpute qui fait toûjours quelque violence à l'eſtime ſincere & à l'extrême conſideration que j'ai pour elle.

Il s'offre une maniere bien courte, &

neanmoins bien ſolide de lui répondre. C'eſt de recueillir ici quelques-uns de mes vers qu'elle me reproche, comme dénuez de toute poëſie, de toute nobleſſe & de toute vivacité; en un mot, comme des vers très-proſaïques, & qui n'ont de vers que le nombre des ſyllabes. Le Lecteur les qualifiera lui-même.

Diſpute d'Achille & d'Agamemnon.

Dans le cœur du *a* Héros s'éleve un nouveau trouble;
Il brûloit d'un courroux que ce diſcours redouble:
Dans un ſilence affreux il demeure un inſtant:
Il conſulte, il balance, & ſon eſprit flottant
Ne ſçait s'il doit ſe vaincre ou ſe vanger d'Atride.
L'eſprit balance en vain; le cœur plus prompt décide;
Il eſt preſt à frapper, &c.

Du diſcours d'Uliſſe à Achille.

La gloire vous attend, *b* mon fils; mais

a 1. Liv. *b* 6. Liv.

gardez-vous
D'écouter les conſeils d'un imprudent courroux.
Joignez à la valeur une douceur modeſte ;
Faites vôtre devoir ; les Dieux feront le reſte.

Sentimens de Diomede.

Mais *a* Diomede enfin plus ſenſible au mépris,
Laiſſons, dit-il, laiſſons un regret inutile,
Et que nôtre valeur nous tienne lieu d'Achille.
Que demain les Troyens renverſez ſous nos coups
Puiſſent à chaque inſtant le retrouver en nous.

Ceinture de Venus.

En prenant ce tiſſu que *b* Venus lui préſente,
Junon n'étoit que belle, elle devient charmante :

a 6. Liv. *b* 7. Liv.

Les Graces & les Ris, les Plaiſirs & les Jeux
Surpris, cherchent Venus, doutent qui l'eſt des deux ;
L'Amour même trompé trouve Junon plus belle,
Et ſon arc à la main, déja vole après elle.

D'Hector & de Neptune.

Les deux *a* camps ſont mêlez, & dans le choc fatal
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre eſt le bruit des flots que l'orage ſouleve,
Du tonnerre ſortant du nuage qu'il creve,
Des rapides torrens tombant du haut des monts,
Et des vents oppoſez luttant dans les vallons.

Combat de Patrocle & de Sarpedon.

La *b* Victoire autour d'eux vole d'une aîle agile ;

a 7. Liv. *b* 8. Liv.

Du fils de Jupiter paſſe à l'ami d'Achille;
Et preſque au même inſtant plus prompte que l'éclair,
Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

Combat pour le corps de Patrocle.

Autour du *a* corps ſanglant s'échauffe le combat.
Dieux ! qui pourroit compter ceux que la mort abbat;
D'une part Merionne, Ajax, Idomenée.
Et de l'autre, Agenor, Polidamas, Ænée
Frappent, font autour d'eux couler des flots de ſang;
A peine un guerrier meurt, qu'un autre a pris ſon rang;
Tel reçoit le trépas au moment qu'il le donne:
Aucun d'eux ne ſupplie, aucun d'eux ne pardonne;
L'excès de leur courage étonne juſqu'à Mars,
Et jamais tant d'ardeur ne charma ſes regards.

a 8. Liv.

Jupiter veut alors ſuſpendre ce carnage ;
Mais en vain ſur leur tête il répand un nuage.
L'épaiſſe obſcurité ne les ſépare pas.
Plus cruels, au hazard ils portent le trépas:
Plus d'un Grec eſt percé d'une lance Argienne,
Et plus d'un Troyen meurt par une main Troyenne.
Ah ! faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups ?
Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

Voilà, ſelon M^de D. le ton général de ma verſification ; & puiſqu'elle a pris ces vers pour l'objet de ſes cenſures, on auroit tort de penſer que je les choiſis à mon avantage. Je conſens cependant qu'on juge de tout l'ouvrage ſur ces exemples : on ne ſçauroit, ſelon moi, me faire plus d'honneur ; & j'avoüe ingenuëment que je regarde comme le plus grand éloge de mon Poëme, qu'on y ait repris de pareils défauts.

Ce n'eſt pas qu'en d'autres endroits M^de D. ne m'ait fait ſentir quelques fautes ; je

ſ'en remercie de tout mon cœur, & c'eſt en les corrigeant que je lui en marquerai ma reconnoiſſance : mais quand nos idées de Poëſie ne s'accordent pas, je la prie de trouver bon que j'oſe ſuivre mes principes & mon goût, & que je prenne entr'elle & moi un arbitre qu'elle ne ſçauroit recuſer ; le Public ſi juſtement prévenu de ſon mérite, & ſi reconnoiſſant des ſervices qu'elle lui a rendus.

J'aurois encore à répondre à M. Boivin, dont la profonde érudition mérite tant d'égards, & dont je reſpecte encore plus la probité que la ſcience. Mais que répondrois-je que je n'aye déja dit ? Comme M^de^ D. l'avoit prévenu, & que de ſon aveu elle avoit ſaiſi ce qu'il y avoit de plus fort & de meilleur à dire ſur la matiere, je ne pourrois que défendre contre lui mes opinions par les mêmes raiſonnements que j'ai déja employez avec elle. Il eſt vrai qu'il a prétendu fortifier le ſentiment de cette illuſtre Sçavante par de nouvelles preuves ; mais je crois auſſi avoir fortifié le mien par de nouvelles reflexions. D'ailleurs M. l'Abbé Terraſſon eſt deſcendu d'une maniere exacte & preſſante dans tout le détail où je m'étois diſpenſé d'entrer, & je ne penſe pas qu'il faille rebatre davantage au Public une matiere ſur laquelle tout eſt dit.

Cependant pour répondre, à l'honneur que me fait en m'attaquant un adverſaire du mérite de M. Boivin, je ne ſçaurois moins faire que de rompre une lance avec lui. Il s'en offre heureuſement une occaſion importante.

Il convient qu'il n'y a pas trop de priſe aux allégories qu'on prétend trouver par tout dans l'Iliade, & que la plûpart ſont autant de *viſions des Scholiaſtes*; mais il avance en même tems qu'il y en a qui ſautent aux yeux, & que telle eſt dans le premier livre, la fiction de Minerve qui prend Achille aux cheveux, qui l'arrête au plus fort de ſa colere, & tout prêt de frapper ſon Général.

Mais que deviendroient les allegories, & que deviendroit Homere ſans elles, ſi j'allois prouver que cela même n'en eſt pas une? Je prétends donc qu'on ne ſçauroit prendre cet endroit qu'à la lettre, & que Minerve y agit ſimplement comme un perſonnage qui par ſa haine contre les Troyens, a interêt que l'entrepriſe des Grecs ſubſiſte, & que leur Général ne periſſe pas par les mains d'Achille. Selon cette idée litterale, rien n'eſt plus convenable; mais ſelon l'idée allegorique, rien ne ſeroit plus déplacé; car en ce cas il faudroit prendre Minerve pour la

prudence même d'Achille qui modere ſon propre emportement par ſes réfléxions ; & ce ſeroit une contradiction manifeſte avec le caractere établi de ce Héros qui ne connoît ni humanité ni retenuë. Homere nous le donne par tout comme l'eſclave de la paſſion. Ce n'eſt donc pas la diſpoſition de ſon eſprit qu'il a voulu peindre, en le faiſant arrêter par Minerve ; c'eſt effectivement un ordre exterieur qu'il lui a voulu donner, & dont le Poëme avoit grand beſoin pour la ſuite. Si le Poëte avoit employé la même fiction à l'égard d'Ulyſſe qui eſt l'exemple de la prudence, je la prendrois volontiers pour une allegorie ; mais dès qu'il l'employe pour Achille qui eſt l'image de la colere, je croirois prêter une faute à Homere, ſi je ne prénois le fait à la lettre.

Que M. Boivin veüille bien uſer d'un principe qu'il poſe dans ſa préface, *que la vérité & même la vraiſemblance doivent être préférées aux autoritez les plus reſpectables* ; je ne ſçaurois douter qu'il n'adopte généreuſement ma reflexion.

Pour le reſte, je n'y vois pas entre nous grande occaſion de diſpute. La plûpart des remarques de M. Boivin ne vont qu'à reſtraindre mes accuſations contre Homere ; & je n'aurois pas beaucoup à rabattre de mes

cenſures, pour me trouver tout-à-fait conforme au ſentiment de ſon Apologiſte. Le reſultat de ſon livre au jugement des Journaliſtes de Paris qui en ont donné un extrait ho-
„ norable : C'eſt qu'Homere a des défauts,
„ que ſes plus zêlez partiſans ne doivent pas
„ en diſconvenir ; que ſes Dieux s'oublient en
„ plus d'une occaſion ; que les diſcours de ſes
„ Héros paroiſſent quelquefois trop allongez
„ & trop chargez de digreſſions ; qu'il ſem-
„ ble avoir outré le merveilleux dans quel-
„ ques endroits de l'Ōdiſſée ; qu'on pourroit
„ ſans le défigurer lui retrancher pluſieurs
„ choſes ; qu'il y a lieu de croire que ſes Ou-
„ vrages ne ſont pas venus auſſi parfaits
„ qu'ils ſont ſortis de ſa main ; qu'on y voit
„ des vers manifeſtement ſuppoſez, & qui
„ peuvent bien être de ceux qui avoient été
„ retranchez par Ariſtarque : qu'on y trou-
„ ve beaucoup de choſes qu'on ſe doit don-
„ ner bien de garde d'imiter : qu'il y a dans
„ les Poëmes d'Homere tant de vrayes beau-
„ tez, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en multi-
„ plier le nombre, en faiſant valoir égale-
„ ment tout ce qu'il a dit & tout ce qu'il a
„ penſé : que d'un autre côté l'injuſtice des
„ cenſeurs d'Homere n'eſt pas tant de mar-
„ quer ſes défauts, que de les exagérer.

Qui feroit la recapitulation de mes diſ-

cours

cours ſur l'Iliade, n'auroit preſque qu'à copier les mêmes propoſitions ; & à cette difference près, que j'y trouve les beautez moins fréquentes & les défauts plus nombreux que ne fait M. Boivin, nous paroiſſons n'avoir écrit l'un & l'autre que dans le même deſſein de confondre les jugemens exceſſifs. Tandis que je m'attache particulierement aux exagérations des admirateurs, M. Boivin de ſon côté en veut aux exagérations des critiques ; mais nous ſommes toûjours d'accord en ce point, que ſi Homere eſt digne d'imitation en bien des choſes, c'eſt un modelle fort dangereux en beaucoup d'autres.

Reconnoiſſons ici les progrès de la raiſon. Il y a trente ans qu'une apologie d'Homere, telle que M. Boivin l'a donnée, en auroit paru une cenſure impardonnable : bien des Sçavans auroient regardé comme un outrage pour Homere le ſecours qu'on lui prête aujourd'hui. Convenir qu'il a bien des défauts leur auroit ſemblé un blaſphême ; & à l'heure qu'il eſt, c'eſt leur unique reſſource, pour ſauver l'eſtime dûë à ſes vrayes beautez. C'eſt que la prévention ſe laiſſe vaincre inſenſiblement, malheur à qui l'attaque le prémier ; il en eſſuye toute l'opiniâtreté & tout l'emportement ; mais de jour en jour elle s'affoiblit,

& il ne faut que continuer de la preſſer pour la détruire.

Je remercie donc M. Boivin de s'être joint avec moi pour la combattre, car il a beau ſe déclarer mon adverſaire, je trouve toûjours qu'il a travaillé pour ma défenſe ; en ne condamnant dans ce que j'ai dit que l'excès prétendu qu'il a cru y voir, il a confirmé tout le reſte ; & j'avois beſoin de l'aveu d'un Sçavant auſſi autoriſé que lui, pour juſtifier en général le fonds de mes hardieſſes. Puiſqu'il ne s'agit plus à preſent que du plus ou du moins ſur les défauts d'Homere, l'affaire eſt bien avancée, le tems & la raiſon feront le reſte.

FIN.

Le Diſcours nouveau que j'ajoûte ici, n'eſt point étranger à mon titre ; il ne contient que des réfléxions propres, ſi je ne me trompe, à éclairer & à guider la Critique.

VOILA la diſpute finie entre Madame Dacier, Monſieur Boivin & moi; & le fruit de nôtre diſpute eſt une amitié ſincere & reciproque, dont ils me permettront de me faire honneur devant le Public. Heureuſes les querelles litteraires qui ſe terminent là ! le cours de la conteſtation inſtruit les Lecteurs : ils y voyent ſous quels differens aſpects on peut regarder les choſes, & ils n'ont qu'à choiſir entre les raiſons alleguées, les plus déciſives & les plus convainquantes. Mais quand ils ſont ſuffiſamment inſtruits par les raiſons, il reſte encore aux Auteurs à donner une leçon plus importante : ils doivent montrer, en ſe réüniſſant de bonne foi, que la diverſité des opinions ne doit jamais aliener les cœurs; que l'eſtime & l'a-

mitié peuvent ſe ſoûtenir au milieu même de la contradiction ; & qu'il faut que les diſputes des Gens de Lettres reſſemblent à ces converſations animées, où, après des avis differens, & ſoûtenus de part & d'autre avec toute la vivacité qui en fait le charme, on ſe ſepare en s'embraſſant, & ſouvent plus amis que ſi l'on avoit été froidement d'accord.

DISCOURS

SUR LE DIFFERENT MERITE DES OUVRAGES D'ESPRIT.

LE terme le plus employé dans le monde, & cependant le plus équivoque, c'eſt l'Eſprit. Chacun y attache une idée particuliere ; & ſans vouloir entrer dans le ſens qu'un autre lui donne, ni ſonger même à le faire entrer dans le ſien, on ſe contredit ſouvent ſur des mots, quoiqu'au fonds, ſans le ſçavoir, on ſoit d'accord ſur les choſes, & qu'il ne manque pour convenir que la précaution de définir les termes ; précaution qui à la vérité paroîtroit pedanteſque dans les converſations ordinaires, où la vivacité l'emporte ſur l'exactitude, & où la juſteſſe eſt preſque toûjours déconcertée par les ſaillies.

Cette contradiction regne ſur tout à l'égard des ouvrages de poëſie & d'éloquence. Il n'en a point encore paru qui ayent emporté tous les ſuffrages : ils ont la plûpart des

admirateurs & des critiques : traitez d'excellens par les uns, tandis que les autres n'héſitent pas à les ſoûtenir mépriſables. A voir des jugemens ſi oppoſez ſur les mêmes choſes, on eſt quelquefois tenté de croire que ces arts n'ont que des beautez arbitraires. Gardons-nous cependant d'en porter un jugement ſi faux. Il y a dans les ouvrages d'eſprit des défauts véritables & des perfections réelles : je croi même qu'on peut établir des regles pour les peſer avec aſſez d'exactitude, & pour n'accorder préciſément aux choſes que l'eſtime qu'elles méritent.

Ce que j'en vais dire n'eſt pourtant qu'un eſſay que je verrois avec plaiſir perfectionner par des mains plus habiles ; & je ne lui ſouhaite point de plus grand ſuccès que d'être l'occaſion d'un meilleur ouvrage.

Je n'entre point dans les cauſes phyſiques qui occaſionnent nos penſées. J'examine, indépendamment de ces cauſes, les diverſes facultez de nôtre ame, pour les ranger dans leur ordre, & leur donner à chacune leur juſte prix. La Memoire, l'Imagination, le Jugement ; j'ajoûte la Méthode qui, ſi l'on veut, n'eſt pas diſtinguée du Jugement ; & qui en eſt plûtôt l'étenduë & la perfection.

On eſt aſſez d'accord ſur le mérite de ces differens talens. Tout le monde place celui

qui ne fait que ſe ſouvenir au deſſous de celui qui imagine ; celui qui ne fait qu'imaginer, au deſſous de celui qui juge & qui raiſonne ; & enfin celui qui n'a ſeulement que des idées juſtes, au deſſous de celui qui avec cette même juſteſſe, connoît encore la dépendance & le rapport de ſes idées, & qui ſçait dans un arrangement exact les fortifier les unes par les autres.

Il faut ranger les Auteurs dans ces differentes claſſes. C'eſt de là que nous tirerons des principes pour connoître de quelle ſorte d'eſprit ils ont ; & pour ſçavoir même en détail ſur chaque endroit de leur ouvrage, en quel ſens on peut le loüer ou le reprendre. Que l'amour propre ne s'effarouche pas de cette eſtimation, s'il y perd quelquefois, en ce qu'il ſera obligé d'évaluer certains Auteurs plus qu'il ne voudroit, il regagnera aſſez d'ailleurs, en rabattant du prix de bien des choſes que la reputation lui ſurfait.

a Il y a des Auteurs de pure Memoire, pour ainſi dire, qui n'ont d'autre talent que de s'approprier le travail des autres. Je ne prétends pas parler de ces compilateurs effrontez qui ramaſſant ſans choix & ſans art, des faits & des penſées qu'ils ont lûës, s'imaginent avoir quelque part aux choſes qu'ils ſe

a *La memoire.*

donnent la peine de redire. Il n'y a pas de queſtion ſur ces gens-là ; il ne s'agit pas de regler leur rang dans les lettres ; ils n'en ont point. Je parle d'une eſpece d'Auteurs ſur qui il eſt plus aiſé de ſe méprendre, & qui viennent même quelquefois à bout d'uſurper une reputation, du moins paſſagere.

Ce ſont de prétendus Orateurs & de prétendus Poëtes, qui ſans ſonger à rien copier ; ne font cependant autre choſe. Incapables de rien produire, c'eſt la ſeule memoire qui leur fournit ſur tout ce qu'ils font, le deſſein, les penſées, & même juſqu'au ſtyle. Pleins des bons Auteurs qu'ils ſe ſont rendus familiers, ils n'oſent, parlons plus juſte, ils ne peuvent penſer que d'après eux. Ils appliquent leurs tours & leurs expreſſions aux circonſtances preſentes ; & ſouvent ſimples traducteurs, ſimples copiſtes qu'ils ſont des choſes, ils croyent être originaux pour avoir changé ſeulement des noms. En vain prétendroient-ils que les beautez qu'ils employent ne laiſſent pas de leur être propres, quoiqu'elles leur ſoient communes avec d'autres, & qu'il n'y a qu'à les féliciter de s'être rencontré avec de grands Hommes ; la trop grande conformité les décele ; il y a toûjours quelque choſe d'original qui diſtingue ce que nous penſons de nous-mêmes, d'avec ce que

nous imitons, au lieu que l'air ſervile de l'imitateur ſe reſſent d'abord. L'expreſſion même les trahit à chaque inſtant : dans la proſe, ce ſont des phraſes, des periodes entieres, ramaſſées des meilleurs ouvrages, & liées avec beaucoup de peine ; & fort peu d'art : dans la Poëſie ce ne ſont que des hemiſtiches & des vers connus. Jamais une épithete dont ils n'ayent l'exemple ; jamais une de ces manieres de parler que le genie hazarde à propos, & dont le bonheur cache la hardieſſe.

Reconnoiſſons ici toute la ſéduction de l'amour propre. Y a-t-il aujourd'hui un autre mérite que celui de la Mémoire, à peindre l'Aurore ouvrant les portes de l'Orient avec ſes doigts de roſes ; les Heures attelant le char du Soleil ; lui-même couronné de rayons, fourniſſant ſur ſon char doré ſa vaſte & penible carriére, & venant enfin ſe délaſſer dans le ſein de Thetis : à repreſenter Neptune appellant les tempêtes d'un coup de ſon trident, ou calmant les mers d'un ſeul mot ; conduiſant ſes moëtes chevaux ſur les plaines humides ; précedé des Tritons & des Sirenes ; & recevant de toutes parts le tribut des fleuves : à peindre la riante Flore, careſſée du jeune Zephire, ou ſes tréſors diſſipez par les Tyrans des airs : à deſcendre enfin

ſur les rives du Stix formidable aux Dieux même, où les Parques infléxibles filent & tranchent ſans égard les jours des humains, & où de ſeveres Juges diſtribuent équitablement aux Ombres les tourmens du Tartare & les délices de l'Eliſée ; Toutes ces idées qui ont dû coûter des veilles aux inventeurs, s'offrent aujourd'hui d'elles-mêmes ; & cependant tel eſt le penchant de l'homme à s'eſtimer plus qu'il ne vaut, que quelquefois de grands Auteurs s'applaudiſſent encore de les employer, & ſe laiſſent enyvrer d'un orgüeil puerile qui n'étoit pas même pardonnable aux inventeurs.

J'ai cité ces idées toutes triviales qu'elles ſont, par cela même qu'elles ſont triviales, & qu'elles font d'autant mieux ſentir que nous plaiſons quelquefois par des choſes où nous n'avons aucune part.

Mais ne nous y trompons pas ; il y a pour tous les genres des chemins auſſi tracez que ceux-là, quoi-qu'on s'en apperçoive moins. Combien de tours dans l'éloquence pour ſe concilier la bienveillance des auditeurs, pour effrayer, pour attendrir, pour reveiller l'attention languiſſante, enfin pour ramaſſer ſes forces, & porter le dernier coup à ceux que l'on veut convaincre ? Combien de lieux communs de morale & de figures pathéti-

ques, qui ne manquent aujourd'hui leur effet que parce que nous ſommes trop aguerris contr'elles ?

Y a-t-il quelque genre de Poëſie dont nous n'ayons les materiaux tout préparez ; le Poëte paſtoral croit avoir aſſez de Theocrite & de Virgile. Juvenal & Horace ſuffiſent aux Satyriques. La Tragedie même ſi enrichie de nos jours par des génies également heureux & hardis, ne fait preſque plus de progrès : toûjours mêmes interêts, mêmes obſtacles, caractéres repetez, ſituations connuës, ſentimens ordinaires auſſi-bien que les diſcours: on ne tient pas aſſez de compte à ceux qui au peril du ſuccès prennent des routes nouvelles, & oſent faire uſage de leur génie.

a C'eſt pourtant à ces Auteurs d'Imagination que nous devons la naiſſance des Arts. La Memoire n'auroit pû faire que des Annales ; le reſte n'étoit pas de ſa competence.

L'Imagination, car je l'examine ici toute ſeule, eſt ſujette, il eſt vrai, aux bizarreries les plus extravagantes ; mais elle enfante auſſi les idées les plus heureuſes ; & en matiére de poëſie & d'éloquence le jugement n'a rien à faire qu'autant qu'elle lui donne de quoi choiſir. Si l'on ne ſe ſent point d'imagination, que l'on renonce à la gloire d'Au-

a L'Imagination.

teur : l'art ne donne point ce talent, il le ſuppoſe ; & dès qu'on en manque, en vain étudieroit-on toutes les régles, en vain même dans un ouvrage peiné, les auroit-on obſervées ſcrupuleuſement ; on n'auroit fait par tous ſes efforts que prouver l'inutilité des régles ſans le génie.

Il eſt vrai que ce génie abondant ne ſe trouve gueres avec un jugement ſolide ; & c'eſt pourquoi les arts ont été du tems à ſe perfectionner. Les prémiers inventeurs ſçavoient apparemment mieux imaginer que choiſir ; ils éxécutoient hardiment tout ce qui s'offroit à eux ; l'expérience ne les aidoit pas à prévoir l'effet de leurs caprices. Ebloüis eux-mêmes de la nouveauté de leurs idées, ils en ébloüiſſoient les autres ; car rien n'eſt plus contagieux que l'imagination ; mais dans la ſuite on rejettoit le ridicule à meſure qu'on venoit à le reconnoître ; & l'on ne conſervoit que l'agréable, pour ſervir de fondement à d'autres beautez qui ſe raſſemblant d'âge en âge, formerent enfin un édifice regulier dans chaque genre.

Ne croyons pas que le Poëme ſoit né avec la conſiſtance & les proportions de ceux d'Homere, quelque imparfaits que j'aye oſé les juger ; ni même que Theocrite, quoique dans un genre plus ſimple, n'ait pas été aidé

dé par les beautez & les fautes de ſes prédeceſſeurs. L'imagination des prémiers hommes ne pouvoit pas aller ſi loin.

Comme l'office de la memoire eſt de nous repreſenter fidellement ce que nous avons vû ou entendu, celui de l'imagination eſt de feindre des objets nouveaux par un arrangement arbitraire de tout ce qui a déja frappé nos ſens. Plus nous avons vû de choſes, plus nous avons de facilité à imaginer. Celui qui ne connoîtroit que deux eſpeces d'animaux ne pourroit pas ſe figurer des monſtres auſſi variez, que celui qui les connoîtroit toutes. L'imagination des enfans ne ſe joüe pas avec la même étenduë que la nôtre, & leurs ſonges ſont apparemment plus uniformes que ceux des hommes faits.

En matiére d'ouvrages, l'imagination des prémiers inventeurs étoit à peu près auſſi étroite : il lui a fallu beaucoup d'eſſais pour ſe mettre au large ; & ce n'a pû être qu'à la longue, qu'on s'eſt trouvé en état de former de grands deſſeins, & de donner de grands ſpectacles à l'eſprit.

Il n'en faut pour exemple que la naiſſance & les progrès de la Tragédie & de la Comedie, quoique le goût qu'on prit à ces ſpectacles, les ait rendus d'ailleurs aſſez rapides. Tout ſecouru qu'on étoit par les Poëmes

d'Homere qui offroient déja de grandes idées du Dragmatique, les premiers eſſais en furent informes : on ne parvint au raiſonnable que par degrez, & ces differens accroiſſemens furent l'ouvrage & la gloire de pluſieurs Auteurs ; tant il eſt vrai que l'invention & la perfection ſont preſque toûjours incompatibles.

La Grece eut l'honneur de toutes ces inventions : & Rome en joüit dans la ſuite avec la honte de n'y pouvoir rien ajoûter. Seneque demeura au-deſſous de ſes modéles : Terence même prit tous ſes ſujets de Menandre, & quoique cela n'ôte rien de l'agrément de ſes pieces, c'eſt toûjours autant à rabattre du mérite perſonnel de l'Auteur.

Ne nous plaignons pas de nôtre ſiécle, il a été plus heureux. Nous devons à l'imagination de nos Auteurs deux genres nouveaux de Tragédie, & une nouvelle ſource de Comique. Corneille a peint des Héros qui nous ont moins touchez par leurs perils, qu'étonnez par leur grandeur d'ame. Il a trouvé le ſecret de nous intéreſſer par l'admiration : ſentiment qui réjailliſſoit ſur nous-mêmes, à la vûë des grandes actions dont nôtre eſpéce eſt capable. Racine, peut-être par un goût particulier, peut-être auſſi par la néceſſité de ſe faire une nouvelle route, pour

acquerir une gloire égale à celle d'un rival déja établi, & qu'il déſeſperoit de ſurpaſſer dans ſon genre, a preſque toûjours fait de l'Amour le prémier reſſort de ſes piéces ; & comme Corneille flattoit nôtre orgüeil, en nous faiſant voir juſqu'où nous pouvons nous élever, Racine nous conſoloit de nos foibleſſes, en nous les montrant dans les plus grands hommes.

Moliere non content de peindre la Nature en général comme Terence, s'eſt attaché à des ridicules ou à des vices particuliers, qu'il a mis dans tout leur jour ; en un mot, il a ſubordonné l'intrigue aux caracteres, genre de Comédie inconnu aux Anciens, du moins au point où il l'a porté.

Voilà le grand mérite de ces Auteurs, l'Invention. Si Corneille n'avoit fait que le Cid, & Moliere que l'Amphitrion, nous joüirions toûjours, comme nous faiſons, de deux piéces admirables ; mais nous ne pourrions pas nous vanter d'avoir en eux deux inventeurs ; & quoique Corneille ne doive pas tout le Cid à l'Auteur Eſpagnol, ni Moliere tout l'Amphitrion à Plaute, nous ſerions réduits à chercher leur imagination dans le détail, au lieu qu'elle nous frappe ſenſiblement dans de grands ouvrages, & qu'elle a frayé aux Auteurs qui les ſuivront

des chemins qu'ils n'euſſent peut-être pas découverts.

a On voit aſſez par ce que j'ai dit, l'uſage & le prix de l'Imagination. C'eſt une qualité néceſſaire aux Auteurs, mais qui ne ſert le plus ſouvent qu'à les égarer, ſi le Jugement ne la maîtriſe. C'eſt à l'Imagination que nous devons la naiſſance des Arts ; mais c'eſt au Jugement que nous en devons la perfection. Comme ſon unique office eſt de choiſir ou de réjetter, c'eſt lui qui d'après les expériences de ce qui a plû aux hommes, ou de ce qui les a choquez, a établi des regles dans chaque genre. C'eſt encore lui qui borne l'autorité de ces mêmes regles, & qui nous en fait ſentir les exceptions.

L'Art eſt comme la loi : elle n'a pû prévoir tous les cas, & ſouvent par l'eſprit de la loi, on eſt réduit à juger contre la loi même. L'Art n'a eu auſſi que des vûës générales ; & ſouvent c'eſt par une connoiſſance profonde de ces vûës que l'on déroge à ſes préceptes particuliers. Voilà en quoi le Jugement eſt néceſſaire, pour réprimer ou adopter à propos les hardieſſes de l'Imagination.

Sur quelque ſujet qu'on ait à travailler, elle nous préſente d'abord pluſieurs deſſeins. Celui qui n'a pas cet eſprit d'examen & de

choix, ne ſe donne pas par conſequent la peine de la comparaiſon : il obéit à ſes prémieres idées ; il arrive quelquefois qu'elles ſont heureuſes, & que l'imagination le ſert auſſi-bien toute ſeule, qu'auroit pû faire le jugement avec elle ; mais un moment après le ſort change, c'eſt le propre du hazard de varier : & le même Auteur qui vient de nous étonner par de grandes beautez, nous étonne par de grandes fautes. Comme il n'y a rien en lui qui ſçache juger de ſes caprices, tout paſſe, & l'on ſent à l'inégalité conſtante de ſon ouvrage, qu'il n'eſt le maître ni du beau ni du ridicule qui lui échappe.

Celui au contraire qui joint le jugement à l'imagination, compare à loiſir toutes ſes idées : il ne ſe laiſſe pas entraîner au brillant des unes, il ne ſe détermine pas même par la ſeule juſteſſe des autres ; il ne ſouſcrit à rien qu'autant que l'agrément & la ſolidité ſont d'accord. Nouvelle idée, nouvel éxamen, il s'interroge ſur tout : ſcrupuleux juſques ſur la maniere de dire les choſes, il aſſortit toûjours ſon ton à ſon ſujet ; eſt ſimple ou s'éleve ſelon que les circonſtances le demandent : il n'admet que les ornemens qui rendent la vérité plus reconnoiſſable ou plus intéreſſante ; & enfin, conſtant à rejetter tout ce qui n'eſt pas juſte, il ne s'égare quel-

quefois, que parce qu'il n'eſt pas donné à l'homme de ne ſe tromper jamais.

Il ſe trouve de deux ſortes de jugement dans les hommes : les uns ne connoiſſent le vrai que par la diſcuſſion, les autres le ſentent ſans ce ſecours. Les prémiers ne choiſiſſent ou ne rejettent une idée qu'après l'avoir examinée de tous les ſens ; & cette maniere de juger, quoique la plus ſûre, nuit preſque toûjours par ſa lenteur à l'agrément, parce qu'elle laiſſe refroidir l'imagination qui en eſt l'unique ſource : Les ſeconds, par des raiſonnemens ſoudains qu'ils auroient même de la peine à développer, s'il falloit en rendre compte, embraſſent d'une ſeule vûë les defauts & les beautez des choſes ; & c'eſt cette ſorte de jugement qu'on appelle le Goût.

La prémiere maniere convient aux Dogmatiques. Comme ils n'ont d'autre but que d'inſtruire, ils comptent pour rien la perte que leur imagination pourroit faire dans la diſcuſſion ; mais la ſeconde, quoique la moins ſûre, eſt preſque la ſeule qui convienne aux Orateurs & aux Poëtes. Ils ne rempliſſent pas tous leurs engagemens, s'ils ne font qu'inſtruire, ils ſont obligez de plaire ; & ils ne peuvent y parvenir, qu'autant que par des jugemens prompts ils ſaiſiſſent les bons momens du génie, qui ne s'accommo-

deroit pas de la lenteur, ni des ſcrupules de l'examen. Heureux pourtant l'Auteur capable de revenir ſur ſon ouvrage avec ce jugement de diſcuſſion qui peut ſeul appercevoir & réparer les mépriſes du genie.

Il y a une obſervation à faire ſur le jugement des Auteurs. Il ne conſiſte pas toûjours à dire des choſes abſolument exactes, & vraies en elles-mêmes, c'eſt aſſez ſouvent que ce qu'ils diſent ſoit vrai dans les circonſtances où ils le diſent. On a droit de chicanner le Philoſophe ſur tout ce qu'il avance. Comme il promet des démonſtrations, il doit en donner; mais les Orateurs & les Poëtes ſont d'un autre ordre. Il ſuffit aux prémiers de ne rien dire que de vrai par rapport à ceux à qui ils parlent. Il y a même beaucoup de jugement à employer quelquefois le faux dont ils prévoyent un bon effet: il ne faut les juger que ſur le but qu'ils ſe propoſent: toûjours d'autant plus irréprochables, en tant qu'Orateurs, qu'ils vont plus ſûrement à cette fin, & par les chemins les plus courts.

Le jugement des Poëtes, ſur tout des Dramatiques, roule encore plus ſur des véritez de ſimple convenance. Comme ils font parler des perſonnages de differens caracteres & en diverſes ſituations, ils doivent beaucoup

moins étudier ce qui eſt vrai en ſoi, que les diverſes manieres dont les préjugez & les paſſions font penſer les hommes. J'ai vû critiquer une penſée de l'Opera de Thetis qui me paroît cependant une des plus belles de tout l'Ouvrage, & c'eſt beaucoup dire. Thetis près de recevoir l'hommage de Jupiter que Mercure vient de lui annoncer, parle à Pelée qu'elle aime, & dont elle croit être trahie. Elle prétend ſe venger de ſon inconſtance, en ſe rendant à l'amour de Jupiter. Voici ſes paroles.

Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Si elle aime Jupiter, diſoit le Critique, ce ne ſera plus une peine; car il implique contradiction d'aimer ce qui ne plaît pas. Cela eſt vrai, & par cette raiſon ce ſeroit une faute de jugement à un Poëte de dire en Hiſtorien: Thetis pour ſe venger de Pelée, s'impoſa la peine d'aimer Jupiter; mais que Thetis le diſe elle-même, rien n'eſt plus naturel, ni mieux reſſenti: elle aime actuellement Pelée; cette paſſion qu'elle ſent, &

dont elle faiſoit ſon bonheur, lui fait enviſager comme une peine, une paſſion qu'elle ne ſent pas, & qui la priveroit des ſentimens qui lui ſont encore ſi chers. Voilà la nature. Ainſi un Auteur doit ſe mettre à la place de ſes perſonnages, pour parler juſte, & un Critique doit s'y mettre auſſi, pour ne rien cenſurer qu'à propos.

En effet, c'eſt le regne du jugement que la bonne critique, & elle me fournit une exception à ce que j'ai dit en général contre le défaut de génie. Un Auteur pourvû d'un ſens droit & délicat, mais dénué d'imagination, peut encore acquerir quelque gloire, en s'exerçant ſur celle des autres. Il ne pourroit rien imaginer de ce qu'il blâme ou de ce qu'il loüe, mais il ſent & ſçait faire ſentir, en quoi les choſes ſont bonnes ou defectueuſes. Ce talent bien employé ſur les bons Auteurs, ſeroit d'une utilité conſiderable pour le Public; & ce ſeroit en même tems le remede des préventions établies, & le preſervatif des préventions à venir.

Nous avons des ouvrages immortels par ce ſeul caractére. La critique du Cid par l'Académie Françoiſe regla bien-tôt l'eſtime qu'on devoit faire de cet ouvrage; elle en peza exactement les beautez & les défauts, & elle appuya ſes déciſions d'un raiſonne-

ment ſi ſolide, qu'il parut bien aux nouveaux ouvrages que l'Auteur critiqué donna dans la ſuite, qu'il en avoit ſenti lui-même toute la force. Il ſeroit à ſouhaiter que tout ce qui paroît d'eſtimable fût examiné par d'auſſi bons Juges; les fautes d'un bon Auteur ne ſe perpetueroient pas comme elles ſont par l'autorité de ſon ſeul exemple.

Si l'on avoit cenſuré de bonne heure les ouvrages ſans méthode, les Auteurs auroient recherché cette perfection plus qu'ils n'ont fait; peut-être qu'aujourd'hui on la croiroit néceſſaire par tout; & je ne crois pas qu'il reſtât encore de ces gens aſſez prévenus, pour tenir compte à un Auteur de l'avoir négligée, & en eſtimer d'autant moins ceux qui s'y ſont aſſujettis. Les Anciens, diſent ces gens-là, ne ſont pas trop méthodiques; donc il ne faut pas l'être; mais je me hazarde à ſoûtenir qu'il faut l'être, au peril de la conſequence qu'on en peut tirer contre certains Anciens.

a La Méthode eſt l'art d'arranger ſes penſées de maniere que dans les ouvrages dogmatiques, tout en ſoit plus clair, & que dans les ouvrages de goût, tout en ſoit à la fois & plus clair & plus agréable. Il y a des Auteurs dont tout eſt bon en détail, mais

a *La Méthode.*

qui par le défaut de cet ordre perdent une grande partie de leur force ou de leur agrément. Qu'on y prenne garde ; ce talent eſt plus rare encore que le jugement même pris dans un ſens étroit. Il ſe trouve aſſez de gens capables de prononcer juſte ſur une idée particuliere ; mais qu'il y en a peu qui ſçachent embraſſer un grand deſſein, en arranger toutes les parties dans leur ordre naturel, & faire de chacune de ces parties une nouvelle analyſe, où il n'entre rien de ſuperflu, & où tout ce qui y doit entrer ſoit mis à ſa place !

Point de prévention pour nôtre ſiécle, mais auſſi rendons-lui juſtice ; il a du moins ſur les autres l'avantage d'avoir porté cet Art plus loin qu'eux. Un Philoſophe de nos jours en a fait le fondement d'une nouvelle Philoſophie ; & nous lui avons d'autant plus d'obligation, que par ſes propres regles, on peut le combattre & le corriger. C'eſt lui enfin qui nous a appris à raiſonner. Le goût de ſa méthode s'eſt répandu juſques ſur la Poëſie & l'Eloquence : car tel eſt l'uſage & le prix de la raiſon, elle eſt bonne à tout, & telle eſt ſa force qu'elle triomphe tôt ou tard des préjugez. Nous manquons plus de gens qui nous la montrent, que de gens qui la reconnoiſſent quand elle ſe préſente. Les hommes ne ſçauroient ſe dérober long-tems à l'évidence.

Cependant, & j'ai déja prévenu cette diſtinction ; l'Orateur & le Poëte ne doivent pas ſe contenter de la méthode, qui convient au Philoſophe. On n'a rien à dire à celui-ci, quand toutes ſes propoſitions naiſſent les unes des autres ; & que de conſequence il a épuiſé tout ſon ſujet : mais ceux-là, ſans être diſpenſez de cette prémiere obligation, doivent encore ranger tellement leur matiere, que l'agrément croiſſe toûjours : & que de beautez en beautez ils parviennent à une fin plus intéreſſante encore que tout le reſte.

En vain l'Orateur aura-t-il ému les eſprits dès le commencement du diſcours ; ſi à meſure qu'il avance, ſon feu diminuë, on ſe refroidit avec lui, & l'Auditeur tout prêt d'être convaincu, lui échappe. En vain le Poëte aura-t-il étalé d'abord les images les plus agréables, ou raconté les événemens les plus intéreſſans ; s'il n'y ajoûte dans la ſuite que des beautez inférieures, de quelque raiſon ſpécieuſe qu'il puiſſe juſtifier ſon ordonnance, on ſera toûjours en droit de lui reprocher un arrangement qui fait ſucceder l'ennui au plaiſir.

Telle eſt l'Enéïde de Virgile : on ne ſçauroit à la rigueur en condamner la diſpoſition ; tout y eſt lié, tout y eſt ſuivi : la raiſon eſt contente, mais le cœur & l'imagina-

tion

tion ne le ſont pas. Accoûtumez aux plus grandes beautez dans les ſix prémiers Livres, on n'en ſçauroit goûter de moindres dans les ſix derniers ; & toutes eſtimables qu'elles ſont en elles-mêmes, elles tiennent lieu de défauts dans la place où elles ſont. L'expreſſion eſt hardie ; mais du moins ne ſçauroit-on nier que le Poëme ne fût infiniment plus parfait, ſi en conſervant la grandeur & la regularité du deſſein, l'Auteur avoit pû ranger ſes beautez dans un ordre plus propre à faire effet.

Cette méthode eſt particulierement néceſſaire aux Poëtes Dramatiques, qui quelquefois avec autant d'eſprit & de beautez qu'il en faut pour réüſſir, ne laiſſent pas de tomber par le ſeul défaut d'économie. Ils pourroient preſque toûjours ſe répondre du ſuccès, s'ils ſçavoient reculer les grandes beautez juſqu'aux derniers actes, & obſerver cette gradation dans chaque acte en particulier, & même juſques dans chaque ſcene. Ils peuvent ennuyer d'abord impunément ; le plaiſir qui doit ſuivre effacera cette impreſſion ; au lieu que s'ils finiſſent par ennuyer, on ne leur tiendra preſque aucun compte du plaiſir qu'ils auront fait d'abord. Ils auroient beau en appeller à la réfléxion ; l'Auditeur ne juge que par ſentiment, & il n'accorde ſon

ſuffrage qu'à l'Auteur qui le lui enleve.

Il ne faut pas croire que la méthode ne convienne qu'aux grands ouvrages ; elle eſt néceſſaire à proportion dans les moins étendus, & même dans les plus petites parties de chaque ouvrage. Les deſcriptions, les raiſonnemens, les recits, la paſſion même a ſon ordre ; & quoique celui qui la ſent ne connoiſſe pas les rapports & les dépendances de ſes differens mouvemens, celui qui la peint doit les connoître pour en faire des images regulières, & capables de toucher les autres.

Voilà en général toutes les qualitez qui peuvent ſe rencontrer dans un ouvrage. Si elles s'y rencontroient toutes dans un dégré éminent, l'ouvrage ſeroit parfait ; mais où eſt l'Auteur qui raſſemble tous ces talens ? Il faut donc, pour eſtimer les Auteurs tout ce qu'ils valent, & ne les eſtimer que ce qu'ils valent, comparer toûjours ce qu'ils ont avec ce qui leur manque ; bien diſtinguer leur qualité dominante, & le prix dont elle eſt, d'avec les autres qualitez qu'ils y joignent, & leur prix particulier ; & enfin ne prononcer de jugement ſur eux, qu'après une exacte compenſation de leurs défauts & de leurs avantages.

Tout le monde n'eſt pas capable de ces

compenſations, & cependant tout le monde veut juger. On juge donc en gros d'un ouvrage, ſelon qu'on eſtime, ou qu'on mépriſe la partie qui y domine ; l'un, parce qu'il n'y trouve pas un jugement bien ſûr, le ſoûtient abſolument mauvais ; l'autre, parce qu'il y eſt frappé d'une imagination brillante, le ſoûtient admirable ſans reſtriction. On ſe rapprocheroit bien-tôt, ſi l'on s'expliquoit ; mais on ne s'en donne pas la peine, & ſouvent l'on aime mieux diſputer que s'entendre.

DISCOURS SUR LES PRIX QUE L'ACADEMIE FRANÇOISE, DISTRIBUË,

Prononcé le 25. Aouſt Fête de Saint Loüis 1714. après la lecture des Pieces qui ont remporté les Prix.

MESSIEURS,

Nous nous ſommes apperçûs cette année que l'émulation ſe refroidiſſoit ; non par la qualité des ouvrages qui nous ont fait ſouhaiter d'avoir plus d'un Prix à diſtribuer, mais par le nombre des prétendans, qui s'eſt trouvé moindre qu'à l'ordinaire.

Dans la place où le ſort m'a mis, c'eſt à moi de ranimer au nom de l'Académie Françoiſe, cet amour d'une gloire ſi précieuſe à la Nation, ſi propre à y maintenir l'éclat des talens, plus déſirable peut-être que celui des armes; puiſque cette ſupériorité littéraire ne peut exciter chez nos voiſins que des jalouſies utiles; & qui loin de troubler le repos des uns ni des autres, ne feroient que hâter les progrès de l'eſprit & nôtre perfection commune.

Heureux ces combats paiſibles qui font autant d'honneur à l'homme que les combats ſanglans devroient lui cauſer de honte! heureuſes ces luttes du génie où les vainqueurs n'obtiennent qu'une admiration qui les fait aimer, & où les vaincus acquierent encore de nouvelles forces par les ſecours qu'ils reçoivent des vainqueurs mêmes!

La Paix que la Prudence & la Victoire ſe ſont diſputé l'honneur de nous ramener, va rendre aux Muſes ce loiſir précieux qui leur eſt ſi néceſſaire. Elles peuvent deſormais chanter leur propre repos, & en répandre les fruits dans l'Univers. Ce ſeroit peu que la Paix ne rendît aux hommes que la tranquilité & l'abondance: ils ſont nez pour une félicité plus délicate; & ils ne ſont heureux, comme il leur convient de l'être,

qu'à meſure qu'ils étendent leurs connoiſſances, & qu'ils perfectionnent leurs talens.

Puiſſe naître parmi nous cette émulation qui a donné tant de grands hommes à la France ; qui par tant d'ouvrages célébres a rendu nôtre langue ſi chere aux étrangers, & qui la rendra même néceſſaire à la poſtérité.

Que ne pouvons-nous animer les Auteurs par les plus grandes récompenſes ! que ne pouvons-nous proportionner les couronnes au mérite, & aſſûrer la fortune d'un Orateur ou d'un Poëte par la diſtribution d'un ſeul prix ! nous n'avons preſque que de l'honneur à vous offrir ; mais c'eſt le tréſor le plus cher aux belles ames : & vous avez du moins cet avantage en travaillant pour vous voir couronnez de nos mains, qu'on ne peut vous ſuppoſer qu'un interêt noble & généreux, que la vertu même ne diſtingue pas du déſintéreſſement.

Rappellez-vous ces jeux ſi fameux de la Grece devenus par leur célébrité l'époque de ſon Hiſtoire, ces jeux où l'on venoit de ſi loin, avec tant de dépenſe & d'appareil, où les Héros diſputoient le prix au nom des Villes entiéres, & où les Rois mêmes cherchoient à augmenter leur Majeſté du titre de vainqueur. Ils ne s'y propoſoient qu'une couronne d'Olivier, & les acclamations des

Peuples. Nous n'offrons pas de moindres avantages à ceux qui triomphent ici : nous leur promettons un nom, mais un nom autant au deſſus de celui que méritoient ces vainqueurs des jeux olympiques, que la beauté & les lumieres de l'eſprit ſont au deſſus de la vigueur & de la ſoupleſſe du corps.

Les Sujets que nous propoſons ne doivent-ils pas encore exciter vôtre ardeur ? L'Eloquence y travaille pour la Religion : l'Orateur en méditant ſon ſujet en doit devenir plus vertueux ; & en le traitant avec zele, il communique aux autres les véritez ſalutaires qui l'ont pénétré. Quelques gens aimeroient mieux une morale toute humaine & indépendante du Chriſtianiſme : ils penſent que l'eſprit en auroit occaſion de briller davantage, & que les fleurs de l'Eloquence s'y aſſortiroient mieux qu'à l'auſtérité Chrétienne.

Vain préjugé qui ne prouve en eux que l'ignorance de l'Eloquence & de la morale même. Ils ignorent l'Eloquence, s'ils ne ſçavent pas que c'eſt la vérité & l'importance de ſa matiere qui fait ſa plus grande force ; & ils ignorent la morale, s'ils ne ſçavent pas qu'elle n'a de ferme fondement que la Religion, qu'elle demeure ſans regle & ſans motifs, ſi la Religion ne l'éclaire & ne l'anime, & qu'elle ne ſeroit jamais qu'une ſpeculation

froide de l'eſprit, ſi la connoiſſance d'un Legiſlateur ſecourable qui eſt lui-même le modelle & la récompenſe de la vertu qu'il commande, n'en faiſoit, pour ainſi dire, la paſſion dominante du cœur.

C'eſt à cette néceſſité de connoître la Religion que ſe réduiſent tous nos Sujets. Nous prenons la morale dans ſa ſource; & nous donnons lieu ainſi à l'Eloquence Françoiſe, de mériter le nom de divine, à plus juſte titre que celle des Cicerons & des Demoſthenes.

Si nous ſanctifions l'Eloquence, nous ne laiſſons rien de prophane à la Poëſie. Nous voulons qu'elle nous aide à payer ce tribut d'éloges que nous devons à nôtre auguſte Protecteur: mais ces éloges mêmes ſont religieux, & l'encens qu'elle brûle pour LOUIS, elle le peut brûler juſques ſur l'Autel. Autant d'actions qu'elle célébre, autant d'exemples de vertu qu'elle propoſe aux hommes, autant d'hommages qu'elle rend à Dieu qui en eſt le principe & la fin. Elle louë un Héros, mais un Héros Chrétien, un Roi qui n'eſt puiſſant que pour la Juſtice, qui n'applaudit qu'à des vertus pures, & qui couvre la valeur même d'infamie, quand elle n'eſt qu'orgueil & que vengeance; un Roi qui rejette tout pacte avec l'erreur; qui étend le regne de la vérité juſqu'aux Iſles lointaines, & qui

ne connoît de politique que le zêle prudent de la Religion ; un Roi qui ſupérieur aux proſpéritez, ſçait s'arrêter au milieu de ſes conqueſtes, quand le repos du monde veut qu'il ceſſe de vaincre ; & qui ſupérieur aux diſgraces, ſçait rappeller la victoire à force de fermeté, quand l'intereſt de ſon Peuple veut qu'il vainque encore ; un Roi enfin en qui tout eſt grand, parce qu'il ſe dépoüille de ſa grandeur devant celui dont il la tient. Voilà le Tableau que les Poëtes ont à tracer. La matiere croît à meſure qu'ils y travaillent : loin d'être réduits à rien répeter, ils ne ſçauroient même tout dire. Ils n'ont qu'un Héros à répreſenter, mais il faut peindre en lui toutes les vertus.

Que le génie s'échauffe donc d'une nouvelle émulation ; qu'il ſatisfaſſe de toutes ſes forces à ce double devoir de Religion & de juſtice : qu'il prouve ſans ceſſe qu'il n'y a point de véritable vertu ſans pieté, & qu'il en propoſe ſans ceſſe un exemple dans le Monarque dont nous joüiſſons ; non pour le raſſaſier d'une loüange qu'il ne cherche pas, mais pour laiſſer à la poſtérité des monumens de nôtre zêle, & pour apprendre aux Rois à venir ce qu'ils doivent être.

Quelquefois les Auteurs aſſez courageux pour l'entreprendre, ſe trouvent embarraſ-

ſez dans l'éxecution : ils ne ſçavent pas, diſent-ils, quel eſt nôtre goût, ni à quelle eſpece d'Eloquence ou de Poëſie nous laiſſons emporter nos ſuffrages.

Nos principes ſont ſimples. Nous voulons dans l'Eloquence, que l'Orateur établiſſe clairement ce qu'il doit prouver, qu'il marche enſuite de preuve en preuve, ſans perdre de tems à des beautez étrangeres ; & que croiſſant toûjours en raiſonnement, juſqu'à ce qu'il ait épuiſé ſon ſujet, nous nous ſentions convaincus, avant que nous réfléchiſſions qu'il nous a ſçû plaire.

Ce n'eſt pas que nous nous contentions d'une ſéchereſſe dogmatique, qui éclaire inutilement, puiſqu'elle ne touche point. L'Eloquence doit aller au cœur, & flatter même l'oreille, mais ce ne doit être que pour donner plus de force à la vérité. Il faut que le raiſonnement prenne toutes ſortes de formes, mais ſans ceſſer d'être preſſant ; il peut même ſe cacher quelquefois, pourvû qu'il ſe faſſe toûjours ſentir, & que dans le même temps qu'il intéreſſe le cœur par la paſſion, & qu'il flatte l'imagination par les tours, il ſaiſiſſe l'eſprit par une liaiſon d'idées & par une force de conſéquences qui arrache ſon conſentement.

Il y a deux piéges qui, tout connus qu'ils

ſont, n'en ſont guéres plus évitez. Quelques Auteurs, pour vouloir être ſublimes, ſe perdent dans des idées confuſes, qui n'ont ſouvent d'élevation que leur obſcurité : ils ne développent point aux autres ce qu'ils n'ont point démêlé eux-mêmes : & trop charmez de quelques termes ébloüiſſans, ils ne s'embarraſſent guéres que le ſens même ſoit lumineux. Les autres contens d'un vrai trivial & d'une clarté trop familiere, ne diſent rien qui ne paroiſſe plûtôt le fruit de leur mémoire que celui de leur réfléxion. Cela n'eſt-il pas vrai, diſent-ils ? ne m'entend-on pas ? Oüi, mais nous voulons un vrai de recherche, qui nous inſtruiſe ; & une clarté élegante qui nous faſſe voir un grand ſens dans toute ſa dignité.

Nous avoüons encore que la pureté de la langue nous eſt chere. L'Académie ne ſouffre point qu'on viole des régles qu'elle doit maintenir : mais cependant nous les ſubordonnons au génie & au jugement, & nous pardonnerons toûjours quelques fautes de langage, quand la ſolidité du ſens & la beauté des tours demanderont grace pour elle.

La Poëſie n'eſt qu'une Eloquence plus amoureuſe de la fiction, & plus hardie, quoique plus contrainte ; mais ſa hardieſſe ne l'affranchit pas de la raiſon : ſa contrainte ne la diſpenſe

diſpenſe pas de l'exactitude ; & elle ne doit feindre que de l'aveu & au profit de la vérité.

Nous voulons donc que les Poëtes prennent l'eſſor, mais un eſſor ſage, & qui ne les faſſe pas perdre de vûë : nous n'approuvons que les hardieſſes heureuſes ; & comment peuvent-elles être heureuſes que par la convenance des tours avec les ſentimens ; & par celle des expreſſions avec les penſées ? Celui qui penſe d'une maniere neuve, s'exprime auſſi avec un tour original : il étend la langue ſans multiplier les termes, & l'alliance nouvelle qu'il fait des mots, dans la néceſſité de rendre des penſées ſingulieres, y fait appercevoir un ſens fin & delicat, qui nous échapoit auparavant, mais qui nous paroît naturel, dans le tems même qu'il nous étonne.

Voilà le génie que nous demandons dans les Poëtes. Qu'ils ne s'imaginent pas que les fougues & les écarts en puiſſent tenir lieu. Nous voyons quelques fois des Odes qu'il ſemble qu'on n'ait nommées Pindariques que pour en excuſer le deſordre & la bizarrerie.

Pourquoi faire cette injure à Pindare, de penſer que tout ſon Art fût de n'en point

avoir : C'étoit au contraire, par une reſſource de l'Art même, qu'il ſçavoit joindre au fonds ſtérile de ſes Sujets, les beautez qui en étoient les plus voiſines. Tout ce qu'il dit appartient à ceux dont il parle, ou à ceux devant qui il parle. La Grece aſſemblée n'étoit pas moins ſon objet que les vainqueurs des jeux Olympiques : on découvroit alors dans les choſes une liaiſon que le lointain des tems nous dérobe ; & en un mot, ſes prétendus égaremens ne pouvoient plaire qu'autant que l'on en ſentoit les raiſons & la convenance.

Quand il ſeroit vrai que le Poëte Thebain ſeroit tombé à cet égard dans quelque excès, la raiſon reclameroit contre ſon autorité. C'eſt une maxime indépendante de tout exemple, que rien n'eſt beau qu'à ſa place ; & l'Académie déclare qu'elle meſurera toûjours à cette régle toutes les beautez des ouvrages.

Que la Poëſie ne ſe faſſe jamais de ſa contrainte un prétexte de rélâchement & de licences. Les régles des vers n'ont été inventées que pour flatter l'oreille, & elles ne ſe ſont affermies & perfectionnées que par une expérience ſuivie de ce qui la charmoit davantage : mais il faut toûjours ſe ſouvenir que l'oreille n'eſt point flattée, ſi le juge-

ment n'eſt d'accord de ſon plaiſir ; & que l'harmonie la plus parfaite demeure ſans effet, ſi la raiſon n'en eſt le plus grand charme. C'eſt à les concilier l'une avec l'autre que conſiſte la perfection de l'Art. Le bon Poëte eſt celui-là ſeul, qui ſçait tourner toutes les difficultez à l'avantage de la raiſon, qui ne rime richement, que pour s'en exprimer mieux, qui n'eſt fidelle au repos du vers, que pour en être plus clair, & qui n'employe les mots nobles, qu'afin que le ſens en ſoit plus fort & plus élevé.

Quant à la fiction qui doit regner dans la Poëſie, il eſt à propos de développer ce principe, qui faute d'être bien connu, jette ſouvent les Poëtes dans une erreur groſſiére. Ils s'imaginent qu'il faut toûjours des fables & des proſopopées : ils refuſeront le nom de Poëſie à une épître élégamment raiſonnée, parce qu'il n'y aura pas de fiction, ſelon l'idée qu'ils s'en forment. Qu'ils apprennent cependant qu'il y a une fiction de détail, & rénaiſſante à chaque inſtant, plus précieuſe que ces fictions générales dont la plûpart des Poëtes ſe contentent. Ils prennent pour un chef-d'œuvre poëtique, d'avoir inventé quelque action inſipide entre la Paix & la Victoire, entre Mars & Minerve ; & pour en avoir

fait des perſonnages d'un Poëme froid d'ailleurs, & ſouvent froid par la fiction même, ils ſe flattent fiérement d'être au deſſus de ceux qui ont traité le même ſujet ſans fable.

Nous eſtimons les fables ingénieuſes tout ce qu'elles valent : mais nous ne les jugeons pas abſolument néceſſaires dans la Poëſie : ce qui nous y paroît indiſpenſable, c'eſt une fiction regnante, une fiction de figures & de tours qui donne de la vie à tout, qui mette la raiſon même en images, qui faſſe agir & raiſonner les vertus & les vices, & qui en peignant les paſſions, faſſe quelquefois ſentir d'un ſeul mot de génie, leur principe, leurs ſtratagêmes & leurs effets. C'eſt cette ſorte de fiction qui fait le Poëte : l'autre n'eſt qu'un premier effort de l'eſprit, celle-ci en eſt un effort continué ſans rélâche ; elle eſt la ſource d'un plaiſir toûjours nouveau pour les Lecteurs, & ce n'eſt que par-là qu'on peut maîtriſer leur attention.

Il eſt difficile ſans doute de ſuivre invariablement ces principes ; nous ſçavons par nous-mêmes ce que le beau coûte à trouver ; nous n'ignorons pas qu'il échappe quelquefois aux plus habiles, que les vers mêmes excellens ne ſont pas irréprochables ; & ſi le Prix ne ſe donnoit qu'à la perfection, l'Académie elle-même ne ſe flatteroit pas

de le mériter. Ainſi ne craignez pas que nous ſoyons ſeveres juſqu'à l'excès ; nous n'excluons les ouvrages que quand les endroits heureux n'y rachetent pas ſuffiſamment les foibleſſes. Nous ne remettons jamais le Prix qu'à regret ; & quand la compenſation la plus favorable des beautez & des négligences n'a pû juſtifier aſſez les Auteurs.

Inſtruits qu'il ſont à préſent de nos principes, qu'ils travaillent avec confiance & avec émulation. Le moyen le plus ſeur de perfectionner leurs talens, c'eſt d'aſpirer à un Prix que des Juges éclairez diſpenſent, & de le diſputer à des concurrens qu'on doit toûjours ſuppoſer redoutables. Cette double vûë de Juges qu'il faut ſatisfaire, & de rivaux qu'il faut ſurpaſſer, fait faire à l'eſprit tout l'effort dont il eſt capable : un Auteur qui ſans concurrence abandonne un ouvrage au Public, ſe contente d'ordinaire de le trouver bon ; celui qui diſpute un Prix veut que ſon ouvrage ſoit le meilleur. Son ambition eſt un cenſeur qui ne lui pardonne rien : elle étend ſes lumieres ; elle ſoûtient ſa vigilance ; elle l'avertit ſans ceſſe qu'il n'a pas aſſez bien fait, s'il peut faire mieux ; & la crainte d'être vaincu par un autre, fait, pour ainſi dire, qu'il ſe ſurpaſſe lui-même.

Vous avez cette conſolation que l'Académie eſt auſſi attentive à juger équitablement, que vous pouvez l'être à travailler avec ſuccès. Elle ſent toute l'importance de l'honneur qu'elle diſtribuë ; elle en voit toutes les ſuites, & nous ſçavons qu'en couronnant un Orateur ou un Poëte, nous décidons quelquefois de ſa fortune, & même de ſon mérite à venir.

Oüi, cette prémiere réputation enfante quelquefois dans la ſuite les meilleurs ouvrages. Rien ne ſoûtient plus les Auteurs, qu'un nom déja acquis. Ils ne veulent point déchoir du rang où ils ſe ſont élevez ; & devenus plus ſenſibles à la gloire par l'eſſai même qu'ils en ont fait, ils redoublent leurs efforts pour accroître encore celle dont ils joüiſſent. C'eſt peut-être à ces prémiers ſuccès que nous devons, & la Tragédie de Pénélope, où la paſſion ſert ſi bien la vertu, & cette traduction généreuſe des Philippiques qui ſemble avoir raniné Demoſthenes, & cette fameuſe pluralité des mondes, ouvrage moins ſingulier encore par ſa matiere profonde & épineuſe, que par ſes ornemens ineſpérez.

Que de motifs pour nous rendre précautionnez dans nos jugemens ; ajoûtez que par là nous nous préparons des Confreres, &

qu'autant de couronnes qu'on remporte ici, ſont autant de droits qu'on acquiert à une place qui ſera toûjours l'ambition des gens de lettres.

Voilà, MESSIEURS, tout ce que nous enviſageons en décidant du Prix. C'eſt un devoir ſacré pour nous de ne le donner qu'au mérite; & quelques lumieres qu'on doive ſuppoſer à l'Académie Françoiſe, il lui arrivera plûtôt de ſe trompe que de ſe relâcher ſur l'attention qu'elle doit à la Juſtice.

ELOGE FUNEBRE
DE
LOUIS LE GRAND,
PROTECTEUR
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Prononcé dans l'Academie Françoiſe le Jeudi 19. Decembre 1715.

MESSIEURS,

L'ACADEMIE FRANÇOISE toûjours fidelle à la gloire de ſon Auguſte Protecteur, ne s'eſt jamais aſſemblée publiquement que pour rendre de nouveaux hommages à ſes vertus.

La matiere ſembloit ſe renouveller, à meſure que les occaſions de la traiter renaiſſoient. Cet uſage établi par nôtre amour,

& ſi conſtamment ſuivi par nôtre zêle, cet uſage de loüer le Roy, en prenant poſſeſſion du rang Académique, n'a jamais peſé à perſonne par la néceſſité de redire les mêmes choſes, mais ſeulement par la difficulté de bien dire ce que les occaſions préſentes offroient de nouveau à célébrer. On n'étoit point obligé, pour offrir de grands tableaux à l'eſprit, de retourner ſur des actions paſſées, & ce n'étoit point dans un ſouvenir éloigné qu'on alloit chercher l'admiration. Chaque année d'un Regne ſi mémorable, chaque jour même avoit ſa gloire propre & indépendante : c'étoit toûjours le même Heros, ce n'étoit jamais le même ſujet.

Mais non contens d'exiger de nos nouveaux Confreres ce témoignage public de vénération pour un Roy à qui ils alloient appartenir ſous un nouveau titre, nous intereſſions encore tout ce que la France enfantoit de Genies à ſe joindre à nôtre reconnoiſſance. Nous décernions des couronnes à qui ſçavoit le mieux donner à ſes actions leur véritable éclat, à ſes vertus leur véritable grandeur, & nous ne croyions pas que l'on pût mieux former les eſprits au grand, qu'en leur propoſant une matiere toûjours auſſi feconde que ſublime, poëtique même par la ſeule vérité.

Ce Héros enfin nous eſt enlevé ; ce Héros ſi long-tems l'objet de nos acclamations & de nôtre joye, l'eſt aujourd'hui de nôtre douleur. Il ne nous reſte d'autre conſolation que de voir qu'il a juſtifié, ſurpaſſé même toutes nos loüanges dans ſes derniers inſtans, & que l'admiration qui ſe croyoit épuiſée, a trouvé de quoi ſe récrier encore au dernier ſpectacle que lui a donné ſa vertu.

De quel prix, MESSIEURS, venons-nous payer aujourd'hui ſon auguſte protection ? Il n'a pas beſoin de nôtre ſecours pour cette immortalité que nous nous vantons de ſçavoir donner aux grands noms. Dans quels climats la Renommée n'a-t-elle pas porté la gloire de ſon Regne ? La Terre & les Mers en ont été le théatre ; les Nations polies, les Nations ſauvages en ſont preſque également inſtruites ; & l'Hiſtoire s'en perdît-elle, elle ſe retrouveroit dans la tradition de tous les Peuples.

Inutiles à ſa gloire, ne ſongeons qu'à immortaliſer nôtre reconnoiſſance ; c'eſt aſſez pour nous de montrer à l'avenir, que du moins par nôtre zêle, nous avons été dignes de la protection du plus grand des Rois.

Je dis, MESSIEURS, du plus grand des Rois ; & dans ce tribut funébre que je lui rends par l'ordre de l'Académie, j'oſe

entreprendre de vous expoſer toute ſa grandeur. Mais vous m'en déſavoüeriez, ſi je la cherchois dans cette puiſſance extérieure, qui n'eſt reſpectable qu'aux yeux vulgaires. Je la cherche au fonds de ſon ame, & c'eſt là que je la trouve toûjours égale, ſous quelque face que je la regarde. LOUIS eſt grand dans la proſpérité, & l'yvreſſe des ſuccès n'altére jamais ſa ſageſſe : LOUIS eſt grand dans les diſgraces, & l'humiliation des revers ne ſert qu'à découvrir toute ſa fermeté.

Que les malheurs de l'Etat, que le dérangement de nos fortunes, ſuites inévitables des longues guerres, ne nuiſe point à l'admiration qu'éxige la mémoire d'un ſi grand Roy : LOUIS n'auroit demandé de nouveaux jours que pour les réparer, s'il avoit pû vouloir autre choſe que la Providence ordonnoit. Les malheureux ſont ſouvent injuſtes, mais les eſprits éclairez ſçavent ſe mettre au deſſus de leurs malheurs, pour rendre juſtice à la vertu. Diſſipons d'avance par nôtre raiſon, ce nuage paſſager qui peut bien obſcurcir le Soleil à quelques yeux, mais qui le laiſſe briller de toute ſa ſplendeur au reſte de l'Univers.

On

[a] ON ne connoît que trop, MESSIEURS, quel eſt l'enchantement de la proſpérité. Elle aveugle l'eſprit, & elle ſéduit le cœur; elle change les Salomons mêmes en idolâtres. Elle ôte à l'homme le ſentiment de ſon impuiſſance naturelle, pour y ſubſtituer une confiance téméraire en ſes propres forces, & le dégradant en effet plus qu'elle ne l'éleve en apparence, elle le rend eſclave de ſes deſirs, en lui faiſant ſécoüer le joug honorable de ſes devoirs : elle détruit en lui ce lien de ſenſibilité qui nous unit tous; & fixant ſes yeux ébloüis ſur ſon propre bonheur; elle ne lui permet pas de les détourner ſur les beſoins des autres : enfin elle fait naître & nourrir en lui le mépris des autres hommes, parce qu'elle lui préſente la félicité comme un mérite, & comme un diſcernement que la nature a fait de lui, dont les autres hommes n'étoient pas dignes.

L'ame grande, l'ame forte eſt celle que tout ce charme ne ſçauroit ſurprendre, qui incapable d'ébloüiſſement, voit au milieu des ſuccès, la ſource divine d'où ils deſcendent; qui au milieu des triomphes, conſerve encore la force de réfléchir ſur ſa dépendance, & de ſentir ſa foibleſſe; qui

[a] *I. Partie.*

du ſein de la gloire & du haut du trône, ſçait encore ſoulager & reſpecter comme ſes égaux, ceux que l'ordre politique lui a ſoumis.

Rappellez à préſent, MESSIEURS, la plus grande partie du regne du Roi. Vous le verrez aſſiégé, ſi je l'oſe dire, d'une proſpérité conſtante, & ſecouru auſſi conſtamment par une ſageſſe toûjours victorieuſe; ſorte de combat qui n'eſt un ſpectacle que pour la raiſon, mais bien digne de l'intéreſſer & de l'occuper toute entiére.

Ce Roy dont le Ciel préſagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragerent ſon berceau, ſur qui la Providence attentive veilla comme ſur un fils durant les troubles de ſa minorité, & qui vit depuis ſa puiſſance croiſſant au gré de ſes deſirs, devenir l'étonnement & la jalouſie des Nations; ce Roy qui força les Monarchies les plus altiéres à reconnoître les prééminences de ſon Trône, & les Républiques humiliées à implorer ſa protection ou ſa clémence, qui vit les peuples de l'Orient lui apporter en tribut des extrémitez de la terre, la vénération de leurs Rois, & tomber de reſpect à la vûë de cette Majeſté que la renommée impuiſſante n'avoit pû leur peindre dans tout ſon éclat; ce

Roy .... Mais, MESSIEURS, diſpenſez-moi de l'ordre des tems, j'aſſemble ici, ſelon que les idées me preſſent, ce corps de félicité ſi extraordinaire pour un ſeul homme ; ce Roy qui parcourut avec tant de rapidité la carriére des Conquerans, devant qui les monts ſembloient baiſſer leur tête, & les fleuves ouvrir leurs flots, à qui toute l'Europe, en ſe liguant contre lui, rendit l'hommage de la crainte, & en recherchant ſon alliance, celui du reſpect & de l'admiration ; ce Roy plus heureux encore par ſa proſpérité domeſtique, que par les ſuccès brillans de ſes armes, qui voyoit ſa poſtérité ſe multipliant chaque jour ſous ſes yeux, ne lui préſenter dans ſes fils que des Miniſtres zêlez de ſes ordres, & plus jaloux de les éxécuter que de la gloire dont ils ſe couvroient en les éxécutant ; qui voyoit ſa Famille auguſte s'enrichir encore de ce que l'Europe élévoit de plus illuſtres Princeſſes, qui amenées par la paix, venoient orner ſa Cour de nouvelles graces, & la rendre auſſi riante qu'il la rendoit majeſtueuſe ; ce Roy enfin ſi cheri de ſes peuples, de qui la ſanté attaquée mettoit toute la France en larmes, dont la guériſon étoit une longue fête célébrée à l'envi dans les campagnes & dans

les villes, & où l'artiſan même, à force d'amour, ſembloit diſputer de magnificence avec le riche ; ce Roy, MESSIEURS, & voilà ſa veritable grandeur, n'a laiſſé vaincre ni ſa raiſon ni ſon cœur à ce torrent de proſpéritez ; & tandis que la Nation s'enorgueilliſſoit de la félicité de ſon Monarque, le Monarque lui-même ne la regardant que comme une décoration étrangere & fugitive, n'y attachoit point ſon ame ; il ne penſoit qu'à ſe faire un mérite ſolide par ſes actions, en remerciant encore le Ciel des ſuccès & des actions mêmes.

Suivez-les ces actions, MESSIEURS, elles ſont elles-mêmes les loüanges : deſavoüez-moi, ſi vous ne reconnoiſſez dans les faits mêmes des fruits conſtans de ſageſſe, de religion, de bonté & de reſpect même pour les hommes.

En vain l'Etat étoit-il délivré des troubles qui l'avoient agité. LOUIS y découvre encore dans le ſein de la paix, une autre guerre civile d'autant plus funeſte qu'un long uſage rebelle à tant d'Edits en avoit fait comme le privilege de la Nation, qu'elle ne regnoit qu'entre les vaillans, & que l'Orgüeil & la Vengeance l'honoroit du nom de courage & de grandeur d'ame.

Ces combats ſinguliers, d'autant plus

magnanimes aux yeux de l'Erreur, que les combattans ſe devoient être plus chers, que le ſujet même en étoit plus frivole, & qu'à peine y diſtinguoit-on l'offenſeur & l'offenſé, qui privant la Patrie de ſes plus fermes ſoûtiens, tenoient lieu des proſcriptions les plus odieuſes, & qui par une contagion déplorable communiquoient leur fureur juſqu'à ceux qui n'en étoient que les témoins : ces combats, malgré tout leur faux éclat, ne peuvent cacher leur véritable infamie aux yeux d'un Roy qu'inſtruiſoit la Raiſon, & dans un âge boüillant où les projets qu'il méditoit avoient tant de beſoin du courage de ſes Sujets, il ne craint pas de proſcrire une valeur injuſte & inſenſée.

Apprenez donc, ames feroces, à reſpecter une vie qui n'eſt pas à vous, à ne la ſacrifier qu'aux interêts de l'Etat quand il la demande, à ne plus vaincre enfin pour nos ennemis.

Et n'eſpérez pas que le nom ni le mérite, le rang ni les ſervices même obtiennent jamais du Souverain ces graces meurtriéres qui expoſeroient dans la ſuite tant d'illuſtres vies. Combien de fois renouvellera-t-il le mérite de ſes Loix par ſon infléxibilité bienfaiſante ?

Que ne peut ſe répandre dans tous les eſprits une idée juſte de l'honneur, celle que LOUIS en avoit : on attache le mépris à l'offenſé, il n'eſt dû qu'à l'offenſeur ; c'eſt à lui de rougir, puiſque c'eſt lui qui s'eſt dégradé ; & ſi le duel pouvoit être permis par l'intereſt de l'honneur, ce ſeroit à l'offenſeur d'appeller celui qu'il a outragé, pour perdre le témoin de ſon injuſtice.

Ne compterez-vous pas encore entre les ouvrages d'une raiſon que la proſpérité rendoit plus attentive & plus ſeure, le joug de la diſcipline & de la regle impoſé à nos armées ? nos troupes auparavant ſans frein & le fleau des peuples mêmes qu'elles défendoient, inſtruites à ne plus effrayer que les champs ennemis, ajoûtant à la valeur ce qui étoit retranché à la licence, & ne ſe faiſant plus un droit militaire de déſoler les lieux de leur paſſage ? la Magiſtrature plus éclairée, plus autoriſée par tant de ſages ordonnances, & le Souverain lui-même, n'employant ſon autorité que pour ſe condamner dans ſa propre cauſe, plus Legiſlateur encore par ſon exemple que par ſes Loix.

LOUIS s'éleve plus haut, MESSIEURS; ce n'eſt pas aſſez pour lui de veiller aux droits de la Raiſon, ceux de la Religion lui ſont encore plus ſacrez ; & dans le ſein

du bonheur qui la fait ſi ſouvent diſparoître aux yeux de l'homme, il la voit, il l'entend, qui du haut du Ciel reclame ſon autorité, & lui donne le ſignal pour attaquer ce monſtre que l'Enfer avoit vomi pour la détruire : ce monſtre qui dérobant d'abord ſa marche tortueuſe pour ſurprendre, avoit enfin levé ſa tête ſuperbe pour menacer ; car c'eſt ainſi que l'Héréſie inſinuante dans ſa naiſſance, étoit parvenuë à déployer toute ſa fureur, qu'elle avoit ſoûtenu des ſiéges contre nos Rois, & forcé la vérité impuiſſante à traiter avec elle comme avec ſon égale. LOUIS l'attaque, & il la terraſſe. Je laiſſe à l'Egliſe à célébrer ce triomphe ; ce n'eſt que par ſa voix qu'il peut être dignement applaudi. Je ne vous préſente que l'entrepriſe & le motif, comme une preuve inconteſtable que les proſpéritez de la terre n'avoient pas fait oublier à LOUIS ce qu'il devoit à cette ſouveraineté permanente & univerſelle devant qui toute puiſſance diſparoît.

C'eſt ce même ſentiment de fidélité, diſons mieux ; c'eſt cet héroïſme chrêtien que LOUIS reſpecta dans cette Famille Royale, qui fuyoit d'un Trône où la foy ne pouvoit regner avec elle. Il crût donner un aſile en leurs perſonnes, autant à la Reli-

gion qu'à la Royauté ; leur majeſté s'accrut à ſes yeux du ſacrifice qu'ils avoient fait de leur diademe, & il crut toûjours protéger plus qu'un Roy dans un Prince qui ne perdoit ſa Couronne que pour avoir été fidelle au Seigneur.

Ainſi vous avez vû l'homme heureux nourrir ſon zêle & ſa Religion de ſa proſpérité même : mais ce qui n'eſt pas moins rare, LOUIS heureux en devient plus ſenſible aux infortunes des hommes. Regardez ces établiſſemens ſecourables où les miſeres ne ſont pas moins reſpectées que ſoulagées ; ce Palais ſuperbe qui paroît plûtôt un lieu de triomphe que l'aſile de la valeur infortunée ; cet Eliſée décerné, pour ainſi dire, aux ombres guerriéres ; car ne peut-on pas appeller ainſi ces Soldats mutilez qui ne tenoient plus à la vie que par les bontez d'un Roy dont ils avoient ſoûtenu la gloire, cet autre Palais, ou plûtôt ce Temple, où la magnificence ſoulage la miſere, où la piété éclaire la jeuneſſe, où les talens prêtent à la Nobleſſe de nouveaux titres, & où les Vertus faiſant l'office des Graces fabuleuſes, s'empreſſent de parer la beauté.

Ces établiſſemens étoient plus chers à LOUIS que ſes plus illuſtres conquêtes.

Ils appartenoient à ſa bonté ; les Places conquiſes n'appartenoient qu'à ſa valeur. Auſſi que lui coûtoient-elles à rendre, dès qu'elles pouvoient être le prix de la paix ? Monumens de ſa puiſſance quand il les ſoûmettoit, elles devenoient des monumens de ſa moderation, en rentrant ſous leurs prémiéres Loix ; & la facilité magnanime de ſes Traitez prouvoit à toute l'Europe qu'il ſçavoit ſe vaincre lui-même, auſſi aiſément que ſes ennemis.

Et ce n'étoit pas par l'amour du répos qu'il dépoſoit les armes ; plus actif dans le ſein de la paix, il veilloit ſans interruption à nous en faire goûter les fruits ; il vouloit que les Nations enviaſſent encore plus nôtre félicité que nôtre gloire ; il éxécutoit en Roy ce qu'il méditoit en Pere ; ſes vaiſſeaux triomphans traverſent les flots pour nous enrichir des dépoüilles d'un nouveau monde, & tirans des prodiges du fonds de ſon amour pour nous, il parle, & les mers s'uniſſent pour nous amener l'abondance.

Mais ç'eût été peu pour lui de ne procurer à ſes Peuples que cette ſorte d'abondance, qui toute néceſſaire qu'elle eſt aux prémiers beſoins de la nature, ne ſçauroit

pourtant rendre l'homme heureux ſelon toute la dignité de ſes deſirs.

L'eſprit a des beſoins plus nobles, & dès que les autres ſont ſatisfaits, ils ſe font aſſez ſentir à l'ame, ſi ce n'eſt par leur importunité, du moins par la langueur où ils la laiſſent. C'eſt aux Arts & aux Sciences à lui fournir les alimens qu'elle demande, & c'eſt au Prince à ouvrir par ſa protection & par ſes bienfaits, cette nouvelle ſource de félicité publique.

Dans quel ſiécle, MESSIEURS, a-t-elle coulé plus abondamment que dans le nôtre? Quel Art, s'il n'a pris naiſſance parmi nous, n'y a pas trouvé du moins ſa perfection? L'Induſtrie ſemble y avoir épuiſé tous ſes miracles, & la France embellie de toutes parts, ſeroit méconnoiſſable à ceux qui l'habitoient avant nous.

Oüi, la magnificence & le goût ſont des vertus dans les Souverains. Elles hâtent la lenteur ordinaire des Arts; ceux qui les exercent s'efforcent à l'envi de mériter le choix du Prince, & ce haut dégré d'excellence où les éleve l'utile ambition d'être préferez, tourne bientôt à l'avantage de toute la Nation: nous profitons des efforts qu'on a faits pour lui; & nous ſommes

ſervis en Rois, parce que tout eſt devenu digne du Souverain.

Eh ! que la morale ne vienne pas nous effrayer ici du danger du luxe. Il ne conſiſte pas dans la beauté ni dans la perfection des choſes dont nous nous ſervons ; il ne conſiſte que dans la vanité qui s'y complaît : mais n'eſt-elle pas la même dans tous les temps, & aveugle qu'elle eſt, ne ſe complairoit-elle pas également dans les choſes mediocres, ſi les plus parfaites étoient ignorées ?

Les Sciences & les Lettres ont encore prêté la main aux Arts. A quelle ſublimité ne ſont-elles pas rapidement parvenuës ? Combien de découvertes recompenſées d'avance par un Roy dont les bienfaits alloient chercher les Sçavans juſques dans les glaces du Nord ? Athenes & Rome qui nous diſputent encore la gloire du génie, ne nous diſputent plus du moins celle des connoiſſances ; le Ciel s'eſt dévoilé à nos yeux ; nous avons ſondé la terre & les mers, & nous avons tiré, pour ainſi dire, le monde Philoſophique de ſon cahos. Plus les hommes ſont éclairez, plus ils ſont hommes ; mais auſſi plus un Roy procure à ſes peuples cet accroiſſement de lumieres, plus il eſt Roy.

Vous rappellez, MESSIEURS, ce

jour ſi cher à vôtre mémoire, où le vainqueur & le pacificateur du monde ne crut pas ſe dégrader, en ajoûtant à ſes titres celui de vôtre Protecteur. Mais ce jour de vôtre gloire fut encore plus le jour de la ſienne ; & tandis qu'il n'y avoit qu'à vous féliciter de l'éclat qu'il répandoit ſur vous, il falloit le loüer de l'y répandre. Il voyoit dès-lors les fruits que produiroit cette adoption ; & j'oſe dire qu'il donna dès ce moment à la Nation, à l'Univers, à la Poſtérité, ces ouvrages excellens qui feront à jamais ſon inſtruction ou ſes délices.

Vous aviez de quoi reconnoître un ſi auguſte appui ; & le Ciel a mis entre les mains des Muſes, le prix des plus grands bienfaits ; les loüanges. Auſſi avez-vous conſacré tous vos talens à ſa gloire. Jamais Roy n'a été plus célébré que LOUIS, & vôtre exemple auſſi-bien que ſes vertus lui attirerent de toutes parts les hommages redoublez de la Poëſie & de l'Eloquence.

Poſtérité, ne crois pourtant pas que cet encens enyvrât ſon ame. Apprends qu'après le plus ſignalé *a* de ſes exploits, il refuſa les Couronnes que nous nous préparions à lui offrir. Il ſacrifia cette fois nôtre zêle aux conſeils de ſa modération ; &

a *La priſe de Mons & de Namur.*

ſi

ſi dans les autres circonſtances, il ſacrifia les conſeils de ſa modération à nôtre zèle, c'eſt qu'il ne crut pas devoir s'oppoſer à l'épanchement de nos cœurs ; & que ſe plaiſant à penſer que nous l'aimions, il ne voulut pas nous priver du plaiſir de lui en donner des marques.

Il vous le dit lui-même, MESSIEURS, après un *a* de vos plus éloquens hommages, qu'*il voyoit avec reconnoiſſance le plaiſir que vous aviez à rélever le peu de bien qu'il pouvoit faire.* Voilà le langage d'un homme qui ne reçoit pas les loüanges comme l'aliment de ſon orgüeil, & qui ſemble plûtôt ne leur faire graces qu'en faveur de l'amour qui les donne.

Loin que la vûë de ſon propre mérite l'occupât tout entier, yvreſſe preſque inſéparable de la proſpérité, il épuiſoit au contraire ſon attention ſur celui des autres ; & c'eſt ainſi que les grandes ames ſçavent tromper l'orgüeil : elles ſe rempliſſent de tout ce qui s'offre d'eſtimable autour d'elles, & cette diſtraction les ſauve du péril de ſe voir trop elles-mêmes. Auſſi prompt à récompenſer le mérite qu'à le connoître, ſes bienfaits & ſon ſuffrage n'étoient qu'u-

a *Harangue de M. le Cardinal de Polignac.*

ne même choſe ; il craignoit même de n'avoir jamais aſſez récompenſé ; les graces s'ajoûtoient aux graces ; & la prémiere eſtime qu'il avoit une fois conçûë, toûjours vive, toûjours préſente à ſon eſprit, en ſollicitoit & en obtenoit toûjours de nouveaux témoignages.

Je ne chercherai point mes preuves ailleurs que dans cette Aſſemblée. Combien d'entre vous, MESSIEURS, le loüent à l'heure que je parle, de cette magnificence qu'ils ont éprouvée, tandis qu'on les loüe eux-mêmes du mérite qui en a été l'objet ?

Mais nous n'avons preſque les vertus qu'aux dépens les unes des autres, & tel eſt le caractere de l'eſprit humain, qu'une perfection en lui, annonce ſouvent un vice qui la dégrade. Celui qui eſt vivement frappé des grandes qualitez, apperçoit auſſi les défauts avec une pénétration du moins égale, & comme il ne ſçait point cacher ſon eſtime, il ne ſçait pas auſſi diſſimuler ſon mépris.

La proſpérité, la puiſſance, les graces de l'eſprit, le ſel même de l'expreſſion, plus que tout cela la ſupériorité réelle du mérite, tout favoriſoit dans le Roy ce penchant preſque invincible de l'orgüeil à ſe joüer

malignement des imperfections d'autrui : mais la raiſon lui en découvrit toute la baſſeſſe, & l'humanité ſeule lui en fit ſentir toute la barbarie.

Non, qu'on ne loüe point de bonté, ces Souverains qui contens de ne pas faire couler le ſang de leurs Sujets, ſe permettent de les bleſſer, j'ai preſque dit de les immoler par des railleries tyranniques ; car le mépris du Prince n'eſt-il pas une eſpece de mort pour le Courtiſan ? Le bon Prince eſt celui-là ſeul qui ménage ſcrupuleuſement les hommes par la circonſpection de ſes diſcours, qui ne ſort jamais du reſpect qu'il doit à ſes Sujets mêmes, & qui ſçait faire de ſes paroles & de ſon ſilence, autant de graces.

Je l'avoüerai, MESSIEURS, cette qualité de LOUIS me frappe d'une admiration particuliere. Ses autres actions étoient faites à la face de l'Univers, & leur éclat pouvoit être leur prix. Mais qu'il eſt difficile d'exercer conſtamment une vertu qui n'eſt point en ſpectacle, & de remporter des victoires dont on eſt le ſeul témoin !

Raſſemblez à preſent ce que je viens de mettre ſous vos yeux ; joignez-y ce que vous me reprochez en ſecret de n'avoir pas célébré ; ſuppléez à ce que j'ai dit, ce que je

vous ai donné lieu de penſer des vertus du Roy ; car je ne ſerois pas ſurpris que l'Orateur fût ici celui qui le loüât le moins : tout ne vous monſtre-t-il pas la ſageſſe de LOUIS victorieuſe de la proſperité ? Vous allez voir changer la face de ſa fortune, il demeurera toûjours le même.

IL ſembla, MESSIEURS, pendant plus d'un demi ſiécle, que le Ciel ſe plaiſoit à raſſaſier le Roy de félicité & de gloire ; mais quand le terme de nôtre bonheur fut arrivé, il ſembla auſſi meſurer les diſgraces à ſes anciennes faveurs, & vouloir épuiſer ſur nous le tréſor des maux, comme il avoit épuiſé celui des biens.

LOUIS va être bleſſé par tous les endroits ſenſibles de ſon cœur, & le Conquerant, le Pere & le Roy vont être également frappez.

Vous vous reſſouvenez, MESSIEURS, de cette bataille funeſte, qui fut comme le ſignal de nos malheurs : nos Troupes défaites aux mêmes lieux qui venoient d'être les témoins de leur triomphe ; ces Troupes oubliant tout à coup qu'elles ſont Françoiſes, ſe livrent aux fers, les armes à la main,

ou fuyent devant l'Ennemi étonné de leur terreur : Que la Nation ne rougiſſe point, je rapporte des prodiges ! Cependant nous ne pouvons plus vaincre nôtre malheur : chaque année nous amene de nouveaux revers : plus d'un lieu devient célébre par nos déroutes & par nos pertes : des ordres où la prudence s'étoit trop précautionnée contre l'excès du courage, enchaînent la valeur d'un Prince *a* né pour vaincre, & nous coûtent à la fois & la Victoire & ſon ſang : les places rebelles nous échappent, les places fidéles ſont enlevées ; les imprudences mêmes de nos Ennemis deviennent pour eux des triomphes, on ne conçoit pas leur témérité, encore après le ſuccès. Où ſeront nos reſſources ? Nos Généraux *b* prêts de vaincre, ſont bleſſez, & ne ſauvent que leur gloire particuliére de la diſgrace publique. Le Roy demande enfin la Paix, car il eſt auſſi grand de la demander par prudence & par amour des peuples, que de la donner par modération ; & nos ennemis inſultent à nos démarches par des propoſitions plus dures que le refus le plus ſuperbe. Trouvez-vous le Conquerant aſſez humilié ?

a *M. le Duc d'Orleans.*
b *M. le Maréchal de Villars.*

La proſpérité domeſtique ne s'évanoüit pas moins rapidement. Ce Prince *a* modelle éternel des enfans des Rois, exemple auſſi néceſſaire pour le bonheur des Etats, que celui des qualitez Royales, ce Prince meurt, & ne nous laiſſe que le ſouvenir de ſes vertus. Son Auguſte Fils qui ſe préparoit avec tant de courage à un regne qu'il craignoit ſi ſincerement; à qui l'amour des hommes dictoit déja des projets dignes que la Sageſſe les ait adoptez aujourd'hui pour nôtre reſſource, ce Pere des peuples, donnons ce titre à ſes déſirs, ſuit ſon Epouſe dans le tombeau, où lui-même eſt ſuivi de ſon fils; & la tombe ne ſe ferme pas encore, elle nous enleve dans le frere de nouvelles eſpérances. Ainſi le Roy avoit vû une Famille nombreuſe, l'ornement, l'appui de ſa Couronne & les délices de ſon cœur: il n'a fait que paſſer, & elle n'eſt plus! Trouvez-vous le pere aſſez mal-heureux.

Mais il eſt une infortune encore plus ſenſible pour un bon Roy; le malheur des peuples: LOUIS l'éprouve dans toute ſon étenduë. La fidélité ſe dément dans ſes Provinces éloignées; l'impiété ſous le nom

a *Monſeigneur.*

de zèle, y allume des révoltes auſſi opiniâtres qu'inſenſées. L'abondance diſparoît de ſes Etats ; combien de campagnes abandonnées ! Il faut armer pour les défendre ceux qui les devoient cultiver. Les ſaiſons cruelles s'uniſſent avec la guerre pour nôtre ruine ; le froid devorant va brûler les moiſſons & les fruits juſques dans les entrailles de la terre, & nous ravit en un jour, les beſoins de pluſieurs années. Pour comble enfin, les peuples preſque épuiſez, à qui la dure néceſſité demande encore de nouveaux efforts, tandis que l'avarice des uns eſt attentive & induſtrieuſe à augmenter la miſere des autres. Trouvez-vous le Monarque aſſez accablé ?

Grand Dieu, vous donnâtes autrefois à un Roy ſelon vôtre cœur le choix des fleaux dont vous vouliez punir ſon crime ; vous les raſſemblez tous ſur LOUIS ! étoit-ce pour l'expiation de ſes foibleſſes, ou plûtôt pour l'exercice & le triomphe de ſes vertus ?

Suivez le Roy, MESSIEURS, dans cet enchaînement de diſgraces ; & trouvez-y, s'il ſe peut, un moment où ſa Grandeur d'ame ſe ſoit démentie.

L'effet de l'adverſité ſur une ame commu-

ne, eſt de la décéler à elle-même ; elle ſe croyoit grande tant que la proſpérité l'élevoit, & elle prenoit ſa confiance pour une véritable force. A meſure que ces biens qui la ſéduiſoient, lui échappent, elle ſe trouve ſans appui ; il ne lui reſte rien, dès qu'on lui a enlevé ce qui ne lui appartenoit pas ; & elle demeure effrayée de ſon propre vuide. De là ce découragement honteux ; qui ne ſçait que ſe plaindre ſans agir, & qui ſe borne à ſentir ſtupidement les revers, en laiſſant aux autres le ſoin des reſſources.

Une ame grande au contraire n'eſt jamais ſi forte que lorſque tout ſe déclare contr'elle, & elle compte même que les malheurs l'enrichiſſent, à meſure qu'elle trouve en elle plus de fermeté à leur oppoſer.

Douterions-nous que LOUIS ne penſât ainſi ? Jamais les mauvais ſuccès l'ont-ils jetté dans le découragement ? Sa raiſon auſſi libre alors que dans les jours heureux, ne cherchoit-elle pas les remedes avec la même tranquillité ? Ne les découvroit-elle pas auſſi ſûrement ? Nulle précipitation, nulle lenteur : ſa prudence pouvoit être trompée, mais non pas déconcertée ; & content de ſçavoir toûjours prendre les me-

ſures qu'exigeoient les beſoins, il regardoit les événemens comme l'affaire d'un plus grand Maître que lui.

C'eſt de là que naiſſoit ſur ſon front cette ſérénité majeſtueuſe, qui ne s'eſt jamais obſcurcie, & je ne parle pas d'une Majeſté extérieure, qui ne conſiſteroit que dans un aſſemblage des traits propres à imprimer le reſpect; je ne loüerois pas un grand Roy d'un don ſi frivole; je parle de cette Majeſté de l'ame; qui, pour ainſi dire, commande aux traits, qui étale au dehors une expreſſion ſenſible de ſon courage & du témoignage préſent qu'elle ſe rend de ſa fermeté. Telle étoit la Majeſté de LOUIS, & c'eſt ainſi que je la donne pour preuve de ſa Grandeur dans les diſgraces.

Si LOUIS n'avoit eu qu'un extérieur uguſte, nous aurions pû nous y méprendre dans les jours de ſa gloire. La joye des ſuccès, la fierté de la puiſſance pouvoit répandre ſur ſon front cette ſplendeur reſpectable dont il brilloit alors; mais l'humiliation des revers auroit bien-tôt terni tout cet éclat; l'abbatement & la triſteſſe auroient pris la place des paſſions impoſantes, & nous aurions été ſurpris de ne plus retrouver cette prétenduë Majeſté où la vertu n'auroit point eu de part.

Vous le ſçavez pourtant, MESSIEURS; celle de LOUIS fut toûjours la même. Jamais les diſgraces ne lui ont fait changer de viſage; c'eſt que ſa vertu ne changeoit point. Les événemens conſternoient les villes, tandis que la tranquillité & la confiance regnoient auprès du Trône; on ſe raſſuroit à la vûë du Maître, & il ſembloit que nos reſſources fuſſent peintes ſur ſon front.

Adverſité, quelle fut ton impuiſſance ſur le Cœur du Roi! Tu n'as pû encore altérer un moment ſa bonté. Les malheurs nous aigriſſent, & nous rendent les hommes importuns: mais n'étoit-ce pas toûjours dans le Roy cette auguſte affabilité qui enhardiſſoit le reſpect ſans l'affoiblir, ce même penchant à faire des graces, ce même deſir plus étendu que ſes graces, qui mettoit dans ſon accuëil & dans ſes paroles le plus ſenſible objet de la reconnoiſſance? Avec quelle grandeur d'ame recompenſoit-il ceux dont la fortune avoit trahi la prudence ou la valeur? On eût dit que par plus de profuſion, il vouloit dédommager la Vertu de n'avoir pas réüſſi.

Mais cette ame étoit-elle auſſi tranquille qu'elle le paroiſſoit, & cette égalité ne

pouvoit elle pas être un effort de l'orgüeil à cacher un trouble qui l'auroit avili ? Ce ſeroit déja une grande force que de ſoûtenir ſi conſtamment un perſonnage ſi difficile, & cet effort ſeul a peut-être fait tout le mérite de la plûpart des grands hommes.

LOUIS étoit plus ſolidement grand ; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le ſuivre dans le ſecret de ſon domeſtique ; car ce ſont les vertus privées qui garantiſſent le mieux la vérité des plus éclatantes.

Loin de dépoüiller en ſe dérobant à ſa Cour, cette ſérénité ſi décente ſur le front d'un Monarque, il y ajoûtoit pour ceux qui le ſervoient, une douce familiarité qui gagnoit leurs cœurs. Loin de lire les fâcheux événemens dans ſes regards, ils y trouvoient toûjours leur conſolation. Eh ! ne ſuffit-il pas de ſçavoir que jamais Maître n'a eté plus aimé que LOUIS ? Ses Domeſtiques ſont célébres dans le monde par leur amour & par leur zêle ; ils nous ont tous appris qu'on aimoit d'autant plus le Roy qu'on l'approchoit de plus près, & qu'on le voyoit, ſi j'oſe ainſi parler, dans les momens les plus naïfs. Voilà ſes vrais Panégyriſtes, & leur admiration le loüe mieux que celle de l'Univers, parce que c'eſt à ces

yeux aſſidus qu'il pouvoit ſe déguiſer le moins.

On ſe perſuade déja, ſans que je le diſe, qu'une Ame ſemblable étoit incapable d'aucun murmure, & que LOUIS étoit auſſi ſoumis qu'il étoit ferme. Loin que l'impatience le révoltât contre la main divine qui le frappoit, ſa piété tranquille l'adoroit avec plus de reconnoiſſance. Dans le tems que le Seigneur retiroit la Victoire de ſes mains, il lui élevoit des Temples avec une magnificence qui ſembloit lui rendre graces des revers mêmes.

Vous ne vous étonnez pas ſans doute que je faſſe ici de la piété le caractere d'une Ame grande. Vous le ſçavez mieux que moi, MESSIEURS, que ſans ce fondement, toute grandeur n'eſt qu'illuſion, & que c'eſt à la Religion ſeule à faire des Héros, ſi ce titre n'eſt dû qu'à la vertu ſolide.

Les hommes vulgaires portent leurs défauts juſques dans la piété. Ils la rendent inquiete, ſinguliere & ſuperſtitieuſe; ils ſemblent penſer qu'elle doit varier ſelon les tems; qu'il y en a une pour la proſpérité, & une autre pour l'adverſité; & comme ſi Dieu changeoit, ils changent, ſelon les événemens, le culte qu'ils lui rendent.

L'ame

L'ame grande & éclairée ne connoît point ces variations : elle honore l'immutabilité de Dieu par la conſtance & l'uniformité de ſes ſentimens ; & c'eſt ainſi que LOUIS fut religieux dans les diſgraces, comme il avoit commencé de l'être dans les jours heureux. Ce ne ſont point ces pratiques extraordinaires de piété, dont on ſe ſurcharge, & qu'on croit fauſſement plus ſaintes que les obligations de ſon Etat ; ce ne ſont point ces vœux impatiens qui ſemblent impoſer des conditions au Seigneur ; ce ne ſont point ces peines arbitraires qu'on veut bien ſouffrir pour ſe racheter de celles que la Providence nous a déſignées ; LOUIS fait conſiſter tout ſon culte dans une fidélité conſtante à ſes devoirs, & dans une parfaite reſignation aux ordres du Ciel. Ainſi l'aſſiduité à ſes Conſeils, l'attention aux beſoins de l'Etat, ſes ordres, ſes bienfaits, l'emploi de toutes ſes heures pour la décence du Trône, pour l'utilité publique, pour le plaiſir même de ſa Cour, ou pour la conſolation de ſa Famille ; tout eſt en lui une œuvre de Religion, parce que tout eſt animé de l'eſprit de l'ordre : ainſi la déroute de ſes armées, la perte de ſes enfans, les fleaux dont le Ciel afflige ſes peuples, tout

eſt en lui un ſacrifice d'autant plus pur, qu'il n'eſt pas de ſon choix, & qu'il coûte plus à ſon cœur.

C'eſt cette piété perſévérante qui trouve grace devant le Seigneur ; & ſoudain LOUIS eſt rétabli dans toute ſa gloire. Des Victoires ineſpérées, une Paix triomphante, (je parle devant ceux * qui en ont été les inſtrumens & les Miniſtres) nos Alliez rétablis dans leurs droits, ou affermis ſur leur Trône, nos ennemis enfin devenus nos alliez, & nous rendant leur confiance qui nous ſera toûjours plus chere & plus honorable que la victoire ; voilà la récompenſe des vertus de LOUIS ; & c'eſt le Ciel en ſe déſarmant, qui fait ſon Eloge.

Nous ne croyions pas, MESSIEURS, qu'il pût y avoir rien de plus admirable qu'une ſi belle vie : la mort du Roy nous a détrompé. C'eſt elle qui m'a garanti les grands motifs de toutes ſes actions ; c'eſt elle qui m'a dévoilé toute la perfection de ſes vertus.

Je laiſſe aux Orateurs Evangeliques à ſe ſaiſir du pathétique terrible que leur offre le ſpectacle d'un Roy mourant. C'eſt à eux d'en effrayer la vanité humaine, de lui mon-

* *M. le Cardinal de Polignac. M. le Maréchal de Villars.*

trer le tombeau comme le terme humiliant de tous ſes projets, & de frapper les eſprits de cette horreur ſalutaire qui y reveille la Religion. Je ne ſuis point autoriſé à exciter ici ces grands mouvemens, & je ne vous expoſe la mort du Roy, que comme le plus digne objet de vôtre admiration.

Qu'eſt-ce qui fait l'éclat de toutes ces morts célébres que reſpecte & qu'admire l'Univers ? Une fierté feroce, un amour aveugle de la gloire, ou le mépris inſenſé de la vie. La mort du Roy préſente une grandeur plus réelle. Il n'y paroît grand que parce qu'il ne cherche point à le paroître ; ſa fermeté n'eſt point faſtueuſe, ſes attendriſſemens ne ſont point des foibleſſes; & cet homme à qui l'on auroit voulu faire oublier qu'il étoit mortel, ſemble n'avoir appris toute ſa vie qu'à mourir.

Auſſi peu occupé de ſes douleurs que ſi elles lui étoient étrangeres, il ne ſonge qu'à ſes devoirs, & toutes ſes paroles ſont autant de preuves de la ſupériorité de ſa raiſon & de la grandeur de ſon ame. Je ne puis m'empêcher de vous rappeller ici celles qui nous intereſſent davantage. *Mon Fils*, dit-il au jeune Prince, *vous allez regner : Songez que tout vôtre bonheur dépend d'être ſoû-*

mis à Dieu, & du ſoin que vous aurez de ſoulager vos Peuples. Evitez la guerre autant que vous pourrez; je l'ai entrepriſe quelquefois trop légérement; ne m'imitez pas; ſoyez un Prince pacifique, & que toute vôtre application ſoit de ſoulager vos Sujets.

Vous le ſentez avec attendriſſement, MESSIEURS, ce fils que LOUIS embraſſe, lui eſt moins cher, lui eſt moins préſent que ſes peuples : il ne regrette que leurs malheurs ; il ne ſe reproche que de ne les avoir pas aſſez prévénus ; il ne ſouhaite à ſon Fils que la gloire de les réparer.

Puiſſe le jeune Roy ne croître que pour méditer ces precieuſes paroles, pour en faire le fonds de ſes ſentimens, & pour y meſurer tout ſon regne.

Mais, MESSIEURS, connoiſſons tout nôtre bonheur. C'eſt le Prince même à qui tous les droits & toutes les vertus ont décerné l'adminiſtration de l'Etat ; c'eſt lui qui chaque jour va retracer au Souverain ces importantes leçons dans ſon exemple ; c'eſt ce Prince qui va lui apprendre en nous rendant heureux, combien il eſt grand de travailler à la félicité des hommes, tandis que nos acclamations & nôtre reconnoiſſance lui apprendront combien il eſt doux d'en être

aimé. C'eſt ce Héros célébre par des conqueſtes dont toutes les vertus militaires peuvent ſe diſputer l'honneur, qui par un gouvernement pacifique, enſeignera au Souverain à n'aimer que la Paix, & à ne ſe rendre redoutable que pour n'avoir pas beſoin de vaincre.

Grand Roy que je viens de célébrer avec un zêle ſi ſincere, ſi nos intereſts vous touchent encore, ſoyez ſenſible à nôtre conſolation : le bonheur même de vos Peuples va être l'éducation de vôtre Fils.

COMPLIMENT

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE

A MONSEIGNEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

C'eſt un nouveau bienfait du Roy, pour tout ſon Peuple, & pour Nous en particulier, que vôtre élevation à la prémiere dignité du Royaume.

L'Académie s'eſt affligée, elle s'en fait honneur devant Vous, de la retraite imprévûë de vôtre illuſtre Prédéceſſeur : Nous perdons en lui un ami des Muſes, & qui regar-

doit comme une portion de la Juſtice, l'appui généreux qu'il prêtoit aux Gens de Lettres.

Le choix du Roy nous a conſolez ; ce choix qu'une raiſon conſtante éclaire, & qui fait toûjours le plus ſolide éloge de ceux ſur qui il tombe : il nous rend en Vous ce que nous perdons dans le Chancelier reſpectable à qui Vous ſuccedez. C'eſt avec joye que nous Vous voyons monter à la place d'où nous avons eu la douleur de le voir deſcendre, & en admirant en lui cette piété recüeillie qui le dérobe au fardeau glorieux des affaires, Nous admirons en Vous cette Religion généreuſe qui vous dévouë au travail pour l'utilité publique.

Vous avez déja lutté avec ſuccès contre les maux de la guerre, dans un Miniſtere penible, où la difficulté des tems n'a fait que ſervir à vôtre gloire : Placé aujourd'hui à la tête de la Juſtice, Vous exercez un Miniſtere de paix, dont tout le Royaume va ſe reſſentir. Songez, MONSEIGNEUR, que les Muſes y doivent avoir leur part. La Paix demande que les Lettres fleuriſſent, & la Juſtice veut qu'elles ſoient recompenſées. Nous ne doutons pas que Vous ne comptiez cette loi entre celles dont Vous devenez l'or-

gane & le ſoûtien, & que Dépoſitaire de l'autorité Royale, Vous ne ſoyez auſſi le Miniſtre de la protection particuliere dont le Roy Nous honore.

L'Academie Françoiſe, MONSEIGNEUR, eſt digne de vôtre eſtime & de vôtre affection; je puis dire, en m'exceptant, par le mérite de ceux qui la compoſent; mais j'ajoûte, en le diſputant à tous, par ſon zêle & ſon attachement ſincere pour vôtre Perſonne.

FIN.

AOI 1466460

Digitized by Google

5 H B tome

A
63